



HAL
open science

L'attachement au territoire des gens du voyage : dépasser le dualisme entre enracinement et nomadité

Camille Doll

► **To cite this version:**

Camille Doll. L'attachement au territoire des gens du voyage : dépasser le dualisme entre enracinement et nomadité. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03133027

HAL Id: dumas-03133027

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03133027v1>

Submitted on 5 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

L'ATTACHEMENT AU TERRITOIRE DES GENS DU VOYAGE

*Dépasser le dualisme entre
enracinement et nomadité*

.

2020

.

Camille Doll

.

L'ATTACHEMENT AU TERRITOIRE DES GENS DU VOYAGE

*Dépasser le dualisme entre
enracinement et nomadité*

Camille Doll

Mémoire de master

*Sous la direction d'Élise Roy et Théo Fort-Jacques
Lieux et enjeux : la ville en commun*

*ENSA Nantes
Août 2020*

Je tiens à remercier,

Élise Roy et Théo Fort-Jacques, pour leur écoute et leurs conseils tout au long de ce travail de mémoire

Marie, Luigi et Paul, Voyageur·e·s et habitant·e·s de la Boisbonnière, pour le temps et l'accueil qu'ils m'ont accordés et la richesse de leurs réponses

Yvan Loizeau, pour son aide précieuse dans ma recherche de terrain d'enquête

Yannick Le Lay et Bérangère Dantec, pour leur éclairage et leurs réponses réalistes

Ma famille et Sauvanne, pour leurs relectures attentives et leur soutien sans failles

- 13 Introduction
- 21 Point sur le terrain d'enquête

Chapitre 1

- 27 **NOMADISME, ENTRE RÉALITÉ ET RÉAPPROPRIATION CONCEPTUELLE**

- 29 1. Rapport au nomadisme, déconstruire la vision d'un mode de vie fantasmé

- 1.1. Questionner la vision sédentaire du nomadisme, opposition entre voyage et enracinement

- 1.2. Ambivalence de perception de la société nomade, entre rejet d'une réalité locale complexe et réappropriation conceptuelle

- 46 2. Diversité et singularités des communautés de Voyageurs

- 2.1. Communautés Roms, histoire et ethnonymie d'un peuple pluriel

- 2.2. Appellations institutionnelles, marqueurs d'un contexte excluant

Chapitre 2

- 65 **ATTACHEMENT ET «NOMADITÉ», UNE LÉGITIMITÉ À EXISTER SUR LE TERRITOIRE**

- 67 1. Définitions et caractéristiques de l'attachement au territoire

- 1.1. Attachement au lieu, diversité des définitions et des usages

- 1.2. L'espace et ses caractéristiques physiques, un facteur d'attachement peu étudié

88 2. Attachement et lieux d'ancrage dans les communautés de Voyageurs françaises

2.1. Un ancrage émotionnel manifeste, une nouvelle façon d'envisager les Voyageurs et leur territoire

2.2. Construction de l'attachement, liens historiques et plastiques

118 3. Politique de sédentarisation, la réponse d'une société sédentaire face à une situation d'ancrage mal comprise ?

3.1. Sédentarisation, l'illusion d'une évolution linéaire vers l'habitat classique

3.2. Adaptations locales des textes, vers une diversité et une fluidité des réponses à l'ancrage

Chapitre 3

139 INFLUENCES DE L'ATTACHEMENT SUR LE TERRITOIRE, UNE GÉOGRAPHIE DU SENSIBLE

141 1. Impacts du rejet et de la haine dans l'organisation et l'implantation des groupes

1.1. Conséquences des discriminations dans l'appréhension du territoire et de l'environnement social

1.2. S'installer malgré l'exclusion, l'espace habité comme un refuge

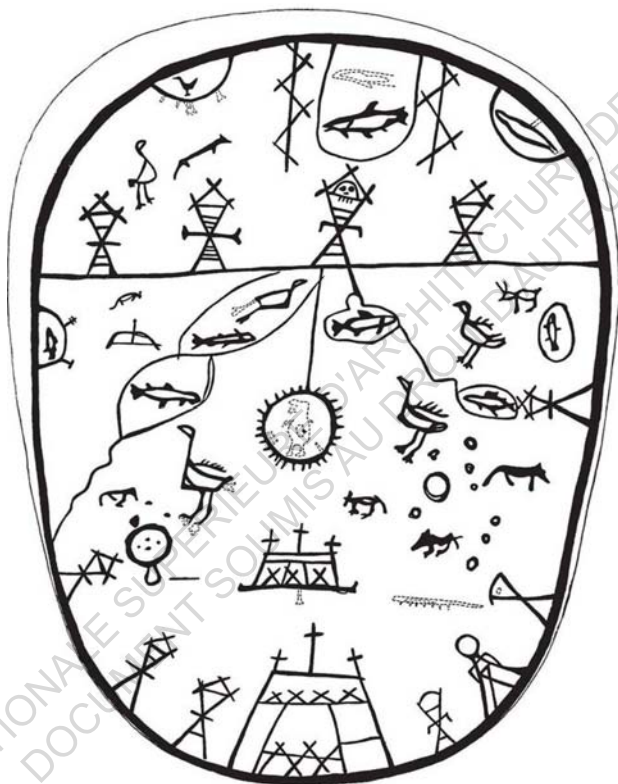
160 2. Monde sédentaire et nomade, enchevêtrements et apports mutuels

2.1. Une réalité bien plus complexe que l'opposition originelle

2.2. Vers une coexistence consciente des bénéfices d'un dialogue entre Voyageurs et sédentaires

177 Conclusion

183 Bibliographie



Luulajan rumpu (tambour sami de Luleå, Suède)
Musée d'ethnologie de Dresde

«Rien ne définit mieux l'Innu traditionnel que ses voyages : une suite constante, patiente, d'allers et de retours, de montées et de descentes, une sorte de danse en cercle, un mouvement ininterrompu de pas foulant la taïga, de rames fendant l'eau, de raquettes s'enfonçant dans la neige. Ces itinéraires liaient les gens, reliaient des lieux à des histoires, des trajets à des mémoires. Les siècles passant, les Innus finirent par connaître et reconnaître l'ensemble du Nitassinan. Il y avait des lacs de naissance, des lieux de sépulture. Des paysages qu'on redécouvrait parce qu'ils avaient été autrefois familiers. Chaque pas brassait l'humus des enfances lointaines, des âmes mortes. Chaque bruissement, chaque craquement réveillaient les souvenirs de belles chasses, l'odeur grasse des anciens foyers, le goût amer des périodes de famine»

*Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus,
Bouchard S. et Lévesque M-C.*

INTRODUCTION

•

Les populations nomades sont à la fois étudiées et marginalisées à travers le monde. Qu'ils s'agissent des Premières Nations du Canada, des Sami en Europe du Nord, des Touaregs au Sahel, des Peuls au Mali ou des Roms, l'oscillation entre fascination et rejet à l'encontre de ces communautés construit la base du rapport que la société sédentaire entretient avec eux. Au-delà des discriminations, l'intérêt et la curiosité qui mènent vers ces études et ces sociétés, malgré leur volonté de bienveillance, sont définis et portés par une société maîtresse du territoire. Il s'agit alors d'un point de vue orienté menant à une vision potentiellement biaisée d'une réalité bien plus complexe.

Comme pour de nombreuses productions littéraires, artistiques, scientifiques au sujet des sociétés nomades et des communautés de Voyageurs, c'est une fascination pour un Autre et un mode de vie différent qui m'a mené jusqu'à ce travail de mémoire et au sujet du nomadisme. Aussi pour engager un travail respectueux et critique, il était nécessaire de prendre conscience et de comprendre cet intérêt originel et ainsi dépasser la simple fétichisation et l'imaginaire construit collectivement et individuellement sur ces individus, leurs coutumes, leurs habitudes et leurs lieux de vie. Ce travail de recherche et de synthèse m'a permis de commencer à comprendre les mécanismes de cette fétichisation, les déconstruire et les dépasser pour pouvoir proposer une réflexion plus complexe et fidèle sur ces communautés.

Ainsi, ce travail propose de remettre en question le rapport d'opposition entre nomadisme et sédentarité, sur lequel se construit cet imaginaire, ainsi que sa véracité tant du point de vue du concept que de la réalité du terrain. Le titre associe alors deux termes antinomiques dans leur définition et leur utilisation courante. De ce fait, il engage la réflexion sur l'opposition traditionnellement faite entre les communautés de Voyageurs et un ancrage dans les lieux qu'ils traversent.

Cette recherche s'inscrit également dans des réflexions actuelles questionnant nos façons de voir, d'analyser, de reporter, de cartographier et de comprendre le monde. Il s'agit de questionner notre vision d'une population, conscient·e·s de notre position. Il s'agit aussi de comprendre la façon dont ces populations s'insèrent dans un espace, un territoire, un environnement social lorsqu'il est dominé par une société majoritaire qui se définit en opposition à elles ou à ce que cette société se représente être leurs communautés.

Il était donc essentiel pour moi de réaliser ce travail de mémoire en ayant conscience de ma propre position par rapport aux questions posées et de mon ancrage dans l'espace et l'environnement social sédentaire.

Puisque ce travail propose de remettre en question la dualité entre les idées qui gravitent autour des notions de sédentarité et de nomadisme, il s'agit d'engager les deux pôles de ce paradigme tout au long du mémoire. De fait, ce travail appelle à un dialogue entre différentes positions, visions, points de vue. La question de la nomadité¹ posée par et dans notre société parle également de la sédentarité. De plus, évoquer le nomadisme, c'est évoquer l'histoire du concept, le contexte de son usage, dans les sciences sociales comme dans divers autres domaines dont l'architecture et la création artistique. Cet état des lieux permet de mettre en lumière le processus de création de l'imaginaire se rapportant aux communautés nomades. Ce nuage d'images, rattaché au nomadisme et à la figure du nomade - qu'il évolue sur des terres familières ou lointaines -, se construit au travers d'une altérité voire d'une opposition violente avec une société sédentaire majoritaire, conçue comme base neutre à la lecture du monde.

¹ Terme proposé par Laurent Gagnol pour questionner le terme de « nomadisme » en tant qu'« idéologie singulière, teintée de particularisme, de marginalité et d'inachèvement » pendant que la « sédentarité » serait la « condition humaine « normale », un état de choses complet et achevé ».

GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011, p 95

Georges-Hubert de Radkowski, dans son essai sur l'anthropologie publié en 2002 et utilisé depuis comme référence dans de nombreux travaux, avance que « comme les comédiens ambulants, les nomades sont libres de toute entrave quant au lieu pour jouer le grand jeu de l'existence »². Cette vision caricaturale du rapport au territoire des communautés nomades, utilisé comme contre-point d'une réflexion dense et complexe sur l'habiter sédentaire, entretient l'idée d'une liberté absolue du nomade face à un sol et un paysage vide de culture et d'appropriation, et donc logiquement peu propice à l'attachement. Au même moment que cette publication posthume, Philippe Descola propose de dépasser le dualisme entre nature et culture qui structure les études anthropologiques, opposant les communautés et les espaces qu'elles investissent. Il remet ainsi en cause la conception moderne où « la nature n'a de sens qu'en opposition aux œuvres humaines »³ sur laquelle semble être fondé la réflexion de G.H. de Radkowski. Son travail propose de renverser le paradigme. Il y avance, qu'au contraire, dans certaines communautés nomades en lien constant avec leur environnement, le territoire fait partie intégrante de l'espace socialisé. La nature n'y est pas un objet extérieur et étranger, mais « le sujet d'un rapport social ; prolongeant le monde de la maisonnée, elle est véritablement domestique jusque dans ses réduits les plus inaccessibles »⁴.

Aussi, ce mémoire essaye de s'inscrire dans une réflexion plus large remettant en question une lecture du monde basée sur une collection d'oppositions. Dans son essai, questionnant le dualisme entre culture et nature à la lumière de ses recherches sur les Jivaros Achuar en Amazonie, P. Descola propose de jeter « sur le monde un regard plus ingénu, à tout le moins nettoyé d'un voile dualiste que l'évolution

² L'essai est écrit en 1964 et publié en 2002, au sein d'une édition posthume regroupant d'autres textes de l'anthropologue.

RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structures de l'espace habitable. Essai sur les systèmes habitables des sociétés nomades, sédentaires et industrielles (1964) », *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 85.

³ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 25.

⁴ *Ibid*, p. 23

des sociétés industrialisées a rendu en partie désuet et qui fut la cause de maintes distorsions dans l'appréhension de cosmologies par trop différentes de la nôtre »⁵. Il avance également que dans notre besoin de comprendre, d'analyser, de classer ces cosmologies « réputées énigmatiques », au vu de la façon dont elles conçoivent les démarcations entre nature et culture, nous avons omis de nous intéresser à cette même limite chez nous où « la frontière était à peine plus nette, malgré tout l'appareillage épistémologique mobilisé afin de garantir son étanchéité »⁶. Ainsi évoquer et se questionner sur le nomadisme et d'autant plus sur son rapport au territoire, aux lieux et au sol, lorsque que l'on appartient à cette société sédentaire majoritaire et objectivante, c'est questionner sa propre position, son propre mode de vie, sa sédentarité, son rapport au territoire. Il s'agirait aussi de questionner l'impact de ces processus sur le rapport au territoire des communautés nomades, mais aussi questionner la lecture biaisée que nous faisons de leur réalité.

Ces deux anthropologues s'intéressent à des formes de sociétés nomades traditionnelles entretenant une sorte d'«état pur» du nomadisme et de son rapport au sol. Il existe également des communautés qui font face à des problématiques similaires en France et sur le territoire nantais, regroupées généralement sous le terme « gens du voyage ». Aussi, ce mémoire se concentrera davantage sur des communautés locales dont les modes de vie, le rapport au sol, à la mobilité se sont teints et ont évolué en contact avec la société sédentaire rendant plus floue la lecture de pratiques d'une grande complexité et diversité.

Ce mémoire, inscrit dans mon parcours en école d'architecture, se devait d'évoquer l'espace et un certain rapport au lieu. Aussi, par l'association de ces intérêts divers pour l'espace et les communautés de Voyageurs, ce mémoire évolue à l'intersection de plusieurs disciplines et domaines tels que la sociologie et l'anthropologie, permettant de comprendre la communauté, et la géographie, proposant la

⁵ *Ibid*, p. 14-15.

⁶ *Ibid*, p. 15.

compréhension d'un territoire. Cela me permet de m'intéresser aux liens que tissent les individus aux lieux qu'ils occupent et habitent. Ce travail oscille également entre différentes échelles du territoire, de la métropole au foyer et de l'intime au commun, dans un spectre à géométrie variable, à l'image des nombreux niveaux et échelles où opèrent les attachements au lieu, au cœur du travail.

Nous pouvons avancer que la fluidité et la fluctuation s'imposent comme des notions clés, un fil rouge, de ce travail. Elles sont centrales dans les réflexions tant pour comprendre ce qui crée, renouvelle, entretient l'attachement au territoire que pour envisager des modes de vie oscillant, plus ou moins régulièrement, entre les notions de sédentarité et de nomadité. L'idée transversale d'un mouvement constant et d'une fluidité, entre des concepts établis pour se faire face, permet également une lecture critique et une mise en dialogue des travaux déjà menés sur les sujets du nomadisme et de l'attachement au lieu.

Le sujet des relations entre les communautés des Gens du Voyage et leur territoire est discuté dans des travaux de revues spécialisées et de thèses, dans les actions d'associations voire dans certains documents à l'intention des institutions publiques en charge de ces territoires et ces communautés. Malgré l'évocation de ce sujet, la majorité de la société, dont certaines personnes en contact avec les communautés, qu'elles soient voisin-e-s, enseignant-e-s, travailleur-euse-s sociales ou personnalités politiques, conserve voire entretient une image fantasmée du nomade. Ce modèle de l'errance et du nomade libre et sans attache reste ancré dans la société et dans l'imaginaire collectif comme une réalité. Au-delà d'annihiler la complexité et la diversité des individus, des modes de vie et de cultures au sein de ces communautés, l'essentialisation des communautés de Voyageurs à ce modèle entretient l'image d'un « étranger de l'intérieur »⁷, autorisant et légitimant le rejet, les discriminations, le manque d'aide ainsi que la banalisation de la précarité dans laquelle vivent certaines de ces communautés.

À partir de ce constat, il est intéressant de questionner quel

⁷ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007.

rapport entretiennent réellement les communautés de Voyageurs avec leur territoire. S'attachent-elles aux territoires qu'elles traversent et qu'elles habitent ? De quelles manières cet attachement au lieu se met en place et se vit ?

Ce mémoire se concentrera ainsi sur le rapport qu'entretiennent les communautés de Voyageurs au territoire. Au travers de la production de connaissances théoriques et l'étude d'un terrain local, ce mémoire se propose de mettre à l'épreuve des savoirs, déjà développés dans différents domaines d'études, et de proposer une autre lecture de rapport au territoire. Il pourra dans un deuxième temps dessiner des pistes d'action en accord avec la réalité de ces communautés.

Les apports théoriques sont donc complétés par une enquête en deux points. Le contexte du terrain d'enquête a été étudié au travers d'une étude des documents produits par les institutions sur la gestion des communautés de « gens du voyage » et de leur habitat dans la région nantaise, les formations données par la Fédération nationale des associations solidaires d'action avec les Tsiganes et les Gens du voyage. Il me semble également essentiel de donner la parole à ces communautés sur leurs expériences du territoire et d'écouter leurs vécus pour remettre en question et compléter le travail de recherches documentaires. Ainsi, des entretiens ont été menés avec une communauté installée à Nantes. Cette enquête s'est concentrée sur des entretiens s'intéressant à leurs expériences « résidentielles » et leurs attaches au territoire. Cette enquête et le travail de réflexion qui en découle sont à mettre en perspective avec la singularité de chaque communauté et famille de Voyageurs et la diversité de leur rapport au territoire.

Cette enquête pose également la question de son intégration au travail de mémoire et de la forme de sa retranscription. À plusieurs reprises, Denis Retailié évoque le récit comme source de production de la carte et de l'information géographique⁸. La carte, outil privilégié de l'évocation du territoire, est ainsi à choisir en ayant conscience de son usage par les pouvoirs publics comme outil de domination sur les

⁸ RETAILLÉ Denis, « Sous le calque, la carte », *EspacesTemps.net* [en ligne], mis en ligne le 20/12/2019, Disponible sur <https://www.espacestems.net/articles/sous-le-calque-la-carte/> [consulté le 03/03/2020].

populations et le territoire. D'autant plus lorsqu'elle est utilisée comme outil et comme médium de retranscription et de synthèse de l'expérience de populations minoritaires sur le territoire cartographié. Ce médium a ainsi été contesté ou repensé avec certaines de ces communautés pour tendre vers une forme plus souple, fluide qui assume voire revendique sa partialité par certain·e·s géographes comme Elise Olmedo. Ce travail de mémoire se propose d'assumer le récit recueilli lors des entretiens. Ce récit-source est présenté et utilisé tel quel, sans nécessairement être transcrit par l'image ou la carte, et fait ainsi apparaître sa complexité, sa densité et ses ramifications diverses à l'image du sujet abordé.

Ce mémoire s'intéressera aux manières de s'installer, d'occuper, d'habiter le territoire et des processus qui mènent à ces lieux au sein des communautés de Voyageurs.

Il s'agit d'abord de définir les communautés visées par ce travail. Il est aussi nécessaire de mettre en évidence le flou qui entoure ces communautés et la notion de « nomadisme », tant chez les individus eux-mêmes que dans la définition et l'usage des termes que fait notre société sédentaire (chapitre 1).

Au-delà d'une vision réductrice et fantasmée du nomade errant et du sédentaire enraciné à sa propriété, les populations nomades entretiennent un lien au sol et à leur territoire comme nous dépendons aussi du mouvement et de la mobilité. Aussi, nous nous intéresserons ensuite au rapport d'attachement qui semble exister entre le territoire et les communautés de Voyageurs (chapitre 2).

Enfin et à partir de cette conception fluide d'un réseau d'émotions liant les communautés à leurs territoires, il s'agira de mettre en évidence les impacts, les liens, les émotions qui modèlent autant les relations humaines que le territoire en lui-même. Au-delà d'un impact intracommunautaire de cet attachement, nous nous intéresserons donc au dialogue entre la société sédentaire *gadjó* et les communautés de Voyageurs, rarement mis en avant et encore moins pour leurs bénéfices collectifs (chapitre 3).

POINT SUR L'ENQUÊTE



Le travail de mémoire est soutenu par une enquête de terrain menée sur un projet de sédentarisation d'une famille de Voyageurs au Nord de Nantes. Quatre générations de cette famille occupent six maisons, construites dans le cadre d'un projet d'habitat adapté, porté par la ville de Nantes et Nantes Métropole. Ce projet s'est étendu sur une dizaine d'années et a intégré de nombreux acteurs dont les associations de médiation, Les Forges et Une Famille un Toit, le bailleur social, Nantes Métropole Habitat ainsi que plusieurs services internes à la ville.

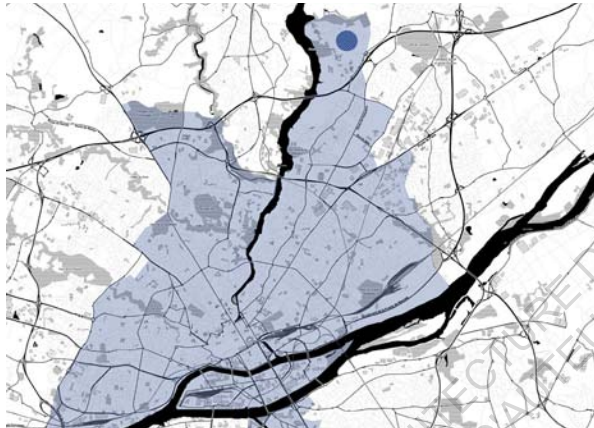
J'ai pris connaissance de ce projet via l'architecte du projet, Yvan Loizeau, qui m'a permis de rencontrer les habitant-e-s de ces maisons. L'objectif premier de cette enquête était de recueillir le témoignage de Voyageurs sur leur façon de vivre sur le territoire et leurs potentiels attachements au lieu.

Plusieurs entretiens ont pu être menés.¹ J'ai d'abord eu un échange rapide avec l'architecte sur le contexte et la chronologie de ce projet et sur son rôle au sein de l'équipe.

Ensuite, j'ai pu mener deux entretiens avec les habitant-e-s des maisons, Voyageurs installés à Nantes depuis une cinquantaine d'années. Un premier entretien s'est déroulé avec un couple d'une trentaine d'années, Luigi et Marie, qui ont toujours vécu sur Nantes. Ensuite, j'ai pu discuter avec Paul, le grand-père de Luigi et doyen de la famille, qui est à l'origine de l'ancrage à Nantes.

Deux derniers entretiens ont été menés avec deux responsables de la Ville de Nantes qui ont travaillé sur ce projet depuis son commencement. Yannick Le Lay est chargé de développement au sein de l'équipe du quartier Nantes-Erdre où se situent les maisons. Bérangère Dantec est chef de projet au sein de la mission Égalité, organisme de la ville de Nantes et de Nantes Métropole.

¹ Se référer à l'annexe «Récit d'entretiens».



Localisation du projet au sein de la ville de Nantes

Le projet est situé à l'extrême Nord de Nantes, à proximité de l'Erdre et de Carquefou. Cet espace urbain peu dense est composé majoritairement de zones résidentielles, de parcelles agricoles et d'espaces naturels, parcs et forêts. Le site des Grandes Écoles, regroupé dans la ZAC de la Chantrerie, occupe le sud de la zone et tend à s'étendre.

Ce quartier est prisé pour son cadre de vie, associant un accès rapide au centre de Nantes via des lignes de transports publics et une proximité avec de nombreux espaces naturels. La zone est largement occupée par les campus et vouée à accueillir de nouveaux logements étudiants au sein et aux abords de la ZAC.

La famille rencontrée était installée depuis vingt ans chemin de Boisbonne, sur des terrains appartenant à la ville de Nantes. Plusieurs ménages habitaient en mobil-homes ou en caravanes. Paul, le doyen de la famille et sa femme habitaient une maison et conservaient leur caravane sur le terrain. Ces terrains sont situés le long d'une voie sans issue, entourée d'une forêt recouvrant plusieurs hectares. Les parcelles, chemin de Boisbonne, faisaient l'objet d'un projet de logements et d'aire d'accueil pour les gens du voyage. La ville de Nantes a donc proposé un projet d'ancrage en habitat adapté, sur un terrain disponible chemin de la Boisbonnière à la famille déjà en situation d'ancrage prolongé.

Le terrain occupé par les maisons se trouve chemin de la Boisbonnière, à 500m de l'ancienne implantation, chemin de Boisbonne. Malgré cette proximité, le contexte urbain et paysagé est différent. Les maisons se situent à l'entrée d'une zone bien plus urbanisée et sur une rue résidentielle partagée du quartier de Gachet.



Localisation du projet (chemin de la Boisbonnière) et des anciens terrains (chemin de Boisbonne) dans le contexte urbain

Au sein de la ville de Nantes et de la Métropole, le projet d'habitat adapté correspond à l'installation de familles de Voyageurs dans un habitat traditionnel, c'est-à-dire en abandonnant l'habitat mobile, caravane ou mobil-home. D'autres formes existent dont l'habitat dual dans lequel la famille peut conserver sa caravane sur le terrain de la maison. D'autres familles peuvent également s'installer voire construire sur des terrains agricoles achetés il y a plusieurs années.

Les Voyageurs présents sur la métropole nantaise sont majoritairement en ancrage ou pratiquent une itinérance au sein de la métropole. Les groupes qui effectuent de grands déplacements, au-delà de l'échelle du département, sont de plus en plus rare ou correspondent à un événement précis dans l'année, comme par exemple les rencontres religieuses.

L'attachement au territoire des Gens du Voyage



Ancienne implantation dans une voie sans issue, chemin de Boisbonne
1999-2019



Maisons habitées par les familles de Voyageurs, chemin de la Boisbonnière
à partir de 2019

Le processus de sédentarisation ou d'ancrage, comme préfère l'appeler la ville et la Métropole, est composé de plusieurs étapes et peut s'étendre sur plusieurs années. La longue durée de ce processus peut paraître perturbant pour les Voyageurs. Marie, habitante du projet de la Boisbonnière, m'avoue ainsi qu'elle pensait avoir été oubliée ou que le projet avait été abandonné. Bérengère Dantec, responsable du projet pour la mission Égalité, avance que ce délai peut aussi avoir ses avantages. La multiplication des étapes et des concertations comme la durée du processus permet aux familles d'entreprendre une transition douce vers l'habitat en maison et une acceptation plus simple des changements qu'elle entraîne. Cette acceptation lente du projet vaut également pour les riverains et les instances publiques, qui peuvent se révéler être des freins importants lors de projets de ce type.

Ainsi, un projet d'habitat adapté commence par une enquête auprès des familles de Voyageurs. En parallèle de l'enquête voire en amont, un travail de prospection est mené pour déterminer les terrains libres pouvant accueillir un projet de construction. Plusieurs réunions publiques ont été tenues pour informer les riverains et désamorcer les tensions, parfois très vives. Les familles font également partie prenante du processus de conception. Ainsi, sur le projet de la Boisbonnière, elles ont été intégrées au choix de l'architecte, via un concours, et à la phase de conception notamment pour sur l'agencement des cuisines et le choix des matériaux.

Il ressort des entretiens que cette intégration tout au long de la conception a été fortement apprécié par les familles, qui ne voulaient pas habiter des espaces qui ne leur convenaient pas alors qu'on les délestait déjà de leurs terrains. Ce processus rappelle ceux mis en place pour l'habitat participatif. De la même façon, même si la famille avait une certaine influence sur la conception, il était important que le logement, faisant partie du parc du bailleur social, puisse être habité par d'autres familles en cas de déménagement.

Les familles ont été suivies par des associations de médiation tout au long du projet. L'association Les Forges faisait le lien entre les différents acteurs et les familles, d'abord sur l'acceptation du projet puis sur la conception. L'association Une famille, Un Toit leur a fournit une aide administrative et un suivi lors de l'installation.

Chapitre 1

NOMADISME, ENTRE RÉALITÉ ET RÉAPPROPRIATION CONCEPTUELLE

•

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons d'abord au rapport qu'entretient la société sédentaire au nomadisme, oscillant entre son étude comme un phénomène ancestral et immuable et sa réappropriation pour conceptualiser la mobilité croissante en lien avec la mondialisation. (1.) Il s'agira ensuite de comprendre la diversité qui compose les populations de Voyageurs en Europe pour enfin s'intéresser à ce que révèlent les appellations officielles françaises de leur relation avec la société majoritaire. (2.)

1. Rapport au nomadisme, déconstruire la vision d'un mode de vie fantasmé

Cette partie permettra une réflexion sur la notion de nomadisme. Il s'agira de remettre en question l'opposition populaire entre mobilité et ancrage qui structure notre façon de penser le rapport au territoire. (1.1.) Nous pourrions ensuite interroger l'oscillation qu'a développée la société sédentaire, entre rejet systématique du nomade et fascination pour sa culture et son mode de vie. (1.2.)

1.1. Questionner la vision sédentaire du nomadisme, opposition entre voyage et enracinement

Il s'agit d'abord de revenir sur la façon dont on pense le nomadisme dans une société majoritairement sédentaire. De nombreux travaux sont menés sur des populations nomades, par des anthropologues notamment. Certaines de ces études s'appuient sur des populations nomades reflétant l'image d'un nomadisme idéal, sans attache et en totale liberté face au territoire.

C'est sur cette image que se fonde, par exemple, le chapitre «Habitat nomade» de l'essai de G.H. de Radkowski.¹ Ce chapitre oppose le modèle nomade du chasseur-cueilleur au modèle sédentaire de l'agriculteur, les rattachant pour l'un à l'habitat mobile et pour l'autre à l'habitat fixe. Ce passage condense des idées qui font relativement écho à l'image populaire du nomadisme, où nomades et sédentaires vivent le territoire de manière complètement différente. Cette opposition semble établir une hiérarchisation, de l'itinérance à l'enracinement, dans une sorte de processus logique d'évolution ancré dans le mythe fondateur de notre société sédentaire. L'antinomie entre ces deux concepts compose le paradigme de notre rapport au territoire et au mouvement. L'habitation, espace social du groupe qui y habite, est pensée par G. H. de Radkowski comme complètement indépendante de l'environnement, défini comme étendue vitale de l'individu, qu'il nomme «œkoumène». Ainsi, il indique que l'habitation et le pays se situent sur «deux niveaux du réel non connectés entre eux, coexistant parallèlement».² Il avance que l'espace social de l'habitation, «flottant» par rapport à l'étendue vitale, ne fait que *s'y projeter sans s'identifier* à aucun moment avec lui.³ Dans ce passage, l'auteur, évoque l'idée de l'errance, historiquement attachée aux nomades, et fait une lecture sans nuance d'un mode de vie, idéalisé par la société sédentaire.

Aussi, cette vision est à confronter avec la réalité vécue des communautés, avec leurs pratiques réelles sur le territoire. On peut, par exemple, s'intéresser à la lecture du monde nomade que fait Laurent Gagnol, à la lumière d'études sur les populations Touaregs du Mali, où société nomade et sédentaire sont étroitement liées, rompant avec l'idée d'une errance sans structure ni but au gré du territoire et de ses contraintes.⁴ Au-delà d'un regard et d'une analyse plus nuancée des pratiques quotidiennes des communautés nomades, la vision de G.H.

¹RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structures de l'espace habitable. Essai sur les systèmes habitables des sociétés nomades, sédentaires et industrielles (1964) », *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 82.

² *Ibid*, p. 85.

³ *Ibid*

⁴ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011, p 95

de Radkowski de la relation entre le nomade et son pays peut être également remise en question au regard des législations et des règles qui régissent les déplacements et les ancrages sur le territoire, en France, en Europe ou dans d'autres zones géographiques où sédentaires et nomades cohabitent.

G.H. de Radkowski traite donc du rapport qu'entretient l'individu et son environnement. L'étendue vitale y est perçue comme source de subsistance pour l'individu qui ne fait que consommer, mais n'y produit rien. L'auteur avance que le nomade «ne fait que s'emparer de ce que le milieu contient naturellement, sans l'aménager au préalable».⁵ Ainsi, «il «récolte» sans avoir «semé»».⁶ L'auteur propose de lire le principe de subsistance des chasseurs-cueilleurs comme un rapport à sens unique et prédateur de la nature. Cette idée du chasseur-cueilleur, à la limite du voleur, plutôt radicale et moins bucolique que d'ordinaire, fait écho à la vision négative des sédentaires des métiers de chine, notamment pratiqués par les populations nomades et marginalisées. Elle pourrait laisser transparaître les origines, ou au moins une des raisons, qui ont engendrées et qui entretiennent l'idée tenace de populations nomades «parasites» de la société sédentaire, squattant son territoire.

Ce rapport au territoire proposé par G.H. de Radkowski et partagé par beaucoup, induit l'idée d'un pays nomade, dont la nature serait «non modelée par le fait technique» et «vide de culture». La relation entre nature et culture définit par G.H. de Radkowski fait le rapprochement entre la relation à la nature des populations via la chasse et un vocabulaire guerrier. Ainsi, «l'homme «cerne» la nature, «franchit ses défenses», la «réduit» à sa merci, lui «arrache», pour s'en «emparer» et se l'approprier, ce dont il a besoin»⁷.

On peut questionner cette vision guerrière du rapport au sol, au regard d'autres pratiques de populations nomades et les lectures qui en sont faites. Ainsi, la relation à l'environnement et au sol des

⁵ RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structures de l'espace habitable ... (1964) », op. cit., p. 86.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

Inuits se rapproche davantage d'un dialogue et d'une entente entre des individus qu'une prédation et une domination sans merci.⁸ Cette lecture, proposée par G.H. de Radkowski, est peut-être biaisée par notre propre lecture et rapport à l'environnement dans lequel nous vivons, en tant que sédentaires occidentaux. P. Descola propose ainsi des exemples de rapports au monde où la frontière entre nature et culture est bien plus floue et mouvante voire totalement hors de propos.⁹ Pour lui, la nature ne devrait pas être identifiée, d'office, comme une entité extérieure à l'individu et à la société. Dans certains cas énumérés dans son essai, il évoque des populations où via la mobilité et la nomadité, l'environnement est un espace entièrement socialisé. La nature s'y confond avec la culture, sans nécessairement avoir été modelée pour être dominée, mais simplement parce qu'on y vit en relation constante avec elle. Il indique ainsi que «dire de peuples qui vivent de chasse et de cueillette qu'ils perçoivent leur environnement comme «sauvage» - par rapport à une domesticité que l'on serait bien en peine de définir - revient aussi à leur dénier la conscience de ceux qu'ils modifient l'écologie locale au fil du temps par leurs techniques de subsistance».¹⁰

G.H. de Radkowski propose donc une lecture du nomadisme sans lien entre l'habitation et le sol qui l'accueille. Elle est simplement «posée» momentanément et occasionnellement sur un point quelconque de l'environnement, elle ne le modèle ni le modifie»¹¹. Il s'agit d'une lecture assez schématique qui omet la complexité des implantations nomades sur le territoire ainsi que la diversité des populations dites nomades.

Même si l'on peut concéder que l'habitat nomade est momentanément posé sans ancrage physique fort avec le sol, son emplacement et son inscription dans une structure sociale et dans une logique territoriale de déplacements ne peut pas être nié. P. Descola

⁸ DELORME Florian, « Mondes polaires (2/4) - Vivre sous les pôles » [podcast], France Culture, 19 février 2013, 50 min.

⁹ DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 23.

¹⁰ *Ibid*, p.62

¹¹ RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structures de l'espace habitable ... (1964) », op. cit., p. 88.

propose ainsi l'idée d'une « appropriation de certains itinéraires au sein d'un environnement sur lequel on ne cherche pas à exercer une emprise : la vie du groupe et la mémoire de son identité s'attacheraient moins à une étendue conçue comme un tout qu'aux repères singuliers qui, année après année, scandent ses trajets ». ¹²

De plus, la majeure partie des populations nomades contemporaines cohabitent sur un territoire partagé avec d'autres populations, entre-autres sédentaires, ou le partagent de façon traditionnelle. L'idée d'une implantation « au hasard » dans l'infini de l'étendue semble assez compromise par cette coexistence. En effet, elle demande des compromis dans l'ancrage et le dessin des déplacements sur le territoire. P. Descola évoque cette nécessité de composer avec les implantations et terroirs des communautés sédentaires. « Ces établissements pérennes peuvent être des étapes de parcours à négocier ou des bourgs de marché chez les pasteurs, ils peuvent former des périphériques de ressources, comme chez les Pygmées (...) ou devenir des points occasionnels de ralliement comme le furent (...) les comptoirs de traite pour les peuples de l'Arctique et du Subarctique canadien » ¹³.

Enfin, G.H. de Radkowski avance que les populations ne modèlent pas cet environnement, qui est ainsi vide de leur empreinte et de culture. Les traces laissées sont simplement des résidus d'activités sans intention de marquer le territoire, d'y inscrire sa trace. Pour nuancer cette idée, on peut s'intéresser aux « traces » que peuvent laisser les groupes inuits sur le territoire qu'ils traversent. Les groupes opèrent des déplacements récurrents et laissent ainsi dans leur environnement des ancrages physiques utilisés au fil des transhumances : caches à viandes, marquages des lieux via des cairns, amoncellements de pierres, ou encore des camps d'hiver reconstruits tous les ans sur les bases anciennes. P. Descola précise, à ce propos, « ces signes n'existent pas en eux-mêmes tels des témoins constants d'un marquage de l'espace ; ils sont tout au plus des signatures fugaces de trajectoires biographiques, lisibles seulement par celui qui les a déposées et par le cercle de ceux qui partagent avec lui la mémoire intime d'un passé proche ». ¹⁴

¹² DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 64.

¹³ *Ibid*, p. 65.

¹⁴ *Ibid*, p. 61.

Au-delà des inscriptions physiques dans un environnement voire un paysage, certaines populations nomades entretiennent une inscription dans un tissu social et économique ancré dans le territoire qu'ils occupent, à l'image des oasis, point d'ancrage des Touaregs et de lien entre les sédentaires et les nomades, ou de l'inscription des communautés de Voyageurs dans une économie informelle de Chine en Europe. Ces populations développent également une inscription et un modelage du pays qu'elles habitent au travers de leur culture. On peut ainsi s'intéresser au travail de Béatrice Collignon, qui a étudié la toponymie du territoire inuit.¹⁵ En nommant les lieux de chasse, les lieux d'implantation, les lieux de cultes ou de vie des esprits, les Inuits socialisent leur territoire, se l'approprient. Ils en font un paysage connu, qui fait sens. Ils modèlent leur territoire, le Nunavut, de manière subtile mais non moins valable et réactivent sans cesse leurs ancres mémorielles. Le fait même que les premières nations d'Amérique du Nord revendiquent l'appartenance et le droit de disposer de leur territoire et le fait qu'il soit clairement nommé rompt avec l'idée d'une indépendance totale entre l'étendue du pays et l'habitation.

Le géographe, Laurent Gagnol, développe un travail sur la société touareg. Composée de sédentaires et de nomades, elle est construite sur une hiérarchie, où mobilité sur le territoire, pouvoir et rang social vont de pair. Il avance donc qu'on « ne peut pas comprendre le nomadisme comme une forme de rapport au territoire unique et spécifique, marquée de manière uniforme par la mobilité et la flexibilité ». ¹⁶ Il conclut que « le nomade n'est pas un errant sans attache territoriale mais cette dernière est mouvante et multiple selon les rapports de force entre groupes rivaux. » ¹⁷

D. Retallé réfute également l'idée d'une mobilité comme nature et essence des populations nomades. « Le nomadisme est une organisation sociale plus qu'une organisation technique, une disposition

¹⁵ COLLIGNON Béatrice, *Les Inuit : ce qu'ils savent du territoire*, Paris, L'Harmattan, 1996.

¹⁶ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? ... », p. 89.

¹⁷ *Ibid*, p. 92..

spatiale plus qu'une adaptation écologique». ¹⁸

Le géographe étudie particulièrement certaines populations nomades du Sahara. Il explique que leur milieu, leur environnement, est constitué par «la complémentarité des sites joints qui forment un territoire». ¹⁹ Différent donc d'une vision plutôt sédentaire d'un territoire homogène et synchronique. L'auteur avance que, dans ces sociétés nomades sahariennes, dont seulement une partie est itinérante, la mobilité devient un outil de pouvoir sur le territoire. La maîtrise des distance et la capacité de circulation sont au cœur de la création et du maintien du territoire. ²⁰

Selon D. Retailé, les sociétés voisines des populations nomades sont « proches voire nécessaires, liées par la clientèle ou des formes de parenté contractuelle, qui étendent les liens économiques et sociaux au-delà de la solidarité tribale nomade ». ²¹ Ces relations permettent de dépasser le simple lien économique et marchand et de « transformer les « frontières ethniques » en gradients ». ²² Cette idée fait écho à la mobilité inuit, analysée par B. Collignon comme un outil permettant aux individus d'étendre leur territoire par une activation de lieux en réseau. ²³ Cette idée d'un réseau de lieux activés par la mémoire et la mobilité est assez récurrente dans les travaux menés. Les populations, à l'inverse de l'idée d'une errance sur le territoire, développent une présence diachronique dans un nombre plus ou moins importants de lieux.

G.H. de Radkowski conclut son essai par un chapitre sur l'habitat sédentaire. Puisque l'habitation sédentaire s'ancre et s'identifie à un lieu, il explique que la présence sociale de l'individu, « « passe » désormais par le sol, se fonde elle aussi en lui ». ²⁴ L'individu sédentarisé ou sédentaire

¹⁸ RETAILLE Denis, « L'espace nomade », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 1, n°1, 1998, p. 71.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 73.

²² *Ibid.*

²³ DELORME Florian, « Mondes polaires ... » [podcast], France Culture, 19 février 2013.

²⁴ RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structures de l'espace habitable ... (1964) », op. cit., p. 91.

«provient alors socialement non plus d'un espace géométrique abstrait - non localisable dans l'étendue du pays - mais d'un espace concret, représenté par un site, possédant un nom».²⁵

Au vu des exemples proposés plus haut, on peut se demander si l'on ne pourrait pas appliquer cette conception de la relation entre l'individu et son environnement, établi à l'origine pour une population sédentaire, également aux populations nomades. Cette relecture proposerait de nuancer notre vision de la relation individu/environnement tant chez les nomades que chez les sédentaires, dans un rapport plus apaisé et fluctuant au territoire.

Évoquer le nomadisme comme concept et le mettre en parallèle avec des lectures différentes du monde nomade, permet de mettre en évidence la diversité des analyses qui peuvent en être faite mais surtout la complexité de la réalité vécue. Le nomadisme regroupe des populations aux modes de vie qui sont plus qu'une simple vision en creux du monde sédentaire. Il s'agirait d'une perception biaisée, ou du moins, incomplète d'une réalité de pratiques bien plus complexe.

L. Gagnol évoque ainsi la construction de la notion de nomadisme. Elle est pensée, dès la Grèce antique, négativement et en opposition au sédentaire, avec un ancrage et un territoire. On observe, au XIX^e siècle, « la fixation du vocabulaire en un dualisme conceptuel, celui du couple irréductible de « nomade/sédentaire » »²⁶. Il faudrait alors repenser le nomadisme, de façon positive. Pour se faire, il propose un changement de suffixe. Il s'agirait de passer de l'idée de *nomadisme*, conçue comme «une idéologie singulière, teintée de particularisme, de marginalité et d'inachèvement» à celle de la *nomadité* pensée «comme condition humaine « normale », un état de choses complet et achevé».²⁷ Il poursuit la réflexion et se demande alors s'il ne faudrait pas, à l'inverse, «considérer la sédentarité plutôt comme un «sédentarisme», issu d'une évolution humaine spécifique, d'une idéologie particulière de l'espace qui s'est imposée en Occident».²⁸

²⁵ *Ibid.*

²⁶ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ?... », op. cit., p 95

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*

Nous venons de voir qu'un dépassement de l'opposition entre mobilité et ancrage est essentiel à l'appréhension des nomadismes. Face à ce constat, il serait intéressant de remettre également en question la double perception que les sédentaires entretiennent des nomades, oscillant entre haine historique et fascination pour leur supposée liberté.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1.2. Ambivalence de perception de la société nomade, entre rejet d'une réalité locale complexe et réappropriation conceptuelle

Une autre question que pose la notion de nomadisme est la réappropriation qu'en fait la société mondialisée au travers de l'idée d'un «néo-nomadisme»¹, nommant une certaine mobilité croissante des populations. Pour Stany Cambot, architecte du Collectif Échelle Inconnue, cette nouvelle mobilité s'explique par la réapparition d'un «prolétariat nomade» à partir de 2002, suite à l'application du consensus de Washington prônant une dérégulation de l'économie et une refonte du maillage territorial des services publics. On trouve ainsi, en présence sur le territoire, des populations de voyageurs, parfois itinérantes pour raisons économiques, et des «supposés traditionnels nomades que sont les gens du voyage, manouches et sinti».²

Alors que nous expulsions de leurs terrains et que nous rejetons hors de nos villes, à la périphérie - à l'image de déchets - ces populations, notre société reste marquée par une fascination pour la liberté et la mobilité qu'évoque le nomadisme. Que signifie ici l'utilisation du terme «nomadisme» alors que ce mouvement, porté par des classes sociales supérieures, valide un mode de vie, rejeté à la marge lorsqu'il est vécu par des populations précaires?

Aujourd'hui, la fétichisation du mode de vie nomade se matérialise notamment dans les mouvements de voyageurs et des nouveaux modes d'habiter mobiles s'adaptant aux métiers et activités de la mondialisation. Qu'il s'agisse de quitter la ville et sa vie aliénante, d'investir dans une «tiny house» ou d'adopter un mode de vie léger en yourte pour réduire son empreinte sur l'environnement, ses nouvelles façons d'habiter notre territoire sont à regarder et à questionner en pleine conscience de ses origines et de la place donnée au nomadisme «traditionnel» dans notre société.

¹ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011, p 93.

² BERESSI Julie et GRANIER Marc-Antoine, « Architecture et mobilité » [podcast], France Culture, 15 mars 2016, 52 min.

En effet, S. Cambot, architecte, évoque ces populations de Voyageurs ou itinérantes précaires comme une autre ville. Cette ville existe dans la « clandestinité du quotidien, légère, fragile, mobile » qui rencontre aussi « des utopies très contemporaines et concrètes de ville dématérialisée ». ³ Et il affirme que « cette ville elle existe de toujours, c'est pas une apparition ». ⁴ Pour lui, l'architecture nomade mobile est imaginée comme un objet extérieur et étranger. Or, il s'agit de « villes qui vivent les unes à côté des autres depuis au moins le XIX^e siècle » et entretiennent des « relations complexes qu'en général, politiques, architectes et urbanistes refusent de voir ». ⁵ Il met en évidence « notre perpétuel besoin d'essentialiser le mobile et d'en nier la complexité ». ⁶ Au travers de cette essentialisation, nous refusons le mobile « comme l'un des nôtres » et comme « quelqu'un participant de la vie de la ville et de son économie ». ⁷

Ce nomadisme « tendance » tend à minimiser la complexité et la légitimité d'un « mode de vie » et d'une culture traditionnellement présente et ostracisée sur le même territoire. Ce mouvement, se rapprochant d'un mécanisme de réappropriation culturelle, met en lumière la relation paradoxale qu'entretient notre société avec l'itinérant traditionnel ou précaire et le nomadisme. Elle est, en effet, fondée sur une vision fantasmée de liberté, à la fois décriée et enviée par la société sédentaire. Nous continuons à baser notre analyse et notre rapport au nomadisme et à l'itinérance sur un mythe ancien, erroné, mais que nous réactualisons sans cesse par habitude et exotisme.

Cette itinérance, d'une population plus aisée décidée à ralentir le rythme effréné de sa vie urbaine et de reconnecter avec une autre temporalité ou la nature, est acceptée, et même valorisée via des publications ou des documentaires grand public. Alors qu'une itinérance d'un type similaire, à l'exception de la catégorie sociale des individus ou de leur origine ethnique, qu'elles soient françaises ou étrangères, est

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

stigmatisée et criminalisée à l'aide des mêmes supports médiatiques, qui relaient cette fois-ci, haine, peur et rumeurs.

Les médias et politiques français et européens entretiennent les stéréotypes sur les Voyageurs, comme le montrent de nombreux reportages sensationnalistes sur les Roms ou les actions politiques «coups de poings» envers les communautés de gens du voyage. Sarah Carmona, historienne et Kali, communauté rom d'Espagne, relève également la grande impunité avec laquelle sont diffusés ces préjugés, essentialisant à tort les populations, et qui sont à l'origine de fortes discriminations impactant lourdement leur vie. Elle explique qu'on peut historiciser ces mécanismes. Des transformations fondamentales dans la perception des populations nomades européennes ont eu lieu entre le Moyen Age et l'Époque Moderne. C'est durant cette période que s'opère « la cristallisation de l'altérité des peuples roms » et le glissement vers une considération du peuple rom comme « identité anormative » par la société majoritaire.⁸

On peut, entre-autres, relever les rumeurs d'enlèvement d'enfants qui ont conduit au lynchage et à l'attaque d'un campement rom par des populations sédentaires voisines en mars 2019. Anina Ciuciu, écrivaine, rom d'origine roumaine, explique que ces actes de violence réactive le stéréotype «moyenâgeux» et irrationnel sur les Roms voleurs et mangeurs d'enfants. Elle insiste également sur le fait que cette violence récurrente à l'encontre des Roms et, plus largement des communautés de Voyageurs, n'entraînent que très peu de réactions et d'actions de la part des politiques. Pour elle, ce sentiment d'impunité très fort encourage ce genre d'actes.⁹

Le rejet local et européen à l'encontre des communautés de Voyageurs et Roms est visible dans la façon dont ces populations sont évoquées. Elles sont, en effet, souvent identifiées comme source de problème et bouc émissaire, notamment en Europe au travers de la «question rom». La vie de ces populations est marquée quotidiennement par la discrimination, le rejet et la stigmatisation de la part de la société

⁸ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CARMONA Sarah. « Kiffe ta race. Roms, les oublié-e-s de l'antiracisme » [podcast en ligne], Binge Audio, 12 mars 2019, 37 min.

⁹ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUICUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française » [podcast en ligne], Binge Audio, 18 février 2020, 54 min.

majoritaire. Ainsi durant l'entretien, Luigi, habitant de Nantes et Voyageur, évoque les difficultés quotidiennes dues aux discriminations.

« Quand j'avais été voir ma banque pour leur demander un emprunt pour acheter une voiture, j'ai bien senti que le prêt a pas été refusé par rapport à mon travail, parce que je travaillais, j'avais un salaire tous les mois. J'ai bien senti que c'était parce que je faisais partie des gens du voyage ! Il avait peur. Il me l'a répété au moins cinq fois pendant qu'il faisait sa simulation «Vous me lâchez pas Monsieur S., vous me lâchez pas ! ».» Luigi

«Parce que sitôt qu'il y avait un problème, c'était nous ! On allait à une fête avec des copains, il manquait un CD, bah c'était nous qui l'avions volé... Dès qu'il se passait un truc, bah c'était nous ! Automatiquement, c'était nous !» Luigi

Ces processus de rejet, ancrés dans la société, établissent également une hiérarchisation entre ces populations stigmatisées. Les communautés de Voyageurs françaises et les Roms partagent, en effet beaucoup, de par leur histoire et leurs origines ethniques et culturelles, mais développent en France et dans le reste de l'Europe un rejet que l'on pourrait définir comme intracommunautaire. Chaque communauté essaye, face à cette stigmatisation systématique, de s'intégrer en reproduisant ce schéma de rejet vis-à-vis de populations, plus précaires, plus criminalisés, plus marginalisés.

L'historienne, Sarah Carmona, précise que la romonophobie, largement répandue en Europe, coexiste avec une fascination pour la culture romani, renvoyant à la liberté et la désinvolture. Cette fascination se matérialise dans des appropriations culturelles, via par exemple la musique tzigane, la mode ou le design bohème. La société dominante oscille ainsi entre rejet extrême à l'encontre des individus et fascination pour la culture romani valorisé comme «patrimoine commun et culture

du partage».¹⁰ On rencontre ainsi des figures très présentes dans la culture française comme celle de la gitane au corps libérée, mystifiée et sexualisée, comme par exemple la figure d'Esmeralda.¹¹

Stany Cambot, architecte, questionne également l'esthétique de la ville «cool», montable, démontable, bricolable, « avec lequel on peut aménager, animé de l'espace public (...) alors que non loin, dans le bidonville des formes, bricolées elles-mêmes, sont criminalisées, rasées, expulsées. »¹² Il conclut qu'une «injonction est donnée aux villes à devenir des métropoles» et ainsi une «injonction aux habitants à devenir nomades».¹³ Une nouvelle vague de métropolitains «nouveaux nomades», hypermobiles et connectés, qui, à l'image des populations sahariennes, retirent leur pouvoir et leur valeur de leur mobilité et de leur circulation sur le territoire, terrain de jeux de leur liberté. Il poursuit, qu'au besoin ils n'hésiteront pas «à dépouiller, au sens sacrificielle, le gitan et se recouvrir de la dépouille de son cadavre pour faire bon teint».¹⁴ Cette image fait écho à la réappropriation culturelle, déjà évoquée par A. Ciuciu et S. Carmona, notamment à travers la mode et la musique.

Anina Ciuciu, d'ailleurs, précise les questions que soulèvent cet usage de la culture romani comme divertissement. « Il y a le caractère d'appropriation, mais il y a aussi le fait de pouvoir prendre cette culture-là comme un loisir ou un déguisement, mais pouvoir en sortir dès lors qu'on le décide, sans avoir vécu ce que vit une femme rom, le racisme et la violence que c'est de vivre en tant que femme rom. »¹⁵

Face aux discriminations, au racisme ou anti-tsiganisme, et à l'impunité dont font l'objet ces violences, des mouvements de réappropriation du territoire et de l'identité culturelle spécifique des populations nomades apparaissent dans plusieurs Etats. Ils prennent

¹⁰ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CARMONA Sarah. « Kiffe ta race. Roms, les oublié-e-s de l'antiracisme », op. cit.

¹¹ *Ibid.*

¹² BERESSI Julie et GRANIER Marc-Antoine, « Architecture et mobilité », op. cit.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUI CUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française », op. cit.

des formes assez similaires passant par une revendication d'un droit à disposer de leur territoire, de leur langue et de leur culture. Ainsi, on peut citer les mouvements de revendication des droits du peuple romani en Europe, des premières nations d'Amérique du Nord, des populations autochtones aux Etats Unis. Des mouvements similaires apparaissent aussi en Amérique du Sud, portés par exemple par des populations du Brésil ou du Chili.

Sarah Carmona explique ainsi que de nombreuses mouvements ont vu le jour depuis 1960, à travers l'Europe. Ils rencontrent cependant des problèmes. Sous la tutelle d'ONG ou d'institutions européennes, elles font l'objet «d'un blanchiment de leur parole politique».¹⁶ En effet, ces organismes utilisent «les outils de l'émancipation majoritaire sur un paradigme romani différent, c'est-à-dire un peuple transnational, agraphe, avec une culture orale très forte, avec un sentiment d'appartenance puissant aux micro-groupes mais une relation au Romanipen¹⁷ aussi très forte».¹⁸ Il s'agit d'une conception plurielle de l'identité «que les sociétés majoritaires ont du mal à concevoir».¹⁹ Elle insiste donc sur l'importance d'une représentation romani pour la revendication de droits.

Au-delà d'une validation par la société majoritaire du mode de vie nomade via des populations de voyageurs fraîchement mobiles, ce processus de réappropriation culturelle réactualise et inscrit encore davantage dans l'imaginaire collectif, l'idée d'un nomadisme sans ancrage, libre de territoire. Un nomadisme où l'on déplacerait son habitat au gré des envies. Cette vision romantique occulte la réalité bien plus complexe des populations, itinérantes ou non, des communautés de Gens du Voyage, qui vivent avec des contraintes économiques, administratives, sociales et territoriales. Ces contraintes

¹⁶ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CARMONA Sarah. « Kiffe ta race. Roms, les oublié-e-s de l'antiracisme », op. cit.

¹⁷ Concept de la philosophie romani regroupant l'esprit, la culture et la loi romani ainsi que le fait d'être Rom ou d'appartenir à une filiation romani. L'intervenante le définit comme un équivalent romani du concept de négritude.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

sont d'ailleurs souvent dictées par le rejet de leur mode de vie, le même mode de vie présumé itinérant et les mêmes clichés qui rende le «néo-nomadisme» attrayant. Ce mouvement de nomadisme contemporain valide les arguments qu'utilise notre société pour légitimer le rejet, la criminalisation des communautés de Voyageurs et leur conditions de vie souvent précaires. Or quelle que soit son origine ou sa classe sociale, la précarité est rarement un mode de vie choisi.

En effet, si ce mouvement fait de nombreux adeptes actuellement, c'est que le nomadisme est pensé comme un mode de vie de pure liberté, comme une libération des contraintes et des ancrages. Globalement, ce mouvement cache et rend inaudibles les difficultés rencontrées quotidiennement par les populations nomades traditionnelles et donne une image fantasmée de leur mode de vie.

Cette analyse s'appuie sur la diffusion médiatique de ce nouveau concept de vie dans notre société au travers de reportages, livres, film, etc. Cependant, ces supports entretiennent, potentiellement, une image de ce nouveau mouvement, elle aussi, idéalisée. Les personnes qui vivent actuellement dans ces conditions, qu'elles soient voyageurs, en précarité, retraités, travailleurs saisonniers, travailleurs en grands déplacements, routiers etc., ont probablement pu expérimenter la complexité du rapport au territoire et de la relation aux populations voisines.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Diversité et singularités des communautés de Voyageurs

Le nomadisme existe également dans des territoires européens et français. Cette deuxième partie permettra de recentrer la réflexion sur ce contexte plus local. Nous nous intéresserons d'abord à l'histoire de cette mobilité ainsi qu'à la grande diversité et complexité qui structure ces populations itinérantes. (2.1.) Nous aborderons ensuite l'impact qu'ont les appellations données par les sédentaires à ces communautés sur la construction et l'entretien d'un contexte raciste et excluant. (2.2.)

2.1. Communautés Roms, histoire et ethnonymie d'un peuple pluriel

Les populations nomades les plus importantes et visibles sont les communautés appartenant au peuple rom. Ces communautés peuvent être regroupées sous une même appellation car elles rassemblent certaines caractéristiques communes. Néanmoins d'un groupe à l'autre, on note aussi de grandes différences de culture, de mode de vie ou d'histoire. Ces communautés qui portent de nombreuses appellations à travers l'Europe partagent une origine et une histoire commune ainsi qu'un rejet presque systématique et constant au cours des époques de la part des populations sédentaires, quel que soit le territoire habité.

Henriette Asséo, historienne, travaille sur l'histoire du peuple tsigane et son intégration dans la construction de l'Europe.¹ Elle insiste sur l'origine commune des groupes qui présentent aujourd'hui des implantations géographiques et des cultures différentes tels que les Sinti, les Manouches, les Kalé, les Gitans etc.. Elle utilise le terme Tsigane pour les regrouper et préciser leur histoire commune. L'origine indienne souvent invoquée lorsqu'il s'agit des Tsiganes est

¹ ASSÉO Henriette, *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994.

pour l'auteure un mythe. Réactivé dès qu'il s'agit de «dénationaliser ou déhistorialiser» ses populations.² En effet, l'Europe est composée de peuples dont l'histoire commune a façonné la société européenne contemporaine, dont font partie également les Tsiganes.

Si l'on s'intéresse à l'origine des populations Tsiganes, au-delà du mythe de l'Inde, on peut évoquer les immigrations importantes à l'époque médiévale de Grecs et d'Albanais, dont pourrait émaner d'ailleurs le terme «tsigane». Ce mot était employé par les personnes qui émigraient depuis les Etats grecs byzantins sous la pression des Ottomans et des croisés. Cette immigration repeuple alors l'Italie du Sud et l'Espagne, frappé par la peste en 1348. H. Asséo précise donc que «les sociétés européennes modernes dont nous sommes tous les héritiers quelle que soit notre appartenance culturelle ont été formé entre le XVI^e siècle et le XVIII^e siècle de manière concomitante, avec à l'intérieur de tous ces états des Tsiganes»³. Nous partageons entre populations tsiganes et populations «sédentaires» européennes la même généalogie. Cependant, la «cartographie ethnographique diversifiée de l'Europe a été progressivement écrasée»⁴ alors que les populations tsiganes ont su maintenir leur langue et la spécificité culturelle via une transmission à l'intérieur de la famille. L'histoire explique ainsi le «caractère d'exception des Tsiganes en Europe».⁵ Notamment, l'idée rependue que l'incapacité à s'intégrer serait l'essence de ces communautés.

Les populations de voyageurs françaises utilisent l'exemple de leur langue, d'origine indo-aryenne, pour invoquer leur implantation historique en Inde. L'auteure précise que de nombreuses langues européennes trouvent leur origine dans les langues indiennes, mais que cette origine de la tradition européenne a été oubliée alors qu'elle a été maintenu vivante chez les populations tsiganes.

² DELORME Florian, « Tsiganes, Roms : ces indésirables que l'Europe ne veut pas voir (1/4) - De la pluralité des peuples roms » [podcast], France Culture, 21 novembre 2013, 49 min.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

L'attachement au territoire des Gens du Voyage



Les Roms sont présents, discriminés et persécutés dans la plupart des Etats européens
Carte de P. Rekaewicz, 2005 (version non-censurée)⁶

⁶ REKACEWICZ Philippe, *Dispersion géographique du peuple rom en Europe*. Extrait de REKACEWICZ Philippe, « Roms : le peuple européen », *Visionscarto.net* [en ligne], mis en ligne le 29/01/2016.

La diversité du vocabulaire au sein des populations tsiganes peut interroger. De la même manière que ces populations ont fait partie de la création des Etats européens, la « composante tsigane de la société a trouvé sa place et son vocabulaire » lors de l'apparition des langues nationales entre le XVI^e et le XVII^e siècle.⁷ On retrouve ainsi les différentes appellations nationales des communautés tsiganes : gypsies ou voyageurs au Royaume-Uni, Sinti en Italie et dans le sud de la France, Manouches (Manuš) en France et en Allemagne, Kalé et gitans en Espagne, Roms dans les Balkans et en Europe centrale. Chacun de ces noms émane de la langue romani « rom signifie « homme », manuš veut dire « homme vrai » et kaló veut dire « noir » ». ⁸ Ces populations ont constitué un vocabulaire politique propre par « la constitution d'une nation romani transnationale à partir de 1980 » ⁹ qui travaille à la reconnaissance du peuple romani et de ses droits en Europe.

Samuel Delépine reconnaît que les familles roms, kalé, sintí ou manuš sont soumises à des problématiques similaires justifiant l'usage d'un nom « global ». Il précise, toutefois, qu'il faut « prendre garde aux effets négatifs de cette généralisation, car elle peut aussi bien servir les politiques publiques que les clichés ». ¹⁰ Le mot « tzigane » a, en effet conservé un sens péjoratif en Europe centrale.

Suite au travail de reconnaissance du peuple romani des associations roms à travers toute l'Europe, « aujourd'hui, c'est le nom « rom » qui est le plus souvent utilisé pour réunir tous les groupes sous un seul nom. (...) Pourtant, les Manuš du Val de Loire ou les Kalé de Séville ne sont pas roms et ne se présentent jamais comme tels. Ils s'identifient plus à leur famille qu'à une minorité européenne concernée par un projet politique. » ¹¹ On identifie ce phénomène d'aller-retour dans la façon de s'identifier et se nommer chez la famille nantaise

⁷ *Ibid.*

⁸ DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes. Les dessous de la question rom*, Paris, Autrement, 2012, p. 29.

⁹ DELORME Florian, « Tziganes, Roms, ces indésirables que l'Europe ne veut pas voir », op. cit.

¹⁰ DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes. ...*, op. cit., p. 29.

¹¹ *Ibid.*

interrogée, que l'on pourrait rattacher aux «Manuš du Val de Loire».

Luigi et sa compagne, Marie, se retrouvent ainsi dans plusieurs appellations dont Manouches. Il se lie aussi et davantage que son grand père aux populations Roms présentes en France, à travers une origine territoriale commune. Paul, qui met plus de distance avec les Roms, admet qu'ils partagent des langues communes et qu'ils pourraient se comprendre mutuellement. Malgré une proximité identifiée, Luigi et son grand-père se détachent des autres populations romani et itinérantes et revendiquent plutôt une identité familiale manouche qu'ils justifient, par exemple, par une langue manouche proche du romani mais définitivement différente.

«Nous, on est des Manuš. Ça veut dire qu'on est un peu originaire d'Allemagne. Après y a les Roms, c'est une communauté aussi les Roms, hein ! Ils font aussi partie de cette communauté-là. Les Roms, c'est des pays de l'Est, Roumanie, Bosnie... Après, y a les Gitans. Les Gitans, c'est le Sud de la France, plus l'Espagne. Ça a rien à voir avec nous. Et on a tous notre langue, y a quelques mots qui se ressemblent. Mais c'est pas la même langue» Luigi

« C'est plus la même coutume. Bon bah eux, ils ont un nom allemand (il parle de Luigi, son petit-fils) parce qu'ils ont immigré, mais il y a une centaine d'années hein ! Vous en avez qui sont venus... Stimbach, c'est allemand il y a pas de problème ! On dit alsacien ça fait mieux. Non c'est allemand. Y'en a d'autres qui sont passés par la Russie. Alors là, ils ont de la famille, c'est les Gargovitch, Dimitrevitch aussi ça s'est passé par le Russie ! Maintenant vous avez les autres, par exemple, les Fernandez, des Lopez, des Cortès, tout ça c'est des Espagnols. Ils sont restés là-bas alors ils ont pris des noms de là-bas quoi.» Paul

Sarah Carmano, historienne, identifie ainsi différents degrés et termes utilisés par les populations roms pour se définir. Elle utilise par exemple le terme Kali, correspondant à un groupe ethnique de gitan espagnol dans sa sphère privée. Elle se définira face à des individus non-roms comme gitane ou rom franco-espagnole. Les individus

appartenant à ces communautés utilisent différents termes pour se définir. Ils adaptent ainsi la façon dont ils précisent leur identité, via le nom choisi, par rapport à leurs interlocuteurs. Ces noms révèlent un enchevêtrement et l'infinie diversité des groupes composant le peuple rom. On peut y lire également les ramifications et l'histoire des mouvements de populations au cours des siècles. On peut identifier des endonymes, noms que le groupe se donne à lui-même, et les exonymes, noms attribués au groupe par d'autres.¹²

Les États et les populations sédentaires ont également développé des termes pour définir et appeler ces populations nomades sur le territoire, et les répertorier. On peut lire dans ces noms l'opposition originelle et essentielle à la définition de l'une et de l'autre. Aussi, la notion de voyage, d'errance ou d'attaches lointaines se retrouve dans de nombreuses appellations. S. Carmano indique que l'on peut «retracer la généalogie» des exonymes tels que tsigane, bohémien ou gitan. Le terme gitan découle ainsi d'«égyptien» du nom de la zone d'implantation des premières populations dans le Péloponnèse, appelée Petite Egypte.¹³ On lit donc dans l'étymologie même du terme, ou dans son usage courant ou son intégration dans des expressions péjoratives, la marque d'un rejet très ancien et réactivé constamment par l'usage sans précaution des termes.

Elle explique que «l'être au monde romani reconnaît une élasticité dans sa catégorisation et la nomenclature utilisée face à son ethnicité».¹⁴ La plasticité dans les appellations et la multiplicité des termes pour se définir lui paraît «paradigmatique de la culture romani».¹⁵ Cette façon de penser son identité est alors en confrontation avec la société majoritaire, «très normative face à cette notion d'identité».¹⁶ L'historienne conclut que la confusion fait partie aussi de l'être au monde romani et de son rapport à l'histoire.

¹² DIALLO Rokhaya, LY Grace et CARMONA Sarah. « Kiffe ta race. Roms, les oublié.e-s de l'antiracisme » [podcast en ligne], Binge Audio, 12 mars 2019, 37 min.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

Le terme « tzigane » est utilisé parfois par les communautés et les individus et est à l'origine de certaines appellations nationales. Il porte une connotation négative pour certains Roms à cause à son usage discriminatoire, notamment pendant le génocide perpétré à leur encontre durant la Seconde Guerre mondiale. Le terme est toutefois réapproprié par les communautés dans un processus de souvenir et d'entretien d'une mémoire communautaire du génocide.

Anina Ciuciu travaille pour la transmission de la mémoire tzigane. Pour elle, il s'agit d'une « question de mémoire et aussi une question de pouvoir ». ¹⁷ Ce génocide a marqué profondément ce peuple romani, sur plusieurs générations. La mémoire des ces événements est très présente dans les communautés grâce à de nombreuses associations, entre-autres, mais elle reste peu connue, encore moins par société majoritaire, et est rarement évoquée publiquement.

Ainsi A. Ciuciu évoque la trace du génocide dans les prénoms de sa famille, via l'utilisation de nom de villes où se sont déroulés des pogroms comme prénoms. Paul, Voyageur et habitant du projet de maison à Nantes, évoque également cette période au travers de la figure de son père, résistant. A. Ciuciu a engagé avec son association, Mouvement du 16 mai, un travail de réappropriation de cette histoire et de la mémoire. Car, actuellement, la société majoritaire dépeint les populations roms uniquement sous l'angle de victimes. Elle veut changer l'angle avec lequel on lit cette histoire, notamment grâce aux figures roms de la résistance, pour permettre la fierté publique romani. Ce mouvement est aussi un outil de résistance contre la répression dont fait toujours l'objet le peuple rom. En effet, elle affirme que « la répression qui a eu lieu lors du génocide et qui était à son paroxysme, n'a jamais cessé. Elle a juste évolué dans les formes, dans la brutalité et dans l'intensité, mais elle est toujours présente ». ¹⁸

Le rejet transparait dans la façon dont les individus se définissent et nomment leur identité ethnique. Anina Ciuciu explique ainsi l'injonction à l'invisibilité, profondément intégrée chez les Roms.

¹⁷ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUI CUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française » [podcast en ligne], Binge Audio, 18 février 2020, 54 min.

¹⁸ *Ibid.*

« Je suis née dans un monde où être rom, c'est encore extrêmement difficile, c'est encore dangereux physiquement, socialement. Dans un monde, dans lequel on est enjoint en permanence à le cacher. Et cette injonction à être invisible, on l'a ressenti très tôt chez moi, dans ma propre famille »¹⁹ A. Ciuciu

De la même façon que A. Ciuciu a du apprendre les langues majoritaires pour dissimuler ses origines, Luigi évoque la nécessité à cacher son appartenance aux Gens du Voyage. Cette discrétion face à leur identité ethnique est essentielle pour pouvoir éviter les discriminations et la stigmatisation voire l'exclusion, dans le milieu professionnel et scolaire par exemple.

« J'ai des copains, mon frère, ils peuvent pas dire qu'ils font partie de la communauté des gens du voyage parce qu'on les feraient pas travailler. C'est sûr ! Alors qu'ils font leur travail très bien ! » Luigi

« C'est sûr qu'on pensait à vivre dans une maison pour les enfants. Avoir une chambre, pour recevoir leurs copains d'école... Là, maintenant, ils peuvent les recevoir. Bon, il y avait des gens qui le savait qu'on faisait partie des gens du voyage, ça leur posait pas de problème. Mais il y en avait d'autres où on évitait qu'ils le sachent. C'était assez compliqué...» Luigi

A. Ciuciu identifie cette récurrence de la stigmatisation et de l'invisibilisation comme un facteur d'appartenance au peuple rom. «Finalement, si je me sens appartenir au même peuple que les Gitanos espagnols ou les Gypsies en Angleterre ou les Sinti, les Manouches en France, c'est aussi ce sentiment d'exclusion sociale très fort, d'exclusion de la citoyenneté». ²⁰

On comprend alors que les liens, le choix des noms et l'histoire des origines de chacun relèvent d'un processus plus ou moins choisi,

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

mais clairement subjectif, où chacun choisit de se rattacher à ce qui lui semble valorisant ou ce dont il retire une certaine fierté, à l' 'image de toutes les autres populations. On peut malgré tout lire dans les choix que font Luigi, Paul, Sarah et Anina la marque de choix politiques, d'affirmations ou de réaffirmations identitaires, mais aussi la trace de la stigmatisation systématique. On peut identifier également la peur d'une dégradation du statut ou du retour du rejet à la découverte ou face à l'affirmation d'une filiation avec d'autres populations marginalisées, comme les Roms d'Europe centrale.

Nous venons d'évoquer la diversité et la plasticité qui structure l'identité des populations itinérantes en Europe et en France. Les noms, choisis et utilisés par les communautés, se mélangent dans notre langue quotidienne avec les appellations que la société sédentaire a développées pour nommer ces populations. Il est nécessaire de comprendre que ces exonymes révèlent et perpétuent le rejet et le racisme à l'encontre des populations de Voyageurs.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2.2. Appellations institutionnelles, marqueurs d'un contexte excluant

Les Tsiganes ont fait l'objet de persécutions à de nombreuses reprises. Rejet, discriminations, internement, esclavage, déportation et extermination de la part des populations majoritaires européennes font partie de leur histoire commune. Aussi, «leur rapport avec ces dernières - qui forment pour eux la société des *gadje* - doit être compris à l'aune de cette sombre histoire». ¹ Henriette Asséo précise que «le nomadisme [en Europe] n'a aucun sens car l'ensemble des sociétés européennes se sont fixées sur des statuts juridiques» ², supposant d'ailleurs une fixation et un rapport au territoire. Il s'agit, en effet, de différencier deux éléments, «le nomadisme comme conception ethnique identitaire et la circulation intra européenne comme la circulation économique». ³

La mobilité des Tsiganes est définitivement liée à la construction européenne. Les Sinté pratiquent l'itinérance à partir du XVI^e siècle en Allemagne, au Royaume-Uni, dans le Royaume de France et dans le duché du Piémont, en s'adaptant à la mobilité de l'aristocratie militaire. Ainsi la mobilité des populations tziganes se construit et s'intègre à la culture, en même temps qu'elle constitue la culture de cour européenne. La construction européenne et l'intégration de l'itinérance dans la culture tzigane vont de pair. Ainsi, «la mythologie de l'itinérance tzigane» se constitue entre le XVI^e siècle et le XVIII^e siècle, en lien avec «la réalité sociale du patronage seigneuriale des compagnies de bohémiens». ⁴

Cette structure sociale disparaît au XIX^e siècle et est remplacée par une mobilité rurale correspondant alors à «une intense circulation à l'intérieur des régions et des nations». ⁵ Au cours du siècle, cette

¹ DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes. Les dessous de la question rom*, Paris, Autrement, 2012, p. 9.

² DELORME Florian, « Tziganes, Roms : ces indésirables que l'Europe ne veut pas voir (...) » [podcast], France Culture, 21 novembre 2013, 49 min.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

«mobilité naturelle devient une affaire politique» et retranscrit dès lors «l'ambivalence sur la question de la mobilité». ⁶ H. Asséo situe la construction d'un mythe politique autour du nomadisme en Europe, à partir de 1910 et des tensions qui déboucheront sur la Première Guerre mondiale. En effet, les Etats «se crispent sur la question de la circulation à l'intérieur des frontières intra-nationales» face à un souci «d'homogénéité du tissu économique» ⁷, majoritairement rurale et qui nécessite une circulation de populations pour lier les villages et diffuser la main d'œuvre. À cette époque, la hiérarchie sociale s'établit surtout entre les propriétaires agricoles et industriels et la population majoritaire qui y est soumise. Les groupes tsiganes ne sont alors pas systématiquement discriminés.

En 1912, la France met en place une loi concernant la réglementation des métiers itinérants. ⁸ Elle n'était donc pas pensée, à l'origine, comme un outil de fichage, qu'elle se révélera être ensuite. En effet, le commerce itinérant est à l'époque un élément essentiel de la vie économique. Il fallait donc le réglementer par l'attribution de papiers et d'une fiscalité. Cependant, cette loi ne concernait pas la totalité des nomades. Elle omettait les ouvriers ou les travailleurs agricoles itinérants et identifiait seulement «les familles de bohémiens français». Aussi, cette loi conduit à «la construction d'une catégorie nomade qui s'est transformée progressivement, entre deux-guerres puis de nos jours, c'est-à-dire encore aujourd'hui, en un système transgénérationnel d'affectation indiciare d'un droit d'exception» correspondant au «régime des Gens du Voyages ou nomades, avant 1969». ⁹

Suite à la loi de 1912, le carnet anthropologique est mis en place et permet un suivi et un fichage des familles tsiganes sur le territoire français. Ce carnet a pour objectif la surveillance des activités itinérantes, mais aussi la répression du «vagabondage». S. Delépine affirme qu'il permettait « avant tout aux autorités locales et nationales

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ Loi du 16 juillet 1912 et décret du 16 février 1913 sur l'exercice des professions ambulantes et la circulation des nomades, complétés par les circulaires du Ministre de l'Intérieur des 3 et 22 octobre 1913

⁹ *Ibid.*

d'effectuer un véritable contrôle social sur des populations qu'elles jugent sensibles». ¹⁰ Cette histoire administrative reste fortement marqué dans la famille interrogée en entretien. Paul, le doyen, conserve ainsi le carnet anthropométrique de leur famille. Son petit-fils, Luigi, précise qu'il «y avait même les empreintes des bébés. Ça recense toutes les familles». Son grand-père s'en souvient clairement.

«Ah oui ! C'est la loi de 1912. [...] Derrière, fallait une grande plaque, qu'était émaillé, surtout émaillé, pas peint à la main ! Elle était bleue avec des numéros blancs dessus, avec le numéro du livret dessus. [...] C'était obligatoire derrière la caravane. Sans ça c'était un sacré PV ! Y avait même de la prison.» Paul

«Oui, ça sert de pièce d'identité. Et dans chaque commune, fallait qu'on aille à la gendarmerie même si on restait qu'une journée ! Il fallait aller à la gendarmerie, le faire tamponner, comme quoi on était bien passé dans la commune.» Paul

Anina Ciuciu évoque également la «continuité des politiques répressives à l'encontre des Roms en France». ¹¹ Elle indique que la loi de 1912 crée « une catégorie administrative particulière de citoyens avec des droits réduits et un contrôle répressif extrêmement fort qui continue à être appliqué aujourd'hui ». ¹²

La loi de 1912 reste en vigueur pendant cinquante-sept ans. Le terme « gens du voyage » est un terme administratif français, introduit par la loi de 1969, et qui remplace l'appellation «nomade». ¹³ Ce terme renvoie dorénavant à bien plus de catégories que simplement les communautés roms et de Voyageurs, «bohémiens» de la loi de 1912. Les gens du voyage sont définis dans cette loi comme « des personnes

¹⁰ DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes. ...*, op. cit., p. 60.

¹¹ *Ibid.*

¹² DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUICUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française » [podcast en ligne], Binge Audio, 18 février 2020, 54 min.

¹³ Loi n° 69-3 du 3 janvier 1969, relative à l'exercice des activités ambulantes et au régime applicable aux personnes circulant en France sans domicile ni résidence fixe.

qui logent de façon permanente dans un véhicule, une remorque ou tout autre abri mobile». ¹⁴ Aussi, cette catégorie administrative est essentiellement « liée au mode d'habitat sans connotation ethnique ou communautariste, conformément aux principes de la Ve République ». ¹⁵ Le terme englobe alors une grande diversité de populations, également « travailleur saisonnier habitant en camion, personne retraitée en camping-car... ». ¹⁶ Les personnes identifiées sont dans « l'obligation de détenir un titre de circulation et d'être rattachées administrativement à une commune de rattachement ». ¹⁷ Les gens du voyage sont alors considérées comme « sans domicile stable ». Les carnets de circulation doivent être visés tous les trois mois et remplacent les carnets anthropométriques. Les quarts types de livrets correspondent à une catégorie d'activité professionnelle différente, rappelant l'origine de la loi de 1912.



Types des livrets de circulation, instaurés par la loi de 1969. ¹⁸

¹⁴ FNASAT Gens du voyage, *Habitat permanent en résidence mobile. Analyses et actions du réseau*, 2016, p. 9.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ FNASAT Gens du voyage, *Le statut des « Gens du Voyage » et les fichiers*, 2016, p. 7.

Anina Ciuciu affirme que les gens du voyage sont toujours tributaires d'un statut particulier extrêmement répressif. « On leur a dénié pendant presque un siècle une carte d'identité française et on les obligeait à avoir un carnet ou un livret de circulation qu'ils devaient présenter régulièrement à un poste de police ». ¹⁹ Elle précise que cette catégorie, à part de la population française, est soumise à des conditions plus restrictives par rapport au droit de vote. Le nombre de gens du voyage est également légalement limité à 3% de la population d'une commune, sorte de « seuil de tolérance pour la population majoritaire ». ²⁰

S. Delépine l'affirme également, « l'existence d'un titre de circulation spécifique, l'obtention du droit de vote au bout de trois ans seulement après rattachement à une commune ou encore l'obligation de faire viser son titre de circulation par la gendarmerie à périodes régulières sont tout à fait discriminatoires ». ²¹ Il conclut également que « le statut des gens du voyage est aujourd'hui totalement inadapté aux mutations sociales, familiales, territoriales et économiques des premiers concernés ». ²² Même s'il semble donné des droits spécifiques aux familles et se sont plus considérés comme des pièces d'identité, le livret de circulation est « un véritable « passeport de l'intérieur » ». ²³

En me montrant son dernier carnet, Paul m'explique les réactions des personnes qu'ils rencontraient.

« Les gens, ils me disaient toujours « Bah c'est un passeport que vous avez ? Oui oui ! C'est un passeport ». Je voulais pas leur dire ! »

En France, les Gens du Voyage renvoient inconsciemment et presque automatiquement aux communautés de Voyageurs issus du peuple Rom, principalement des individus faisant partie des

¹⁹ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUIQUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française », op. cit.

²⁰ *Ibid.*

²¹ DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes*. ... , op. cit., p. 60.

²² *Ibid.*, p. 61.

²³ *Ibid.*

communautés Manouches et Sinti. Le choix de ce terme dans le titre de ce travail est révélateur des quiproquos, malentendus, incompréhensions, méconnaissances dont fait l'objet ce nom et la catégorie officielle. Il est utilisé dans l'objectif d'appeler, dans l'esprit du lecteur, l'idée populaire et dominante du Voyageur tsigane et français. Ce terme est donc, ici, utilisé dans un usage commun et erroné, dans l'intention aussi d'en révéler les problématiques.

L'expression «gens du voyage» alimente le cliché culturel de l'itinérance ou de la mobilité comme valeur intrinsèque des populations appartenant à cette catégorie. Anina Ciuciu avance que l'usage et l'origine de ce nom «découle d'une idéologie coloniale appliquée à l'étranger de l'intérieur et qui alimente toute une idéologie de l'exotisme et du voyage». ²⁴ Elle précise que cette idée du voyage comme essence culturelle, d'abord imposée par la vision dominante, a été «finalement réappropriée par les populations comme une identité culturelle, qui s'en revendique avec fierté, même ceux qui ne voyage plus d'ailleurs». ²⁵

Aussi l'idée que se fait l'opinion publique et la définition administrative des «gens du voyage» entre parfois en conflit. En effet A. Ciuciu explique qu'il existe des rapports multiples à l'itinérance dans les peuples romani. On peut identifier, par exemple, des itinérants économiques, des communautés avec un ancrage voire sédentarisées mais qui entretiennent et revendiquent un rapport au voyage comme culture, des personnes précaires qui subissent l'itinérance ou encore des familles qui ont choisis de se sédentariser.

Au-delà du terme «gens du voyage» et de son origine, le rejet et la haine latente et constante envers les Voyageurs se ressentent dans l'usage courant de ces termes et les expressions ou noms populaires qui leur sont attribués. Ainsi, l'expression «voleur de poules» est évoquée de façon récurrente dans les entretiens pour m'indiquer l'inadéquation entre la vision que la population majoritaire a des Voyageurs et la réalité de leur vie. On note que cette expression laisse voir, par son usage historique, une présence forte et ancienne du rejet. Elle met en avant la permanence d'accusations et de stigmatisations d'un autre âge, niant la

²⁴ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUICUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française », op. cit.

²⁵ *Ibid.*

capacité de ces populations à s'adapter. Comme si, elles, à l'inverse du reste du territoire, conservaient un mode de vie daté et n'avaient pas la capacité de changer en même temps que l'ensemble de la population.

Face à ce qui vient d'être expliqué, il est préférable de réfléchir aux termes choisis pour évoquer les populations, «traditionnellement» itinérantes ou sédentarisées, appartenant aux communautés apparentés au peuple romani. Le terme «Voyageurs», généralement employé par les communautés elles-mêmes, est ainsi à privilégier. «Roms» peut être utilisé, dans un contexte qui ne porte pas à confusion vis-à-vis de la hiérarchisation et des différences vécues en France entre les Voyageurs français et les populations roms originaires d'Europe Centrale. Le terme «Gens du Voyage» peut également être utilisé. Il s'agira alors d'une simplification de langage, qui certes inexacte fait aussi écho à l'inconscient collectif et à l'idée qu'évoque généralement ce terme, populations traditionnellement itinérantes plutôt que «néo-nomades» ou travailleurs itinérants.

Aborder les appellations des communautés de Voyageurs, c'est mettre en avant un flou et des incompréhensions, des impensés et des stéréotypes basés sur des suppositions. L'«à peu près» et les idées préconçues structurent la façon dont on nomme, on pense et on imagine ces groupes, que ce soit dans la société civile, et même dans les instances publiques ou l'école. Ces populations font l'objet d'un déni et d'une méconnaissance considérable et ancienne de leur origine, leur mode de vie, leur évolution et leur place dans la société. Les termes qui ont successivement été employés par la société et l'administration font écho à cette méconnaissance.

Anina Ciuciu évoque tous ces noms «qui nous ont été donnés, dans la plupart des cas, par l'extérieur, par la société majoritaire» comme « un signal de l'exclusion, du racisme».²⁶ « On a toujours été nommé par ceux qui ont eu le pouvoir de nommer ».²⁷

²⁶ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUIQUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française », op. cit.

²⁷ *Ibid.*

Nous avons pu évoquer la complexité qui entoure la notion de nomadisme et sa réalité sur le territoire européen et français, pour ensuite, confronter les appellations avec lesquelles les communautés de Voyageurs s'identifient et celles utilisées par la société sédentaire majoritaire. Il s'agit maintenant de questionner le rapport de ces communautés avec le territoire qu'elles parcourent et habitent sous le prisme de l'attachement au lieu.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 2

ATTACHEMENT ET «NOMADITÉ», UNE LÉGITIMITÉ À EXISTER SUR LE TERRITOIRE

•

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCÈS LIBRE

Ce deuxième chapitre se concentre sur le rapport qu'entretiennent les communautés avec leur territoire, au travers de l'idée d'un attachement au lieu. D'abord, il s'agira de définir la notion d'attachement, développée dans différents domaines, et d'en évoquer les problématiques. (1.) Nous pourrions ensuite nous intéresser aux facteurs d'attachements et aux caractéristiques de cet ancrage territorial et émotionnel chez les communautés de Voyageurs. (2.) Face à ces éléments, nous pourrions enfin nous demander si les politiques publiques d'habitat et d'accueil, proposées à ces populations, correspondent à cette relation complexe et fluide. (3.)

1. Définitions et caractéristiques de l'attachement au territoire

L'idée d'un lien émotionnel ou affectif avec le territoire habité a été formulée et étudiée dans plusieurs contextes et disciplines. Il s'agit, dans cette première partie, de faire un rapide état de lieux de la notion d'attachement au lieu pour en révéler l'intérêt face à la question de l'itinérance. Nous nous intéresserons d'abord à la diversité d'usages et d'appellations dont fait l'objet cette notion. (1.1.) Nous pourrions ensuite questionner la faible évocation des facteurs physiques de l'attachement et ses implications dans l'idée d'un ancrage des Voyageurs. (1.2.)

1.1. Attachement au lieu, diversité des définitions et des usages

Dans le titre de ce travail, le terme *attachement* a été choisi à l'origine, sans attention particulière à son usage scientifique ou universitaire. De même que pour l'utilisation de l'appellation *Gens du*

Voyage, le terme a été choisi pour son usage commun, pour activer des images populaires antinomiques. Ce titre est un point de départ à la réflexion. Les questions qui en découlent mêlent plusieurs disciplines et mènent vers bien plus de complexité.

Ce travail sur l'affect et le territoire m'ont d'abord conduit vers des recherches menées sur l'idée d'une géographie de l'émotion, notamment au travers de cartes. Plusieurs géographes posent ainsi la question de la figuration des émotions liés au territoire sur les cartes de ce territoire.¹ «Mais c'est la notion d'attachement au lieu qui repose au cœur des études anglo-saxonnes depuis une quarantaine d'années sur les liens entre espace et société». ² Ainsi, Maria Lewicka propose un état des lieux critique de ces années de recherches dans un article intitulé « Attachement au lieu : Quel chemin avons-nous parcouru au cours des 40 dernières années ? ». ³

De façon générale, les émotions qui sont liées, ancrées, générées ou associées au territoire sont un sujet étudié depuis quelques années dans des domaines divers. Ces travaux s'intéressent aux «relations dynamiques entre les personnes et les paysages qui mobilisent implicitement les émotions». ⁴ Ainsi, on peut noter des travaux importants menés par des psychologues relatifs notamment à la psychologie sociale et environnementale, recherche sur la construction sociale de notre environnement, comme Joyce Davidson (2004) ou Maria Lewicka (2011). D'autres études sont menées sur des sujets très proches par des géographes en lien avec le champ de la géographie humaine et sociale. On peut dès à présent voir les deux axes - social

¹ REKACEWICZ Philippe et TRATNJEK Bénédicte, «Cartographier les émotions», *Carnets de géographes* [en ligne], n°9, 2016, mis en ligne le 20/12/2016.

² SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? », *Norois*, n° 238-239, 2016, p. 24.

³ LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 220.

⁴ «dynamic relationships between people and landscapes that implicitly mobilise emotions»

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 8.

et physique - qui structurent les différentes études et méthodes qui traitent des émotions et du territoire.

Pour Maria Lewicka, l'attachement au lieu renvoie aux liens émotionnels entre individus et lieux. Elle détaille qu'il existe deux traditions méthodiques et théoriques à l'origine de ces domaines d'études : «qualitative, qui trouve ses racines dans les analyses géographiques du *sentiment d'appartenance à un lieu*, et psychométrique, ancrée dans les premières études communautaires».⁵

Même si des travaux sont menés, cet axe d'étude est assez peu envisagé par l'ensemble des domaines des recherches sur l'environnement et le territoire. Certains chercheurs tentent de remédier à l'absence de considération des émotions dans son influence sur nos environnements en introduisant cette notion affective dans leur pratique de la géographie. Car, en effet, les émotions sont présentes et centrales dans «nos interprétations et nos compréhensions du monde».⁶

De nombreuses recherches se développent autour de l'idée de « la spatialité et la temporalité des émotions » et la façon dont « elles se regroupent autour et à l'intérieur de certains endroits »⁷. En effet, pour les autrices de l'ouvrage *Emotional Geographies* «une grande partie de l'importance symbolique de ces lieux découle des associations émotionnelles, des sentiments qu'ils inspirent». Elles indiquent qu'une géographie des émotions tente de comprendre les émotions «en termes de médiation et d'articulation socio-spatiale plutôt que comme des

⁵ « *qualitative, which has its roots in geographical analyses of sense of place, and psychometric, rooted in early community studies* »

LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 220.

⁶ «our interpretations and understandings of the world»

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", op. cit., p. 2.

⁷ « *the spatiality and temporality of emotions (and) the way they coalesce around and within certain places* »

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", op. cit., p. 3.

états mentaux subjectifs entièrement intériorisés». ⁸ Joyce Davidson et Christine Milligan avancent également que les émotions sont produites par et pour un lieu spécifique et sont engendrées par des interactions. Ainsi, les auteures expliquent que « les émotions sont liées de manière dynamique au lieu ». ⁹

Il semble intéressant de regarder la définition qui est faite des émotions dans ces études. Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek, géographes, identifient l'intérêt des émotions dans leur possibilité d'être analysées comme un « fait spatial ». ¹⁰ Elles définissent alors les émotions par leur « dimension potentiellement sociale, collective et externalisée (...) de façon à insister sur leur capacité à se manifester et à agir dans l'espace ». ¹¹ A l'inverse des sentiments ou des affects, les émotions ont donc une dimension publique, sociale voire un caractère collectif, partageable. Cette dimension spatiale « justifie une approche des émotions comme phénomènes affectifs qui se produisent dans l'espace, qui induisent une mise en mouvement dans l'espace et qui sont propres à des temps et à des espaces particuliers ». ¹²

Les autrices revendiquent l'importance d'une intégration des émotions dans la discipline géographique. Elles sont en effet « des phénomènes spatiaux ou des outils de compréhension de l'espace » mais également « des éléments à part entière, voire constitutifs, de la discipline géographique. » ¹³

Pauline Guinard et Bénédicte Tratnjek notent des « appels déjà

⁸ « *in terms of its socio-spatial mediation and articulation rather than as entirely interiorised subjective mental states* »

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", op. cit., p. 3.

⁹ « *emotions are dynamically related to place* ».

DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine, "Embodying Emotion Sensing Space: Introducing Emotional Geographies", *Social and Cultural Geography*, n°4, 2004, p. 526.

¹⁰ GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie... passagère ? », *Carnets des géographes* [en ligne], n°9, mis en ligne le 30/11/2016.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

anciens d'une géographie humaniste à la prise en compte des émotions dans la géographie, non certes nécessairement en tant qu'objet d'étude, mais en tant qu'élément de contexte ou ressort d'écriture». En effet, l'ensemble du corpus étudié sur la notion de géographie des émotions évoque l'importance de considérer les émotions au-delà d'un simple objet d'études. Ainsi J. Davidson, L. Bondi et M. Smith plaident pour « une vision non objectivante des émotions en tant que mouvements, flux ou courants relationnels, entre les personnes et les lieux, plutôt que comme des «choses» ou des «objets» à étudier ou à mesurer».¹⁴

Des géographes tels que J. Davsidon et C. Milligan (2004) «promeuvent depuis plusieurs années l'élaboration de véritables «géographies émotionnelles», c'est-à-dire d'approches capables de rendre compte de la dimension intrinsèquement émotionnelle de nos rapports aux lieux, et plus largement de notre rapport à l'espace et au monde ».¹⁵ Leurs recherches proposent de considérer les émotions «comme une sorte de tissu conjonctif qui relie les géographies expérientielles de la psyché humaine et du physique avec (à) de plus larges géographies sociales du lieu».¹⁶

Les études, qu'elles soient menées par des géographes ou des psychologues, se basent sur l'idée d'une interdépendance entre lieu et émotion, au travers notamment de l'attachement au lieu. Joyce Davidson et Christine Milligan expliquent ainsi « les émotions sont compréhensibles - 'sensibles' — seulement dans un contexte précis de lieux. De la même façon, un lieu doit être ressenti pour avoir une signification ». Elles affirment également l'importance de ces échanges entre individus et lieux, via les émotions, dans la création de sens dans

¹⁴ «*a non-objectifying view of emotions as relational flows, fluxes or currents, in-between people and places rather than 'things' or 'objects' to be studied or measured*» DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", op. cit., p. 3.

¹⁵ GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. ... », op. cit.

¹⁶ «*as a form of connective tissue that links experiential geographies of the human psyche and physique with (in) broader social geographies of place* » DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine, "Embodying Emotion Sensing Space ...", op. cit., p. 524.

l'espace. « Les significations valables de l'espace n'émergent qu'à travers les mouvements entre les gens et les lieux ». ¹⁷

Alenka J. Spreizer résume ainsi le caractère relationnel des émotions sur lequel se base les études évoquées. « Puisque les émotions ne sont pas les états intérieurement objectivés d'une personne, « elles ne sortent pas de nous en réaction » (cf Zembylas 2010) mais sont inter réactionnelles (Davidson et Millighan 2004) et intrinsèquement relationnelles (Bondi et au.2005)». ¹⁸

On note qu'il existe, avant même une diversité de définition de l'attachement, plusieurs définitions du concept de lieu, teintant de fait la notion d'attachement. Le lieu est majoritairement envisagé comme un « environnement social, supposant ainsi que l'attachement est dirigé vers de tels environnements ». ¹⁹ C. M. Hidalgo et B. Hernandez évoquent la définition proposée par Altman et Low (1992) : « les lieux sont des dépôts et des contextes dans lesquels s'inscrivent les relations interpersonnelles, communautaires et culturelles, et c'est à ces relations sociales, et non pas seulement aux lieux en tant que tels, que les gens sont attachés » ²⁰.

Ainsi l'attachement apparaît se tisser entre et vers des individus qui cohabitent plus qu'avec les lieux en eux-mêmes. Cette définition du lieu exclut les caractéristiques physiques de l'attachement.

Léa Sébastien résume le lieu comme « un espace auquel une

¹⁷ DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine, "Embodying Emotion Sensing Space ...", op. cit., p. 524.

Traduction de PRIER-ALLOUARD Jeanne in SPREIZER Alenka J., «Géographie émotionnelle de l'exclusion dans une implantation rom choisie », *Études tsiganes*, n°44-45, 2010, p. 27

¹⁸ SPREIZER Alenka J., « Géographie émotionnelle de l'exclusion dans une implantation rom choisie », op. cit., p. 30

¹⁹ « *place as social environment, thus assuming that attachment is directed toward such environments* »

HERNANDEZ Bernardo et HIDALGO M. Carmen, "Place attachment: conceptual and empirical questions", *Journal of Environmental Psychology*, n°21, 2001, p. 275.

²⁰ «*places are repositories and contexts within which interpersonal, community and cultural relationships occur, and it is to those social relationships, not just to place qua place, to which people are attached*»

Ibid., p 275.

signification a été donnée à travers des processus individuels, collectifs ou culturels (Tuan, 1975 ; Stedman, 2003) : mémoires, symboles, et expériences multi-sensorielles vécues et ressenties sur le lieu». ²¹ Là encore l'aspect spatiale et physique semble être relégué en arrière-plan.

En effet Maria Lewicka note que peu d'études incluent les dimensions et les caractéristiques spatiales et physiques comme critères déterminants ou prédicateurs de l'attachement au lieu. ²² M. Lewicka identifie alors les deux grandes définitions du lieu qui structurent les études sur l'attachement au lieu et se font face. « Alors que le lieu, compris comme une entité stable, délimitée et historiquement continue, correspond à une vision traditionnelle et conservatrice de la société, le concept de lieu comme source d'interactions sociales potentielles décrit mieux les caractéristiques des espaces mondiaux globalisés d'aujourd'hui ». ²³ L'auteure définit, elle, la notion de lieu comme un endroit significatif, porteur de sens. De plus, elle insiste sur le fait qu'un lieu est «une entité qui a une dimension sociale, mais aussi une base physique palpable et très réelle» ²⁴

La principale difficulté, lorsqu'il s'agit d'étudier l'attachement au lieu, est la diversité des approches théoriques et empiriques ainsi que la multiplication des termes relatifs à cette notion. M. Lewicka évoque la complexité d'établir des bases théoriques autour de l'étude de l'attachement au lieu. En effet, il existe de grands contrastes entre les idées et concepts établis théoriquement et les résultats modestes, banals, faisant finalement appel au sens commun des études empiriques. ²⁵ Le passage des résultats disparates et singuliers à une

²¹ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu ... », op. cit., p. 24.

²² LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 217.

²³ «Whereas place understood as a stable, bounded and historically continuous entity corresponds to a traditional, conservative view of society, the concept of place as a source of potential social interactions better describes the features of the globalized world spaces of today»

Ibid., p 217

²⁴ « place, defined as a 'meaningful location', is an entity that has a social dimension, but also a palpable and very real physical basis.»

Ibid., p 213

²⁵ *Ibid.*, p 217

théorisation englobante et synthétique semble complexe à mettre en place, compromettant ainsi des recherches plus transversales.

L. Bondi, J Davidson et M. Smith évoquent également la difficulté de représenter la réalité des émotions en géographie et leur fluidité. Premièrement, ce sujet n'est pas assez étudié pour établir une base de données utilisable. Deuxièmement, les outils classiques, comme les cartes, ne suffisent pas à exprimer la fluidité de cette notion.

Les travaux menés sur l'attachement se fondent donc principalement sur des enquêtes de terrains et l'association de notions divers et presque à chaque fois recomposées.

Selon Maria Lewicka, la diversité des termes employés dans la littérature sur les concepts relatifs au lieu rend également difficile l'établissement de théories communes et d'une base de réflexion commune. L'auteure insiste, en effet, sur la diversité des notions relatives à ces champs d'études liant émotions et lieux. Certaines idées s'interpénètrent parfois jusqu'à être identiques tout en revêtant des noms différents. Alors que certains auteurs utilisent les mêmes termes en y accolant des définitions diamétralement différentes. On peut identifier les notions récurrentes de *community attachment*, *sense of community*, *place attachment*, *place identity*, *place dependence*, *sense of place* etc. qui d'une étude à l'autre seront synonymes ou développeront des significations totalement indépendantes voire hiérarchisés.

La majorité des documents évoqués sont en anglais, probablement dû au nombre restreint de chercheurs et à la diversité des origines de chacun et dans l'optique d'une compréhension mutuelle. S'ajoute alors à la diversité de termes, la question de sa traduction en français. La traduction de la notion de *sense of place* est ainsi plurielle. Littéralement «sens du lieu», Léa Sébastien tente de le définir. « Le sens d'un lieu est l'interface entre les propriétés physiques d'un lieu et la force des liens émotionnels lui étant rattaché».²⁶ La traduction automatique, elle, propose «sentiment d'appartenance au lieu». Cette traduction reste cohérente. Elle propose d'utiliser une expression, évoquant un sentiment fort, souvent utilisée pour évoquer l'attachement à un groupe

²⁶ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu ... », op. cit., p. 24.

social en la transposant à l'espace physique du lieu.

La plupart des auteur.e.s semblent néanmoins s'accorder sur l'usage du terme *place attachement* que nous pouvons traduire par attachement au lieu. De nombreuses définitions peuvent être trouvés pour l'attachement au lieu. M. C. Hidalgo et B. Hernandez tentent de les synthétiser en tant qu'« un lien affectif positif entre un individu et un lieu spécifique dont la caractéristique majeure est la tendance de l'individu à maintenir une proximité avec ce lieu »²⁷.

Il est également important de noter l'intégration du jugement de valeur «positif» dans cette définition. En effet, via ce concept d'attachement, il s'agit de faire valoir les liens affectifs qui lient individus et espace. Il s'agit aussi d'intégrer le subjectif et l'affect de l'individu dans des disciplines qui prônent traditionnellement une objectivité universaliste et généralisante. Cette intention questionne également la position du chercheur face à son terrain, à sa lecture du territoire et la transcription qu'il en fait. En effet, l'étude des émotions des individus sur le territoire ne peut se faire sans la prise en compte de la subjectivité et de l'affect du chercheur.²⁸

M. Lewicka précise que l'attachement est majoritairement présenté comme un processus positif qui favorise le bien-être individuel comme collectif mais que ces conséquences de l'attachement restent complexe à démontrer. En effet, l'attachement pourrait tout autant être une conséquence que la cause du bien-être des individus. Elle ajoute néanmoins que certaines études mettent en lumière des potentiels aspects négatifs de ce sentiment d'attachement, par exemple, une peur de la mobilité et du déménagement et une perte de mobilité.²⁹

Maria Lewicka note l'omniprésence de l'échelle du quartier dans beaucoup d'études sur l'attachement, car il est supposé être l'espace

²⁷ «a positive affective bond between an individual and a specific place, the main characteristic of which is the tendency of the individual to maintain closeness to such a place»

HIDALGO M. Carmen et HERNANDEZ Bernardo, "Place attachment ...", op. cit., p. 274.

²⁸ REKACEWICZ Philippe et TRATNJEK Bénédicte, «Cartographier les émotions», op. cit.

²⁹ LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 220.

développant le plus d'attachement. Cependant, face aux résultats de plusieurs enquêtes, l'auteure avance que l'échelle de la ville et de la maison sont plus signifiants dans le développement de liens affectifs. Cela ne signifie pas que l'attachement au quartier est inexistant, mais simplement qu'il est plus faible que celui exprimé envers la maison ou la ville. Elle évoque également que l'attachement social est plus fort à l'échelle de la maison alors que l'attachement physique est plus fort à l'échelle de la ville.³⁰ Elle relève également que beaucoup des enquêtes sur l'attachement au lieu se concentre sur une seule échelle de lieu, occultant la possibilité d'un attachement à plusieurs niveaux. Elle précise, malgré tout, que certaines études sont menées sur la pluralité des échelles d'attachement sur un territoire, allant alors de la maison jusqu'au pays ou au continent. Ce type d'attachement multiple est identifié, notamment pour les individus mobiles de la société mondialisée contemporaine. Ils persistent à entretenir un attachement local et en développent un autre à une plus grande échelle, par la mobilité.³¹

Nous pouvons également répertorier les différentes caractéristiques et facteurs d'attachement proposés dans ces différents textes. Ainsi, M. C. Hidalgo et B. Hernandez associent l'attachement au lieu à l'idée d'une proximité physique avec l'espace, d'une tendance à en rester proche. On pourrait se demander si cette proximité doit être envisagée comme uniquement physique ou si elle pourrait s'exprimer via d'autres moyens comme la construction d'une identité, de liens sociaux, commerciaux etc. Cependant les auteur.e.s semblent se détacher de ces possibilités, qui malgré tout pourraient relever d'une proximité et d'une tendance à rester proche du lieu, de manière désincarnée. Ainsi ils avancent que « de nombreux autres aspects ont été incorporés à cette description, par exemple, le rôle que l'attachement joue dans le développement de l'identité, son influence sur le sentiment de communauté/sentiment d'appartenance, etc. » mais qu'il ne s'agit pas « d'aspects inhérents à l'attachement ou définitif alors que la tendance

³⁰ *Ibid.*, p. 212

³¹ *Ibid.*, p. 213

à rester proche de l'objet d'attachement l'est ».³²

Ils rapportent également des questions types utilisées pour identifier les liens entre des individus et de lieux. Ainsi la question « vous sentez-vous chez vous ici ? » est récurrente dans des travaux sur l'attachement comme sur le développement de l'identité de lieu, *place identity*.

Dans son état de lieux sur l'attachement au lieu, Maria Lewicka établit que les indices les plus probants de l'attachement sont notamment la durée de résidence et les liens avec les voisinages. Ces conclusions émanent de recherches sur les dommages et conséquences psychiques d'un déménagement ou d'une installation forcée, un changement d'environnement brutal.³³ L'auteure évoque également que pour certains chercheurs, plus la proportion du territoire public, par rapport aux espaces privés, est élevé moins le contrôle sur la surface habitable est important ce qui impliquerait moins d'attachement.

Tous ces facteurs d'attachement ou prédicateurs sont à nuancer. Chaque étude répertoriée dans cet état des lieux présente des similitudes mais aussi de grandes différences dans les causes de l'attachement. Il semble néanmoins que le temps de vie sur le lieu ait une certaine incidence sur l'attachement. Même si l'attachement peut se développer sans période de vie prolongée sur le lieu.

Elle énumère alors un certain nombre de facteurs susceptibles d'indiquer un attachement : « la durée de résidence, le contrôle perçu sur la zone de résidence, la stabilité du quartier, et l'absence de pollution et de désordre ». On identifie ici des caractéristiques physiques du lieu . En effet, « les caractéristiques environnementales perçues, telles que le contrôle et la présence d'aménités » peuvent être un signe d'attachement au lieu. Ainsi l'auteure insiste sur le fait que « les caractéristiques physiques peuvent faciliter les contacts sociaux et

³² « many other aspects have been incorporated in its description, for example, the role that attachment plays in the development of identity, its influence on the sense of community, etc. In our opinion, these other aspects are not inherent to attachment or definitive, but the tendency to stay close to the object of attachment is »

HIDALGO M. Carmen et HERNANDEZ Bernardo, "Place attachment ...", op. cit., p. 274.

³³ *Ibid.*, p 208

donc influencer indirectement l'attachement à un lieu ». ³⁴

A travers la pluralité de ses usages et définitions, on comprend que l'attachement au lieu doit être pensé comme une notion fluide à la croisée de nombreuses dimensions et facteurs d'attachement. Aussi, nous pouvons nous questionner sur la place de facteurs physiques en lien avec l'environnement, le paysage, l'architecture dans le développement d'un ancrage émotionnel avec le lieu d'ancrage.

³⁴ « *the length of residence, the perceived control over the residence area, the stability of the neighborhood, and a lack of pollution and of disorder. Perceived environmental features, such as control and presence of amenities, also predicted neighborhood social ties*»; «*Physical features may facilitate social contacts and thus influence place attachment indirectly.*»

LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 217.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

1.2. L'espace et ses caractéristiques physiques, un facteur d'attachement peu étudié

Léa Sébastien évoque la prédominance des «perspectives constructivistes» sur les sciences sociales aujourd'hui, centrant la réflexion autour de la construction sociale de l'environnement et des faits qui le structurent. «Ainsi la littérature s'intéresse peu à la place de l'environnement dans la dynamique des communautés, comme les savoirs écologiques, attachements au territoire ou comportements spécifiques au lieu. Pourtant les sociétés sont composées d'individus avec des histoires, des valeurs, des identités et des attachements qui ne peuvent se développer sans lieu».¹ Elle évoque alors « le fait qu'il peut également exister en relation directe avec les entités physiques inhérentes à ce lieu». Le lieu par son «appréciation esthétique, sens et émotions» peut développer «une identité propre, unique créant du lien, de l'ancrage».²

Nous avons déjà pu évoquer la réciprocité d'existence entre émotions et lieux. Léa Sébastien avance également qu'il existe une réciprocité d'influence entre lieux et individus. «Autrement dit, il n'existe pas de collectif humain sans choses : les rapports entre les hommes passent par les choses, nos rapports aux choses passent par les hommes».³ Il s'agit de ne pas distinguer deux entités interdépendantes. « Les objets territoriaux (naturels ou culturels) sont ici appréhendés comme produisant des effets sur l'organisation des acteurs et vice versa, la localisation des uns et des autres impliquant un projet fondé sur un enchevêtrement de relations.»⁴

Léa Sébastien identifie également l'importance de l'individu et de la formation de son identité individuelle dans la constitution d'un attachement au lieu. Ces lieux d'attachement sont en effet «considérés comme des formations socio-spatiales, c'est-à-dire des entités

¹ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? », *Norois*, n° 238-239, 2016, p. 26.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

géographiques présentes dans le sens commun et objectivées par la superposition des espaces vécus individuels, des entités écosystémiques et par une mosaïque d'organisations politiques et administratives (Di Méo, 2004)». ⁵

L'attachement social semble apparaître de façon générale comme ayant plus de poids dans le développement de l'attachement au lieu. Cependant, l'attachement physique a été clairement mis en évidence dans plusieurs études. Les caractéristiques physiques et environnementales de ce lieu peuvent jouer un rôle majeur dans la création et l'entretien de ces liens, voire dans la mise en avant et la revendication de ces liens.

Hernandez et M. C. Hidalgo partent du postulat, proposé par plusieurs autres études, de l'existence de deux types de facteurs : l'un relatif à l'attachement social et l'autre à l'attachement physique. Il apparaît dans les études précédentes que les résultats n'ont pas pu réfuter l'idée d'une prédominance des facteurs sociaux sur ceux physiques dans la construction d'un attachement au lieu.⁶

Les auteur.e.s insistent sur le fait que « ces deux composantes de l'attachement au lieu s'unissent généralement, et deviennent un sentiment affectif général envers le lieu de résidence, dans sa dimension tant physique que sociale ». ⁷

Maria Lewicka identifie également deux grands types de prédicateurs. Il s'agit de prédicateurs sociaux comme l'existence de liens communautaires mais aussi de prédicateurs physiques. L'établissement de ces prédicateurs physiques dans les études est généralement peu sûr et peu précis. Ils sont majoritairement issus du sens commun, d'un panel très sélectif ou des catégories assez larges voire vagues, tels que

⁵ *Ibid.*, p. 27

⁶ « *two dimensions or attachment factors: one of these they called Rootedness and Involvement (equivalent to physical bonds) and the second Local Bonds, equivalent to social attachment, although this also includes other types of variables such as length of residence. However, these results are not sufficiently conclusive as to break the excessive weight given to the social dimension of places in the formation of place attachment.* » HERNANDEZ Bernardo et HIDALGO M. Carmen, "Place attachment: conceptual and empirical questions", *Journal of Environmental Psychology*, n°21, 2001, p. 275.

⁷ « *without doubt, these two components of place attachment generally come together, and become a general affective feeling toward the place of residence, in its physical as well as its social dimension.* »

Ibid., p 279.

la densité urbaine ou le taux de végétalisation de la zone. Elle précise elle aussi que, malgré l'importance des caractéristiques physiques, les principaux prédateurs d'attachement restent les facteurs sociaux.⁸

Léa Sébastien avance également que « dans la littérature, l'aspect physique du territoire est, en effet, rarement considéré comme un objet d'étude indépendant mais fait sens en tant que support de relations sociales, entité socialement construite». ⁹ Cependant concevoir l'attachement au lieu « comme un produit de processus culturels partagés, plutôt que le résultat de perceptions ancrées dans les caractéristiques physiques du lieu, a conduit à confondre l'attachement au lieu et attachement à la communauté». ¹⁰

L'identification des facteurs physiques d'attachement permet de se détacher de l'idée d'une simple structure sociale à l'origine du réseau d'attachement d'une communauté. De plus, la structure des communautés de Voyageurs est largement conçue comme uniquement basée sur le groupe familial ou de Voyageurs. Ainsi, le groupe recomposerait ce réseau affectif au gré des déplacements et des stationnements. Il semble alors que ces communautés n'aient pas besoin d'un lieu spécifique pour l'entretien de cet attachement puisqu'il passerait essentiellement par le lien social intracommunautaire. Or, mettre en avant que les individus établissent un attachement au lieu qu'ils habitent au-delà des liens qu'ils établissent avec l'environnement social et les individus-voisins permet de s'intéresser à l'attachement physique que pourrait également développer les communautés de Voyageurs. Elles développeraient ainsi des attaches au-delà de l'environnement social comme tout à chacun.

En effet P. Guinard et B. Tartnjek avance l'idée qu'une «expérience sensorielle de l'espace participe de notre rapport émotionnel aux lieux et aux espaces». Ainsi, il s'agit de considérer «

⁸ LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 217.

⁹ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu ... », op. cit., p. 26.

¹⁰ *Ibid.*

les dimensions spatiales des émotions» comme un « emboîtement complexe avec les sensations, les sentiments et les évaluations éthiques ». ¹¹ Les émotions participent à la construction d'un espace complexe, nourrit de ses caractéristiques physiques et sociales.

Liz Bondi, Joyce Davidson et Mick Smith débute leur ouvrage sur la géographie émotionnelle en évoquant l'importance de nos émotions sur la géographie, présentée comme un ensemble se regroupant en «paysages émotionnels»¹², dans une introduction intitulée *eGeography's 'Emotional Turn*. Cependant les auteures précisent que, malgré leurs incidences très fortes sur nos vies, les émotions sont peu observées, étudiées ou cartographiées par la géographie car elles sont présumées n'avoir pas d'importance ou d'incidence matérielle.

J. Davidson et C. Milligan avancent également que « l'articulation de l'émotion est donc spatialement négociée d'une manière qui n'est pas simplement métaphorique. Nos relations et interactions émotionnelles se tissent et contribuent à former le tissu de nos géographies personnelles uniques ». ¹³ Elles poursuivent en affirmant que « sans aucun doute, nos émotions comptent. Elles ont des effets tangibles sur notre environnement et peuvent façonner la nature même et l'expérience de notre être dans le monde. Les émotions peuvent clairement modifier la façon dont le monde est pour nous, en affectant notre sens du temps ainsi que de l'espace. Notre sens de qui et de ce que nous sommes est continuellement (re)façonné par nos sentiments». ¹⁴

¹¹ GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie... passagère ? », *Carnets des géographes* [en ligne], n°9, mis en ligne le 30/11/2016.

¹² DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 1

¹³ «The articulation of emotion is, thus, spatially mediated in a manner that is not simply metaphorical. Our emotional relations and interactions weave through and help form the fabric of our unique personal geographies.»
Ibid., p. 523.

¹⁴ «Without doubt, our emotions matter. They have tangible effects on our surroundings and can shape the very nature and experience of our being-in-the-world. Emotions can clearly alter the way the world is for us, affecting our sense of time as well as space. Our sense of who and what we are is continually (re) shaped by how we feel.»
Ibid., p. 523.

J. Davidson et C. Milligan évoquent les problématiques liées à «l'omission des émotions dans la géographie humaine»¹⁵. On comprend que cet évincement du vécu humain dans la façon de penser, d'étudier, de concevoir le territoire peut avoir un impact sur la qualité ou l'efficacité de politiques publiques par exemple. Dans le cas des Voyageurs, omettre la réalité du rejet et de la haine, émotions fortes et omniprésentes à leur rencontre, et les discriminations subies au sein des institutions pose problème. Aussi on voit que la ville de Nantes a engagé un mouvement, sur cette voie, pour la reconnaissance des discriminations vécues et des besoins spécifiques via la création de la Mission Égalité. L'objectif affiché est de travailler sur les inégalités au sein de la ville de Nantes et apporter des solutions. Aussi, le service en charge des Gens du Voyage sur le territoire est transféré en 2011 de la direction de l'habitat à celle de la cohésion sociale. Cette restructuration pourrait aussi indiquer une meilleure prise en compte des rouages sociaux et psychologiques de l'implantation et de l'ancrage des Voyageurs dans le territoire.

Maria Lewicka tente d'expliquer cette éviction du physique dans la recherche sur l'attachement. En effet, «le sentiment d'appartenance a été considéré comme une construction sociale, un produit de processus comportementaux et culturels partagés plutôt que comme le résultat de processus perceptifs et cognitifs enracinés dans les caractéristiques physiques des lieux».¹⁶ Elle affirme alors que cette conception trouve son origine dans l'histoire du concept d'attachement au lieu. « La recherche environnementale sur l'attachement à un lieu est essentiellement une continuation des études communautaires, d'où les concepts d'«attachement à un lieu» et d'«attachement à une

¹⁵ DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine, "Embodying Emotion Sensing Space: Introducing Emotional Geographies", *Social and Cultural Geography*, vol. 5, n°4, 2004, p. 527.

¹⁶ «sense of place has been viewed as a social construction, a product of shared behavioral and cultural processes rather than the result of perceptual and cognitive processes rooted in physical characteristics of settings»

¹⁶ LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 214.

communauté» tendent à se chevaucher.¹⁷ . Aussi, «le côté physique d'un lieu a généralement été traité comme un conteneur de processus sociaux plutôt que comme un objet d'étude indépendant».¹⁸

L'auteure évoque les conséquences de cet ancrage historique dans l'étude des phénomènes sociaux. «Nous savons relativement bien qui sont les personnes attachées, comment et à quel point elles sont attachées, mais relativement peu sur les endroits qui ont le plus grand «potentiel d'attachement» et par quels processus l'attachement s'opère».¹⁹

M. Lewicka poursuit sa revue des recherches sur le lieu par l'étude des processus. Elle explique que « la littérature sur l'attachement au lieu a mis beaucoup plus l'accent sur la partie Personne aux dépens du Lieu, et qu'elle a largement ignoré les Processus, les mécanismes par lesquels l'attachement au lieu se développe»²⁰. Aussi «nous savons encore très peu de choses sur les processus par lesquels les gens s'attachent aux lieux».²¹

Ainsi si le temps de résidence semble être un facteur d'attachement nous ne savons pas pourquoi. Elle propose cependant quelques-unes des explications émanant des rares études menées sur le sujet. La durée de résidence permettrait une augmentation

¹⁷ «*Environmental research in place attachment is basically a continuation of community studies, hence the concepts of 'place attachment' and 'community attachment' tend to overlap*»

Ibid.

¹⁸ «*the physical side of a place has been usually treated as a container of social processes rather than an independent object of studies*»

Ibid.

¹⁹ «*As a result, we know relatively much about who are the attached people, how and how much they are attached, but relatively little about which places have the highest 'attachment potential' and through which processes the attachment is achieved.*»

Ibid., p.223

²⁰ «*place attachment literature has placed much more emphasis on the Person part at the expense of Place, and that it largely ignored Processes, the mechanisms through which place attachment develops*»

Ibid., p.222

²¹ «*we still know very little about the processes through which people become attached to places*»

Ibid., p. 224

du sentiment de sécurité car les individus auraient développé une familiarité avec les stimuli. Cela pourrait aussi venir d'une maturité et du fait que les individus ont évolué et vécu plusieurs étapes importantes de leur vie dans ce lieu et y ont donc créé un plus grand réseau de lieux signifiants. Elle évoque ici l'idée d'une continuité individuelle qui accompagnerait l'attachement.²² Cette idée fait écho au processus long de l'habitat adapté que Bérangère Dantec, chef de projet à Nantes Métropole, envisage comme un facilitateur pour l'appropriation des lieux par les communautés de Voyageurs.

Nous avons identifier les caractéristiques et les singularités de la notion d'attachement ainsi que ces problématiques. Il s'agirait maintenant d'identifier, de manière plus spécifique, l'ancrage que développent les Voyageurs français et nantais avec leur territoire.

²² *Ibid.*

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Attachement et lieux d'ancrage dans les communautés de Voyageurs françaises

Cette deuxième partie s'attachera à mettre en évidence, plus particulièrement, l'attachement des Voyageurs français et nantais aux lieux qu'ils habitent ou qu'ils traversent. Il s'agira dans un premier temps de révéler la réalité d'ancrages émotionnels, proposant une lecture plus nuancée de la présence des Voyageurs sur le territoire. (2.1.) Dans un second temps, nous pourrions nous intéresser aux caractéristiques de cet attachement singulier et aux processus qui y ont contribué sur le long terme. (2.2.)

2.1. Un ancrage émotionnel manifeste, une nouvelle façon d'envisager les Voyageurs et leur territoire

On peut identifier un ancrage et un attachement au territoire dans plusieurs des populations nomades ou itinérantes évoquées dans le premier chapitre.

Chez les Innus, une des premières Nations du Québec, l'appellation façonne le rapport au territoire. Chaque groupe de l'ethnie porte un nom relatif au bassin versant dans lequel il est majoritairement implanté. De la même manière que chez les sédentaires, le groupe humain revêt le nom du territoire qui occupe, habite et entretient. La notion de responsabilité envers l'espace et le pays habité est très importante dans le rapport que construisent les Innus avec leur territoire, le Nitassinan.¹

Denis Retaillé, géographe, évoque également l'activation de liens au territoire par le mouvement chez les populations nomades

¹ BOUCHARD Serge et LÉVESQUE Marie-Christine, *Le peuple inuit. Hommage à mes amis innus*, Montréal, Lux Éditeur, 2017.

du Sahara. Dans ces sociétés où cohabitent sédentaires et nomades, la mobilité et la création de nouvelles connexions est une marque de pouvoir.² Laurent Gagnol avance également que le mouvement, au lieu de rendre la population dépendante et assujettie à une nature non maîtrisée, permet aux populations d'étendre et de renouveler leur emprise et leur pouvoir sur les terres et les individus qui les cultivent.³

Enfin, cette conception du mouvement et de la mobilité sur le territoire comme un outil de création et de reconnexion à son territoire fait écho à la mobilité inuit. Béatrice Collignon avance en effet que les Inuits se représentent le mouvement et les voyages, qu'ils soient ancestraux ou contemporains, comme un outil d'activation et d'extension de leur territoire, par de nouveaux mouvements et trajets.⁴ Cette mobilité connective permet la création d'un territoire discontinu mais auquel ces populations sont véritablement attachées.

Face à cette réalité d'un attachement au territoire de populations mobiles, on peut se demander si ce lien affectif aux lieux traversés et habités existe en Europe.

Effectivement, les populations tsiganes sont ancrés dans les territoires qu'elles habitent, parfois depuis plusieurs siècles. Cet ancrage est visible notamment dans la nomenclature des groupes nationaux. Henriette Asséo évoque ainsi la diversification et l'adaptation des appellations avec l'apparition des langues nationales en Europe. Elle explique ainsi que «la composante tsigane de la société trouve sa place et son vocabulaire entre le XVI^e siècle et le XVIII^e siècle».⁵

Paul, Voyageur et habitant du chemin de la Boisbonnière identifie cette intégration des groupes dans leur contexte linguistique.

² RETAILLE Denis, « L'espace nomade », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 1, n°1, 1998.

³ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011.

⁴ DELORME Florian, « Mondes polaires (2/4) - Vivre sous les pôles » [podcast], France Culture, 19 février 2013, 50 min.

⁵ DELORME Florian, « Tziganes, Roms : ces indésirables que l'Europe ne veut pas voir (1/4) - De la pluralité des peuples roms » [podcast], France Culture, 21 novembre 2013, 49 min.

« Les Fernandez, des Lopez, des Cortès, tout ça c'est des espagnols. Ils sont restés là-bas alors ils ont pris des noms de là-bas. A l'époque, vous vous déclariez à ... ça s'appelait la maison communale. Et c'était marqué comme ça « Alors, ça s'écrit comment votre nom ? Y a un « e », un « a » ? ». Ils avaient un peu d'accent bah... Il y avait pas de photos y avait rien ! Alors y a des noms qui ont changé, voilà de quelques lettres. Là, ils ont de la famille, à la place de «im» c'est «ein», voilà quelques lettres. Mais ça remonte à deux cents ans en arrière ! » Paul

Céline Bergeon identifie l'importance des mots utilisés et du récit entretenu par les populations de Voyageurs comme la revendication d'une appartenance. «L'importance portée au discours est riche d'enseignements de toutes sortes. Le récit dévoile des attaches très fortes aux lieux investis et traduit un sentiment d'appartenance souvent revendiqué».⁶ Elle note que l'appartenance à un lieu est essentielle même s'il s'agit de populations mobiles. « Certains lieux sont considérés comme un « retour chez soi, dans son pays », un endroit qui, pour soi-même, détient une importance spécifique».⁷ Elle évoque par exemple le cas d'une famille de Voyageurs s'identifiant comme des «Manouches des Deux-Sèvres».

«« Nous, on s'est sédentarisés ici. Alors on est des Manouches des Deux- Sèvres. On voyageait beaucoup dans les Deux-Sèvres et les Deux-Sèvres c'était là où on travaillait le mieux. On descendait jusqu'à Bordeaux et on remontait jusque dans le Maine-et-Loire mais pas plus haut. Mais on était très souvent dans les Deux-Sèvres. » (Terrain Deux-Sèvres, Josa, femme manouche, 67 ans, 2008).»⁸

⁶ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 81.

⁷ *Ibid.*, p. 82

⁸ Témoignage extrait de l'enquête menée par Céline Bergeon *Ibid.*, p. 82

Les groupes de Voyageurs s'identifient alors parfois au travers d'appellations renvoyant aux lieux centraux dans leur pratique du territoire. Ce rattachement au territoire est évoqué par Paul, lorsqu'il parle de l'itinérance de son enfance.

« On était immatriculé des Côtes d'Armor parce qu'on a vécu pas mal de temps dans les Côtes d'Armor avec mes parents. 22 ! Les gens nous disaient « Ohlala ! Vous devez avoir froid là-bas ! Il fait pas chaud hein... Les côtes du Nord, ohlala c'est glacial ! » Alors moi je dis non ! (...) Moi, j'adorais toute la France ! Mais, la Bretagne forcément... On a été élevé là-bas ! » Paul

Mais cet ancrage au travers d'un attachement à l'identité du lieu, à la géographie est aussi visible chez Luigi.

« Nantes ça nous plaît. Même si, des fois, on a envie d'aller voir ailleurs ce qui se passe, parce que des fois on a un petit peu ras-le-bol aussi. Parce qu'on est nés à Nantes, on connaît Nantes. Et puis des fois on se dit on voudrait bien voir ailleurs, et puis non. On est bien ici quand même ! » Luigi

A partir de l'enquête menée auprès des Voyageurs du chemin de la Boisbonnière et de certains acteurs du projet, on peut établir qu'il existe un ancrage territorial fort dans la métropole nantaise. Nantes Métropole identifie notamment 140 sites d'ancrages, recensés en 2011.

«En fait, on a un arc d'ancrage. On a Couëron, Saint-Herblain, Bouguenais, Rezé, parce que c'était des villes qui avaient beaucoup de terrains agricoles. Où c'était assez facile, l'accès à la terre agricole. Mais c'est des gens qui ont achetés des terrains y a peut-être 40 ou 50 ans et qui maintenant se font rattraper par l'urbanisation» Bérangère Dantec

La métropole favorise le terme d'ancrage et le définit comme une «fixation sur un territoire pendant une partie importante de

l'année, sans que l'habitat caravane et la pratique du voyage soient forcément abandonnés». ⁹ Cet ancrage physique n'est pas identifié comme un attachement émotionnel au territoire. Cependant, d'après les travaux évoqués dans la précédente partie, la durée d'ancrage serait un prédicateur d'attachement au lieu.

La relation avec le territoire est fréquemment évoqué en terme d'affect, lors des entretiens. L'attachement au territoire de ces Voyageurs sédentarisés est y lisible. Cependant, la sédentarisation n'est pas la cause de cet attachement. Paul, par exemple, exprime un attachement aux territoires où il a pu travailler comme Noirmoutier. Il exprime un certain lien affectif aux lieux où il a grandi également, la Sologne et la Bretagne. Il indique aussi des attachements ponctuels avec des lieux d'ancrages en itinérance, au travers notamment des caractéristiques physiques des emplacements.

«[Dans le Midi] ils étaient gentils ! On avait des beaux emplacements parce que je m'en rappelle ça sentait le thym, la lavande... Alors ça sentait bon ! » Paul

Maria Lewicka émet, en effet, l'idée d'un attachement plus rapide aux éléments physiques qu'aux caractéristiques sociales du lieu. Des deux dimensions de l'attachement, civil et naturel, seulement la dimension civile est à corrélérer avec la durée de résidence, et la nécessité d'un processus lent d'ancrage affectif. ¹⁰

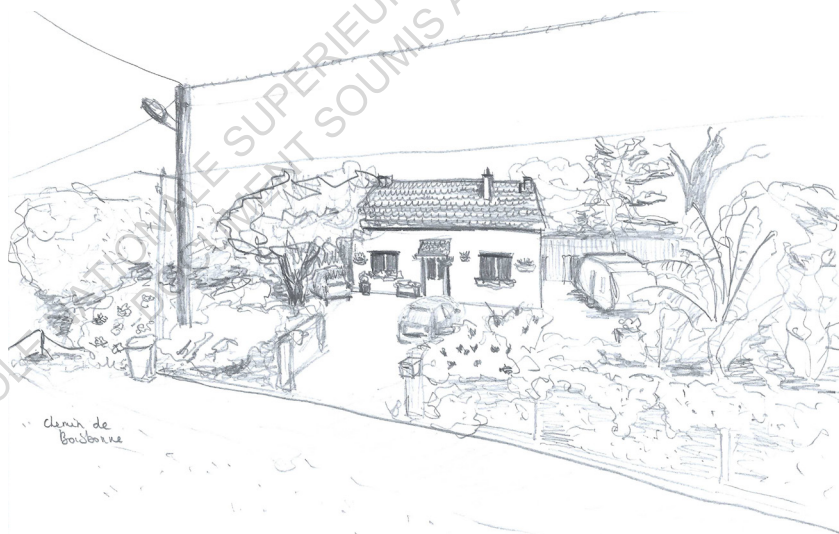
Les entretiens révèlent aussi un attachement fort, du notamment à ce processus lent d'ancrage au territoire nantais et plus particulièrement à leur quartier. Marie et Luigi indiquent que la proximité avec les services de la ville et avec un environnement naturel est central dans cet attachement.

⁹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 3.

¹⁰ LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 216.

«J'ai mon fils qui joue au foot à Saint-Joseph de Porterie, on a notre fille aussi, elle joue au foot au FC Nantes à la Chapelle. [Le quartier, ça vous plaît ou ... ?]. Ah oui oui, le quartier nous plaît. On a tout à côté en fait, c'est ça qui est bien. On a le bus, les enfants prennent le bus pour aller au collège. Ils sont scolarisés à Saint-Joseph de Porterie, au nouveau collège. Donc ils prennent le bus qui est juste devant. On est à même pas dix minutes du Leclerc Paridis, de Carrefour. On a vraiment tout à côté. Si on veut aller en centre-ville, on est à peine à quinze minutes euh... C'est un petit coin de campagne à la ville quoi ! » Marie et Luigi

Les caractéristiques environnementales et paysagères de l'ancien terrain chemin de Boisbonne sont aussi centrales dans le lien affectif qu'ils avaient établi avec le site et qu'ils établissent maintenant avec leur nouveau logement et le quartier. Leur attachement à ce site qu'ils ont du quitter est encore perceptible dans les qualités qu'ils identifient pour leur nouveau logement.



Ancienne maison de Paul sur le terrain au chemin de Boisbonne

«Là-bas [chemin de Boisbonne], c'était bien. On était bien. J'avais un beau jardin. Parce que j'adorais le jardin » Paul

«Quand on est dans le jardin et qu'on a des arbres, on a comme la forêt en fait. On est bien quoi. [...] Y a quand même des champs partout. C'est encore un petit coin de campagne à la ville. Pour nous, la forêt, la nature c'est indispensable !» Marie et Luigi

L'ancrage est un élément constitutif de l'itinérance. Christophe Robert précise que « le nomadisme ne se réduit pas au seul temps du voyage, mais à une articulation permanente entre des séquences d'arrêt et des séquences de mobilité». ¹¹ L'attachement au territoire et aux lieux existe également dans des situations d'itinérance ou de mobilité ponctuelles. Ce lien affectif avec le territoire occupé apparaît notamment dans la manière de vivre le voyage. C. Robert explique que l'itinérance « s'organise autour de multiples dynamiques qui renvoient à autant de pratiques qui participent de l'organisation sociale, de la cohésion communautaire et garantissent l'indépendance économique souhaitée par les familles». ¹² Ces parcours réfléchis associant mobilité et ancrage sur le territoire s'établissent «dans un périmètre défini, plus ou moins vaste, constituant des «polygones de vie»». ¹³

Céline Bergeon indique en effet que cette alternance entre « le lieu de halte et « l'extérieur » » révèle «une réelle emprise sur l'environnement immédiat et plus éloigné avec des temps d'absence et de présence très hétérogènes». ¹⁴ On identifie ici la singularité de l'ancrage des Voyageurs, qui discontinu et fluctuant n'en est pas moins réelle.

Céline Bergeon identifie plusieurs marqueurs d'attachement au lieu en itinérance. Elle évoque, entre autres, le «mur de passage» où les enfants inscrivent leur nom dans l'aire d'accueil. Ces graffitis exposent

¹¹ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p. 173.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile ... », op. cit. , p. 77.

une démarche de socialisation via les enfants et la volonté de «révéler sa présence dans l'absence». Ces traces présentant les enfants comme résidents de ce lieu sont les preuves « d'un attachement réel au lieu et prouvent qu'aujourd'hui, l'aire d'accueil fait partie intégrante du quotidien des familles». ¹⁵

La boîte aux lettres est également un autre marqueur d'investissement dans le lieu de vie, qui est utilisé et sollicité par les Voyageurs. C. Bergeon indique en effet que de nombreuses familles vivant sur les aires d'accueil une majeure partie de l'année font la demande de boîte aux lettres à leur noms. Elle précise que « cette demande montre combien la résidence constitue encore un repère fondamental dans l'acte d'habiter malgré la mobilité, dans la mesure où pour les familles en demande, c'était, pour elles, normal de posséder une boîte aux lettres car elles vivaient sur l'aire d'accueil et l'habitaient à part entière». ¹⁶

Au vu des études menées, C. Bergeon affirme que «l'habiter chez les familles de Gens du voyage se décline à plusieurs échelles, celle du parcours, puis de la ville et enfin du lieu de halte». ¹⁷ Les différentes échelles de l'attachement évoquées dans les études questionnant les liens entre émotions et lieux sont ici présentes. En effet, la mobilité des familles, même si elles est réduite ou indirecte, via d'autres membres de la famille éloignée par exemple, permet d'activer et d'entretenir un réseau d'attachement à plusieurs échelles.

De nombreuses familles de Voyageurs ont ou souhaitent acquérir un ancrage territorial, par l'acquisition de terrains familiaux principalement. Christophe Robert indique donc que de nombreux ménages en résidence mobile « témoignent d'un ancrage territorial qui se rapproche à de multiples égards des modes d'insertion urbaine que l'on pourrait qualifier de sédentaire». ¹⁸

¹⁵ *Ibid.*, p 81.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p83.

¹⁸ FAURE Julia, FOULTIER Christophe et ROBERT Christophe, *L'adaptation de l'habitat et des logements des « gens du voyage » sédentarisés*, Recherche sociale, 2003, p. 4.

La présence de la caravane dans les sites d'ancrage pose question à la société sédentaire. «De nombreuses familles conservent ce mode d'habitat par choix ou par défaut rendant ainsi compte du fait que la caravane reste le mode de vie privilégié de nombreuses familles étiquetées "Gens du Voyage" sans pour autant que l'itinérance accompagne un tel choix».¹⁹

Ainsi chemin de Boisbonne, une partie de la famille habitait en habitat mobile, mobile-homes ou caravanes, mais ne voyageaient plus. Bérangère Dantec, chef de projet habitat adapté à la Mission Égalité, explique qu'une partie de la famille, les grands-parents et leurs filles, habitaient une maison voisines des terrains et ils conservaient leur caravane sur le terrain. Paul explique qu'il a conservé sa caravane surtout pour sa femme même s'ils ne l'utilisaient plus.

«Je l'ai gardé jusqu'à temps qu'elle meurt, ma caravane ! Je m'en servais plus... J'avais acheté un beau camping-car ! Elle était heureuse, c'était sa vie ! Mais je s'en suis servi que trois fois...»

B. Dantec identifie ce mode d'habiter comme une solution par défaut. Luigi et Paul évoquent plutôt un mode d'habiter qui leur convenait malgré les conditions de vie difficiles, en hiver notamment.

« Nous ça nous convenait très bien comme ça ! On vivait tous dans des mobile-homes. (...) Et le mobile-home s'était juste pour aller dormir quoi. Sinon on était tout le temps dehors ! »

Pour des instances publiques peu au fait des pratiques d'ancrage et de la plasticité des parcours des Voyageurs, la présence de la caravane rend inenvisageable l'attachement au territoire. Cette simple caravane sur le terrain, du fait de sa classification législative et de son rôle centrale dans l'identification des populations de Gens du Voyage, complexifie « l'appréhension des phénomènes d'ancrage, qualifiés plus couramment de sédentarisation ou de semi-sédentarisation ».²⁰

¹⁹ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit., p. 178.

²⁰ *Ibid.*, p. 166.

Ce choix d'appellation est effectivement fait à Nantes Métropole. Bérangère Dantec l'évoque en entretien et me précise que leur service préfère utiliser le terme d'ancrage. L'usage de ce terme semble adoucir et amoindrir l'image d'une sédentarisation soudaine et imposé par l'institution à des populations non demandeuses. Elle permet aussi de façon plus positive de mettre en lumière les ancrages spontanés et un spectre plus large de mode d'habiter et d'implantation et de les intégrer dans le discours politique. Ainsi la Mission Egalité de Nantes Métropole définit ainsi l'ancrage dans un document à l'attention des acteurs locaux et nationaux. «Le terme de fixation ou d'ancrage territorial est le terme le plus approprié pour décrire ce comportement. En effet, la sédentarisation des Gens du voyage n'est pas toujours définitive et n'est pas synonyme d'abandon du voyage et de l'habitat caravane.»²¹

L'évaluation menée par la Mission Egalité pour La Métropole et la ville de Nantes identifie cet ancrage singulier au territoire qui caractérise les populations de Voyageurs nantais. Ils identifient en effet que la majorité des personnes en habitat mobile ont « une fixation pendant 6 à 10 mois de l'année, notamment durant la période hivernale, avec le maintien d'une pratique du voyage».²²

Cette fixation sur le territoire peut s'établir de façon informelle, face aux manques d'infrastructures d'accueil de long terme. Ainsi, une problématique récurrente sur le territoire national est l'ancrage en aires d'accueil, originellement prévu pour accueillir des groupes en itinérances et de passage, pour une durée limitée. Ainsi Christophe Robert affirme que l'ancrage en aire d'accueil « constitue un révélateur de plus des besoins importants en matière de terrain destinés à la fixation de populations en habitat mobile».²³ Il insiste sur la nécessité d'une diversité de réponses de logements et d'accueil pour répondre réellement aux besoins de ménages de Voyageurs. L'aire d'accueil, comme zone de halte limitée pourrait alors remplir son rôle en complémentarité avec des zones d'ancrage à long terme.

²¹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté ... », op. cit. , p. 4.

²² *Ibid.*

²³ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit., p. 182.

Révéler l'ancrage permet aussi de mettre en évidence les problématiques liées à la manière dont l'État envisage les Gens du Voyage et leur gestion sur le territoire.

A Nantes, l'évaluation menée par la Mission Egalité révèle également un ancrage dans les aires d'accueil, de plus en plus important depuis quelques années. Les familles y restent plusieurs mois voire une majeure partie de l'année. Les familles voulant s'ancrer semblent devenir majoritaire dans les populations de Voyageurs à Nantes. D'autres choisissent de s'arrêter sur des terrains familiaux «en zone agricole car le coût est moins cher mais l'occupation est illégale».²⁴ Bérangère Dantec évoque ces ancrages mais précise que la plupart des terrains de ce type ont été achetés il y a quarante ou cinquante ans déjà.

La métropole insiste dans son évaluation sur le fait que la transformation actuelle des modes d'habiter des Voyageurs, notamment via la sédentarisation, est un phénomène qui « revêt différentes formes, que ce soit par le type d'habitat choisi ou par une pratique du voyage résiduelle plus ou moins importante ».²⁵ Cette enquête métropolitaine confirme que « les Gens du voyage sont tous attachés à un territoire »²⁶ et que cet ancrage est un phénomène national. Cet ancrage fait écho à l'attachement affectif qui est ici le sujet mais aussi à l'ancrage strictement physique des familles. Cet ancrage est parfois une affaire de nécessité plus qu'un choix pleinement libre. La législation oblige notamment au rattachement à une commune pour l'accès à certains droits.

L'évaluation menée à Nantes insiste également sur les situations d'implantations irrégulières vis-à-vis des règles d'urbanisme et d'implantation illégales. Ce qui pousse les familles à s'installer durablement sur les aires d'accueil où les conditions sanitaires sont plus décentes. Cette occupation pérenne engendre ensuite, elle aussi « errance, stationnement sauvage ou accroissant les situations d'urgence économique, sociale et sanitaire ».²⁷ Cette évaluation a donc pour but

²⁴ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté ... », op. cit. , p. 4.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*, p. 5.

de trouver des solutions adaptées face à l'ancrage et à ces implantations informelles, comme par exemple les projet d'habitat adapté, expérimenté chemin de la Boisbonnière.

Concernant ces opérations d'habitat adapté, Céline Bergeon note que la projection et l'investissement dans des opérations concernant l'amélioration des conditions de vie, qu'il s'agisse de projet d'habitat classique, adapté ou d'aires d'accueil, est un autre marqueur de l'attachement au lieu développé par les communautés.²⁸ Cette idée fait effectivement écho aux études évoquées précédemment, où investissement dans les entités aimées et dans la préservation ou l'amélioration de l'environnement habité est un prédicateur comme un facteur d'attachement.²⁹

En mettant en évidence l'existence d'un attachement, il s'agit aussi de proposer une autre façon de penser les Voyageurs. L'attachement et la fluidité de leurs ancrages au territoire permet d'envisager une lecture plus nuancée des ces communautés et de leur place sur le territoire. Ces nuances sont à appliquer autant dans la conception populaire et l'image qu'entretient la société des Voyageurs que dans la façon dont sont pensées les politiques publiques les concernant. Concevoir les Voyageurs comme attachés à leur territoire, c'est enfin légitimer leur présence sur le territoire.

Il s'agit de reconnaître aux Voyageurs un attachement au lieu et un ancrage historique sur le territoire, au moins national voire local, de la même façon que les autres habitants. Enfin, de nombreux textes évoquent leur statut d'étrangers, de «citoyen de second zone» ou de parias. Aussi, penser ces populations comme attachés à leur territoire et aux lieux qu'elles habitent, c'est leur reconnaître une citoyenneté, une présence pleine et légitime sur le territoire et une identité publique. L'ancienneté de l'ancrage, l'attachement au lieu et la mémoire de cette histoire territoriale est une fierté transmise à l'intérieur des familles. Il s'agirait de la prendre en compte dans la sphère publique et politique.

²⁸ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile ... », op. cit. , p. 80.

²⁹ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? », *Norois*, n° 238-239, 2016, p. 32.

Nous avons pu mettre en évidence la réalité de l'attachement au territoire de familles de Voyageurs et son importance dans l'idée d'une conception plus nuancée de ces communautés perpétuellement essentialisées. Nous pouvons maintenant nous interroger sur les processus qui conduisent à cet attachement.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2.2. Construction de l'attachement, liens historiques et plastiques

Les processus qui construisent l'attachement au lieu sont peu étudiés dans la littérature. On peut, cependant, identifier des facteurs d'attachement, pouvant être à l'origine de ce lien avec le lieu.

Maria Lewicka, au travers de sa revue des études sur les émotions et le lieu, identifie des éléments révélateurs de l'attachement : le sentiment d'être chez soi, ne pas avoir l'intention de déménager, l'intérêt ou l'investissement dans la communauté, la durée de résidence, les liens au voisinage.¹ M. Lewicka met en évidence un autre système proposant deux groupes de facteurs responsables de l'attachement : les ancres - *anchors* -, rendant, par exemple, les gens réticents à un déménagement et les aimants - *magnets* -, attirant les individus vers le lieu. Elle poursuit et avance que « ce n'est pas la différence entre le physique et le social en tant que tel qui peut être le plus inspirant pour les chercheurs sur le lieu, mais le rôle psychologique que ces deux aspects du lieu jouent dans les processus d'attachement au lieu ».²

Il s'agit maintenant de comprendre pourquoi les individus s'attachent aux lieux et quels sont les processus qui permettent aux Voyageurs de développer un attachement au territoire. Pour prendre conscience, au mieux, de ces processus et de leurs applications, il faut avoir aussi envisagé qu'ils sont mis à l'épreuve constamment par la population majoritaire et le contrôle exercé sur l'implantation des Voyageurs sur le territoire.

Maria Lewicka conclut son état des lieux sur un processus central, pour elle, de l'attachement. La constitution de routines et de rituels dans le lieu permet le développement d'un lieu fort tant avec les caractéristiques sociales que physique de l'espace. Pour l'auteure, « les

¹ LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 210.

² «So it is not the difference between the physical and the social as such which may be most inspiring for place researchers but the psychological role these two aspects of place play in the processes of place attachment.»

Ibid., p. 215

routines spatio-temporelles ont besoin de temps pour se développer et donc le temps de résidence et la force des liens émotionnels avec les lieux sont évidemment fortement et positivement lié ».³ Ce processus d'attachement est notamment identifié lorsque les individus sont forcés de déménager. On comprend que la séparation brutale avec ce lieu impacte le comportement psychologique des personnes. En effet, M. Lewicka indique que « lorsqu'ils sont contraints de déménager, les individus perdent non seulement leurs contacts sociaux ou la vue familière de la fenêtre, mais ils doivent aussi réorganiser l'ensemble de leurs routines et adaptations quotidiennes et adopter des habitudes entièrement nouvelles ». Ainsi ce processus de création de routine, qu'elle nomme *body-ballet*,⁴ lui conférant une dimension physique évidente, n'est pas le seul facteur d'attachement mais y participe largement.

On peut dès à présent rattacher cette perte d'habitudes quotidiennes et corporelles dans l'environnement avec les difficultés rencontrées par les Voyageurs, qui se voient proposer un habitat classique ou mixte où la place de la caravane dans leur vie change fortement. Bérangère Dantec, en écho aux propos de M. Lewicka, précise que les personnes âgées sont encore plus réticentes à ce changement, ayant vécues la majeure partie de leur vie en caravane.

«C'est que des maisons... On peut pas faire ce qu'on veut quand on veut... Et les débuts ça a été assez difficile... Et puis surtout que nous avons l'habitude de vivre tout le temps dehors, tout le temps, tout le temps dehors. En fait on vivait en mobile-home nous ! Et le mobile-home s'était juste pour aller dormir quoi. Sinon on était tout le temps dehors ! C'était très rare qu'on était dans le mobile-home à regarder la télé ou ... Et là maintenant on se retrouve en maison. Au début, c'était difficile d'être dans la maison, de se retrouver avec un petit jardin alors qu'on avait trois hectares de forêt derrière ! » Luigi

³ «*The time-space routines need time to develop and so residence time and the strength of emotional bonds with places obviously are strongly positively related*»

Ibid., p 210.

⁴ *Ibid.*

Un autre facteur important de l'attachement et la capacité à créer du lien. Maria Lewicka identifie deux types de liens dans l'attachement, participant à deux types de rapport au territoire et à l'environnement social. Ce paysage d'attachement peut reposer d'abord sur des liens forts avec des personnes ou des lieux proches, nommés *bondings*, ou sur des relations plus distendues et ouvertes avec des connaissances et des lieux, nommées *bridgings*.⁵ Elle poursuit en précisant que les lieux pour lesquels nous développons l'attachement le plus fort semble avoir « le potentiel de combiner les deux, sécurité et défi, stabilité et nouveauté, «refuge» et «perspective» » ayant ainsi une capacité « à faciliter les deux types de capital social, au lieu d'un seul ». ⁶

Cette idée introduit la possibilité d'un attachement à plusieurs degrés et à plusieurs échelles au sein du même territoire. L'attachement ou les attachements se développeraient alors en un réseau ou une superposition de lieux proposant alternativement sécurité et sollicitations inédites.

Cependant, peu de travaux proposent d'étudier le territoire à plusieurs échelles et d'en comparer les attachements, entre ville, quartier et foyer par exemple. Maria Lewicka identifie, malgré tout, les différents types d'attachements spécifiques à chaque échelle. Ainsi, elle évoque que même l'échelle du pays pourrait être considérée comme un territoire d'attachement, pas uniquement pour sa valeur symbolique mais aussi «pour ses dimensions spatiales et physiques plus pertinentes lorsqu'on envisage le pays comme un environnement ou un milieu ». ⁷

Dans la manière de vivre le territoire comme un réseau plus que comme une étendue étrangère, les Voyageurs pourraient être particulièrement sujets à ce type d'attachement à l'espace national spatial et physique. On peut relever comment Paul évoque la France

⁵ *Ibid.*, p 211.

⁶ «*potential of combining both, security and challenge, stability and novelty, 'refuge' and 'prospect' »*
«*the ability of such places to facilitate both types of social capital, instead of only one* »
Ibid.

⁷ «*through its environmentally more relevant, spatial and physical dimensions*»
Ibid., p 212

durant l'entretien et retenir un attachement plus concret, au-delà du symbole, pour un territoire éprouvé.

« [Vous étiez itinérant dans une région ou dans toute la France ?] Dans toute la France ! Ah oui ! Toute la France. On descendait aussi bien dans le Midi... On allait faire la première saison des cerises, fin mars sur Carpentras. Mais le Midi, ça nous plaisait pas trop 'fin les enfants... C'est à cause du vent p'être... (...) Les gens nous voyaient, on était immatriculé des Côtes d'Armor parce qu'on a vécu pas mal de temps dans les Côtes d'Armor avec mes parents. Les gens nous disaient « Ohlala ! Vous devez avoir froid là-bas ! Il fait pas chaud hein... » Alors moi je dis non ! [Vous préféreriez quel endroit, vous ? Quand vous étiez itinérant.] Ah bah moi, j'adorais toute la France ! » Paul

Lewicka identifie un parallèle fait dans certaines recherches entre le développement de l'attachement psychique et de l'attachement au lieu. Cette idée propose l'oscillation entre l'exploration de nouveautés et un retour vers l'individu ou le lieu protecteur et sa sécurité. Cette vision s'ancrant encore dans une conception antinomique entre un extérieur sauvage et un intérieur sécurisant, peut, malgré tout, faire écho à la mobilité des Voyageurs. Cette oscillation entre «cohérence et mystère» et entre «relaxation et excitation» retranscrit une potentielle fluctuation dans les parcours résidentiels. Cette idée renvoie alors à la non-linéarité au centre des trajectoires résidentiels et d'ancrage des Voyageurs, mis en avant notamment par Bérangère Dantec.

M. Lewicka propose alors que, « si les gens donnent un sens aux choses par le mouvement, le sens du lieu et les émotions liées au lieu devraient également se développer par le mouvement».⁸ L'auteure avance ici que la régularité comme la variété, associées aux changements, est nécessaire à la création de liens. Le mouvement est donc nécessaire à la création d'un attachement et non incompatible .

⁸ «*If people make sense of things through movement, so also the sense of place, and place-related emotions should develop through movements*»
Ibid., p 226.

En effet, certaines études présentées par M. Lewicka identifient la mobilité comme créatrice de liens, accroissant également la possibilité de développer les deux types de liens, *bondings* et *bridgings*, identifiés plus haut.⁹ Les études démontrent que la mobilité croissante, due à la mondialisation par exemple, ne réduit pas les liens mais les diversifie via un attachement large au pays ou à un territoire étendu et par le maintien des liens avec le foyer. Ainsi M. Lewicka identifie que les « que les identités multiples sont la norme plutôt que l'exception ».¹⁰

Cette idée d'un réseau de liens affectifs renvoie au processus de constitution et de maintien de la toile de connaissances et d'attachement au territoire pratiqué par les Voyageurs au travers du voyage et de la recomposition constante de la famille sur le territoire.

C. Bergeon note que « les logiques des parcours sont propres à chaque groupe familial élargi. Chacun d'entre eux possède ses repères sociaux, religieux, économiques ou encore mémoriels ».¹¹ Malgré tout, les familles de Voyageurs produisent des stratégies spatiales proches se structurant autour de « *la dispersion spatiale et la recomposition familiale* (entendue ici au sens de réunion familiale et non dans son acception démographique de famille recomposée)» rythmant leur mobilité.¹² Ainsi la mobilité et les schémas circulatoires des familles sont un outil d'activation d'un réseau de lieux signifiants et de liens au territoire et à l'environnement social «en redéfinition constante».¹³

L'auteure, via des enquêtes de terrains, identifie des lieux fréquentés « d'une année sur l'autre ; certains à la même date ou à quelques jours près ».¹⁴ Elle définit ces lieux comme des «référents

⁹ *Ibid.*, p 213.

¹⁰ «multiple identities are the norm rather than the exception and that different settings make different types of identities salient»

Ibid., p 213

¹¹ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 74.

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p 75.

¹⁴ *Ibid.*

géographiques»¹⁵, dont le nombre est plus ou moins important d'une famille à l'autre et qui sont réinvestis chaque année. Elle définit cette réactivation comme centrale dans l'attachement des Voyageurs. «La répétition du parcours fait qu'il est approprié et qu'il est habité par des pratiques annuelles».¹⁶ Aussi elle conclut que « ce n'est pas l'immobilité qui permet l'attachement (comme dans les acceptions anciennes de l'acte d'habiter) mais bien le réinvestissement régulier du lieu et les liens sociaux développés à l'échelle locale par cette « fidélité » au lieu ». On peut identifier ici un procédé proche du *body-ballet* ou *place-ballet* évoqué par M. Lewicka. A l'échelle du territoire comme à celle de l'espace habité ou du foyer, les habitudes et leurs perpétuations permettent de déployer « un espace connu, maîtrisé et signifiant au quotidien ». ¹⁷

Christophe Robert met en avant que «les déplacements d'une zone d'ancrage à une autre se sont opérés sur des durées relativement longues au même titre que ceux qui ont marqué l'ensemble de la société. ». Il insiste alors sur l'influence des évolutions urbaines et économiques sur « les lieux de séjour et les parcours des groupes tsiganes ».¹⁸

En effet, les parcours des Voyageurs sur le territoire sont aussi largement dictés par des motivations économiques qui parfois font l'objet d'un regroupement de la famille. Ces réunions et ces ancrages sur un territoire dû au travail sont l'occasion «de moments intenses d'échanges et de solidarités familiales et surtout, [ils] s'inscrivent dans le temps long par un phénomène de répétition».¹⁹

On comprend donc que l'ancrage est parfois une affaire de nécessité. Il peut être choisi mais il est induit par des raisons rationnelles permettant la santé économique et la subsistance de la famille. On peut identifier le travail mais aussi les raisons de santé et la scolarisation comme trois grands facteurs d'ancrage, notamment à Nantes.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p76

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p. 176

¹⁹ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. ... », op. cit., p. 75.

Voyage et ancrage répondent donc à des besoins spécifiques, économiques, religieux, familiaux et ne relèvent définitivement pas de l'errance sur le territoire. Christophe Robert note que « l'ancrage local des familles renvoie à son tour à des dynamiques, des choix de vie et des relations historique singulière avec un territoire ». ²⁰

La valeur historique de l'ancrage économique est, en effet, largement identifiable dans les entretiens. Yannick Le Lay explique, par exemple, que certaines familles de Voyageurs sont arrivées à Nantes pour travailler dans les usines de construction de locomotives à Haluchère dans les années 1950 et s'y sont ancrées. Ces familles de Voyageurs sont alors ancrés dans l'histoire économique de Nantes ainsi que dans sa généalogie. En effet, Yannick Le Lay note que certains noms de ces familles arrivés après-guerre à Nantes se retrouvent encore maintenant et sont portés par des personnes sédentarisées.

Bérangère Dantec identifie également l'ancrage à Nantes, et particulièrement à Mauves sur Loire, pour des raisons économiques et en réponse à un besoin de main-d'œuvre sur le territoire.

« On a vraiment un ancrage fort au niveau de la prairie de Mauves. En fait, c'est un peu historique. Ils se sont mis là ça fait plusieurs générations. C'est notamment lié à tout ce qui est maraîchage. C'était une main d'œuvre qui intervenait pour le maraîchage, la vigne, la cueillette du muguet » B. Dantec

Enfin, Paul évoque son itinérance principalement à travers les activités qu'il a exercées. Lorsqu'il décide notamment d'aller à Noirmoutier, c'est pour y travailler avec un ami dans le maraîchage. Les Gens du Voyage y sont une main-d'œuvre essentielle puisque le ramassage des pommes de terres se faisait exclusivement à la main. Il y travaille d'ailleurs pendant quarante ans jusqu'à ce qu'à l'introduction des machines de ramassage. Cette nécessité de main-d'œuvre est aussi un facteur de déplacement et d'ancrage plus ponctuels en Champagne pour les vendanges pour la famille de Paul.

²⁰ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit. , p. 175.

« On suivait beaucoup les trucs saisonniers quoi. Comme on était six enfants chez nous, bah ça rapportait un peu d'argent. Alors on commençait par les cerises à Carpentras, les cassis à Dijon et etc... Les prunes à Agen, tout ça ! C'était que des petits métiers, des gagnes petits, comme on dit » Paul

L'évolution de l'activité économique des Voyageurs, faisant face à une industrialisation croissante dans leurs domaines d'activités traditionnelles et l'impact des crises économiques, a aussi favorisé l'ancrage. Bérangère Dantec évoque une diminution des pratiques du voyage dû à l'augmentation du coût du carburant. La Métropole note également dans son évaluation de l'ancrage que «le développement des filières de gestion et traitement des déchets impacte leurs activités traditionnelles de récupération (chiffonniers, ferrailage,...), la mécanisation des travaux agricoles a également réduit les activités économiques des Voyageurs dans le champ des récoltes, cueillettes, mareyage». ²¹ Ces évolutions induisent une recherche d'activités économiques plus sédentaires « notamment dans les secteurs des espaces verts et du bâtiment ce qui pose d'une part la question de l'accès à un habitat stable, salubre, adapté à leurs besoins, d'autre part l'obtention d'une domiciliation fixe pour favoriser la relation de confiance avec les employeurs». ²²

Bérangère Dantec identifie également la scolarisation comme un facteur central de l'ancrage, qu'il soit toute l'année ou sur plusieurs mois seulement. On note cette pratique de voyage lors des périodes scolaires chez la famille du chemin de la Boisbonnière. Luigi indique que lorsqu'il était enfant et que Paul travaillait à Noirmoutier, la famille partait s'installer sur les aires d'accueil de l'île le temps des vacances.

Un dernier facteur d'ancrage relevé sur l'ensemble du territoire national mais particulièrement important à Nantes est l'accès à la

²¹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 4.

²² *Ibid.*

santé. D'abord, la Métropole note que l'allongement de la durée de vie de l'ensemble de la population et donc une plus grande proportion de personnes âgées au sein des communautés conduit les familles à se stabiliser sur un territoire.²³

La famille du chemin de la Boisbonnière en est un exemple. Paul exprime en effet qu'ils ont choisi de s'arrêter à Nantes car sa femme était malade et elle avait besoin d'un suivi régulier dispensé à l'hôpital de Nantes.

La santé et l'accès aux soins sont également identifiés comme une cause d'arrêt par Bérangère Dantec. Elle indique que cet ancrage est particulier car il est vécu en très grands groupes familiaux alors réunis autour de la personne hospitalisée. La Métropole a identifié ce type d'ancrage particulier notamment dans le nord de Nantes, à Bouguenais, et souhaite développer un projet de «site d'hospitalisation». Ce site de plusieurs hectares permettant un ancrage ponctuel d'un grand groupe. Cette intention et ce projet sont d'ailleurs inscrit dans le schéma département d'accueil et d'habitat des Gens du voyage, validé en 2019.

Au-delà d'un ancrage par nécessité, on identifie dans les entretiens des raisons plus intimes et affectives dans le choix des lieux d'ancrage. Ces lieux font partie d'une mémoire familiale collective. Il existe, au-delà des motivations concrètes et de nécessité, des raisons au voyage et à l'ancrage «plus intimes qui se révèlent au fil du discours par certaines représentations, anecdotes ou encore par l'utilisation d'expressions ou de mots en particulier traduisant les attaches territoriales et les sentiments d'appartenance ». ²⁴

Par exemple, avant la nécessité d'un accès simple à l'hôpital, Paul se rapproche de la région nantaise par l'intermédiaire de sa seconde femme, dont la famille était déjà ancrée dans la région.

« [Vous avez choisi Nantes surtout pour le travail ou il y avait quelque chose ?] Bah moi j'étais venu une première fois. Au bout de trois ans, parce qu'elle est morte d'une leucémie, ma première

²³ *Ibid.*, p. 5.

²⁴ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. ... », op. cit., p. 75.

femme, à Villejuif, j'ai retrouvé une ancienne copine qu'était divorcée. On s'est remis ensemble. [Et elle, elle était à Nantes ?] Oui, eux ils ont atterri à Nantes... Ola oui ! Mais avant ils étaient itinérants. On les voyait eux. On les voyait aussi bien en Sologne, on les voyait en Bourgogne. On les voyait partout.

La localisation de la famille proche est un point important dans le processus et l'affirmation d'un ancrage. Aussi le tissage d'un réseau familial sur le territoire nantais est identifiable dans les pratiques de la famille de la Boisbonnière.

« On a de la famille un peu partout autour de Nantes. On a de la famille sur toute la Loire Atlantique, même beaucoup plus loin. Mais là, oui on a de la famille un peu partout sur Basse-Goulaine, sur Mauves sur Loire, Carquefou... [Et vous avez tendance plus à les recevoir ici ou à aller chez eux ?] Ouais, bah si c'est nous qui venons les voir, après c'est eux qui viennent nous voir. On s'appelle pour faire un barbecue, on s'appelle pour faire une partie de pétanque, boire un verre, se retrouver quoi. (...) On est pas loin les uns des autres, on est quand même assez proches. On a de la famille, enfin oui qu'est un peu plus loin, en région parisienne, dans le sud de la France, dans le Sud-Ouest et ceux-là euh... On les voit rarement. » Luigi

Après l'identification du travail comme cause originel d'ancrage à Noirmoutier pour Paul, on peut mettre en lumière des raisons et des processus plus intime qui l'on mené à s'attacher à ce lieu. On relève d'abord les liens d'amitié ou familiaux favorisant les implantations.

« Je me suis retrouvé avec mon copain. Il m'avait toujours parlé de Noirmoutier. Je savais même pas où ça se situait exactement. Et puis effectivement je suis allé le voir et puis ça m'a tellement plu que je suis resté ! Enfin je suis resté non, j'allais travailler chez lui. [Pourquoi ça vous a plu ?] C'est un bon copain ! On est même plus des copains, comme de la famille. » Paul

Paul appréciait à Noirmoutier l'environnement social qu'il avait créé à travers le travail. Les caractéristiques physiques ont également une importance dans son affection pour l'île. Il évoque Noirmoutier comme une échappatoire vers la nature, souvent évoqué dans l'entretien.

«[Pourquoi vous disiez que Noirmoutier ça vous a plu ?] Bah il y avait une tellement belle ambiance ! Bon c'était très dur. Parce que j'étais un peu mécanicien donc je m'occupais des tracteurs. Quand on récoltait alors là... Quand on était chez lui au départ, c'est vingt-cinq ouvriers. Ils ont travaillé tout petits là-bas avec moi, eux, pendant les vacances (en se tournant vers Luigi). Ils ramassaient les pommes de terre là-bas. Et puis après on était que deux. Et puis ça m'a tellement plu alors je suis allé passer toute la saison là-bas ! Et puis les enfants, bah comme il y avait un terrain pour les gens du voyage et comme je travaillais, c'était gratuit. Alors on était bien. On était juste en bordure de mer. Et puis pendant les vacances ils étaient contents, ils allaient voir la mer. [Vous êtes restés longtemps là-bas ?] J'ai travaillé presque quarante ans. Oui oui ! Bah dès que j'abandonnais la ville !» Paul

On peut enfin relever les lieux de mémoire collectifs ou familiaux et les événements ou les entités religieuses comme sources de déplacements et d'ancrages plus ou moins prolongée. Ainsi, un attachement peut se développer avec les lieux et les communes où se situent des sépultures de la famille. Ce facteur est identifié par la Métropole notamment sur une carte faisant l'état des lieux des ancrages sur le territoire nantais dans le cadre du schéma départemental d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage 2018-2024. Bérangère Dantec indique également un site important d'ancrage par la Métropole, à niveau du pont de Chevire, relatif à la pratique religieuse. Une église évangéliste implantée à Couëron favorise ainsi des déplacements en grands groupes pour des événements, notamment en été.

La mémoire et l'importance d'un ancrage dans le passé pour développer un attachement est identifié dans de nombreuses études sur l'attachement au lieu. Ainsi J. Davisdon et al. affirment que «par la

mémoire - consciente et inconsciente, psychique et somatique - nous portons tous les traces des géographies passées». ²⁵ Le présent est affecté ou enrichi par la réitération constante, consciente ou non, du passé.

La temporalité longue du processus d'ancrage et son historicité ont été mises en lumière dans les entretiens menés avec les Voyageurs. En effet, la généalogie de leur famille a été évoquée spontanément révélant un intérêt pour leur histoire. La réitération est ici consciente et sollicitée. Cet appel à l'entretien d'une histoire familiale et des attaches généalogiques semble être plus qu'une simple passion familiale. Cette pratique semble être récurrente dans la communauté des Voyageurs.

«C'est un groupe sur Facebook en fait qui regroupe plein de familles de Voyageurs et puis y en a qui mettent des photos en espérant que quelqu'un reconnaisse et puis y en a qui arrive à faire des arbres généalogiques assez loin. Et il y a beaucoup de ... Comme là, on a retrouvé quelqu'un de notre famille, qu'était soldat à une bataille en 1870, qu'est enterré au carré militaire à Paris. Et là, on va écrit pour en savoir un peu plus.» Luigi

La constitution d'une généalogie propre les relie les uns aux autres au sein d'une communauté et avec le territoire, via des lieux de naissance, de sépulture, d'ancrage, de travail. On observe une reconnaissance de leur présence historique et territoriale, qui face au rejet systémique, est vécu surtout dans l'intimité intra-communautaire. Cette existence intra-familiale ou intra-communautaire d'une mémoire constamment réactivée et sollicitée fait écho à la transmission de la langue et de la culture évoquée par Henriette Asséo. Perdue pour beaucoup de groupes ethniques européennes, une culture propre a été maintenue par la structure sociale forte des Tsiganes basée sur la famille. Ainsi, le réseau communautaire et familial perpétue inlassablement l'ancrage de leur histoire, de leur passé dans et en parallèle de l'histoire nationale officielle et populaire. Cette existence parallèle de deux

²⁵ « *Through memory – conscious and unconscious, psychic and somatic – we all carry traces of past geographies* »

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 12.

réalités est appliquée à de nombreux niveaux, de la vie quotidienne par l'implantation informelle, en passant par la fierté communautaire présente dans les familles mais cachée en public jusqu'à leur histoire, même la plus traumatique. On peut en effet noter que le génocide tsigane est peu évoqué dans l'histoire nationale, alors que la France a eu recours à une politique d'internement et de déportation massive. Ce détachement, le développement et l'entretien d'une histoire propre, sont des éléments constitutifs du «faire avec» qu'ont développé ces communautés face aux persécutions et au racisme.

Maria Lewicka, au travers d'une étude menée en Pologne, note que « l'attachement au lieu était systématiquement lié à l'intérêt porté à l'histoire de la famille et à l'histoire du lieu de résidence »²⁶ Elle précise que l'attachement pourrait alors servir d'outil de renforcement de la continuité individuelle, *self-continuity*. Cette notion est centrale dans l'établissement de l'identité. Le lieu via l'attachement semble jouer un rôle important dans la constitution de l'identité individuelle mais aussi collective.²⁷ Les Voyageurs malgré leur mobilité apparente, présentent un attachement à certains lieux et développeraient donc leur identité via ces lieux spécifiques d'ancrage affectif.

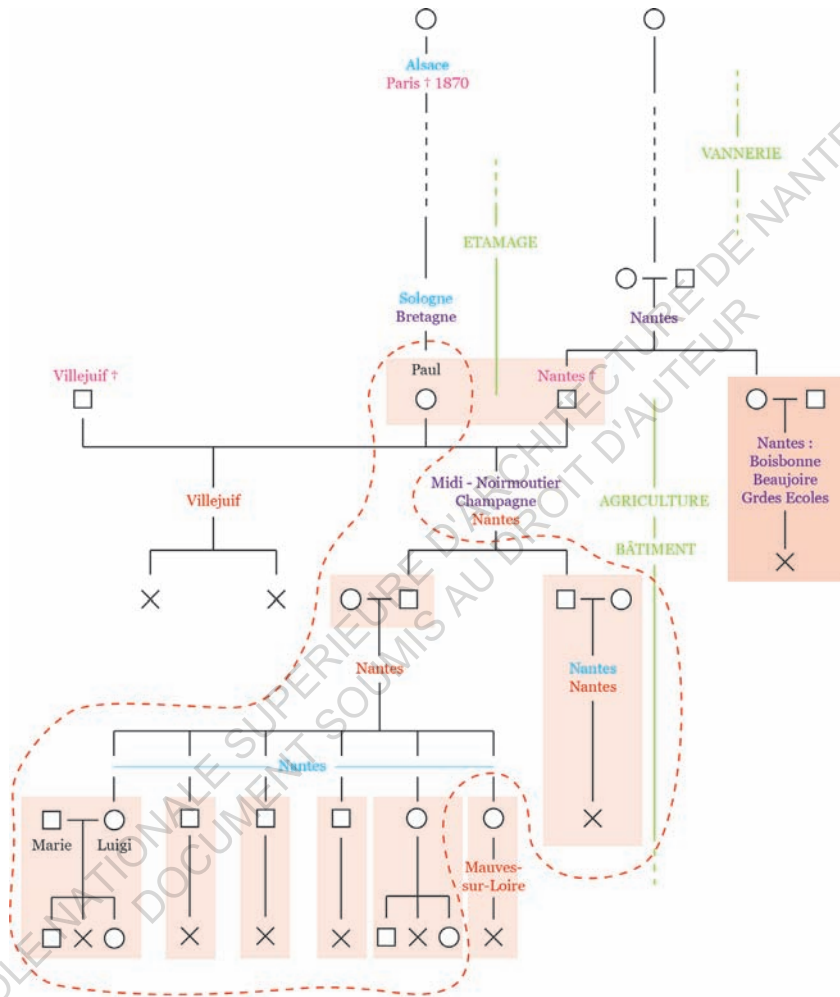
Face à l'importance de la continuité d'un ancrage dans l'attachement et l'investissement de la famille dans l'établissement de sa généalogie, il s'agirait de voir ce que peut révéler cet outil singulier. Un arbre généalogie de la famille est alors réalisé à partir des entretiens. Bien qu'il soit incomplet, il laisse déjà entrevoir une continuité d'ancrage à une diversité de territoires. On peut d'ailleurs noter que le déplacement à l'échelle de la famille, de l'Alsace à la Vallée de la Loire, n'est pas plus important que dans une famille sédentaire.

On peut notamment lire en filigrane l'évolution de l'itinérance, et l'ancrage progressif à la région nantaise. L'impact des changements d'activités économiques sur cet ancrage progressif est également visible,

²⁶ « *place attachment was consistently related to interest taken in family history and in the history of the residential place* »

LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 225.

²⁷ *Ibid.*



Arbre généalogique de la famille habitant chemin de la Boisbonnière



comme indiqué par Bérangère Dantec.

Cette historicité de l'ancrage dans une région voire à un lieu de résidence n'est sûrement pas recherchée dès l'origine. L'ancrage semble également porté par des raisons économiques prenantes. Mais à l'image d'une implantation historique de certaines familles sédentaires à un territoire, les processus de recomposition familiale des Voyageurs créés à force de répétition un ancrage à une échelle plus élargie mais bien réel. On peut notamment évoquer les Manouches du Val de Loire, évoqués par Samuel Delépine, ou les Manouches des Deux-Sèvres de l'étude menée par Céline Bergeon. L'ancrage prolongé à un territoire spécifique devient au fur à mesure des générations plus important et prend une place centrale dans la constitution de l'identité des individus. Cette identité territoriale forte peut alors être revendiquée. Ainsi, Luigi et Marie sont nés, ont majoritairement vécus et ont fondé leur famille à Nantes et s'identifient comme nantais.

Traditionnellement, l'appartenance à une communauté et l'identification de la personne avec un lieu passe par le degré d'immersion dans ce lieu, la durée durant laquelle l'individu y a vécu en lien aussi avec l'existence d'un ancrage historique et familial. Maria Lewicka indique à de nombreuses reprises que la durée de résidence «*length of residence*» est un des facteurs majeurs d'attachement au lieu, tout en y mettant des nuances. Cette idée est corroborée par les entretiens menés avec la famille sédentarisée chemin de la Boisbonnière et avant chemin de Boisbonne. Cependant, il serait intéressant de mettre en évidence les mêmes processus chez des familles ancrées et liées à Nantes et qui ont poursuivi le voyage.

On peut noter la présence de voyageurs intra métropolitains, restreignant leur parcours à l'aire de la Métropole. Il s'agit peut-être d'un indice d'attachement au territoire nantais au-delà d'un intérêt économique et social pour le maintien sur la même zone géographique.

« On voit que même les gens qui sont sur les aires d'accueil, c'est des familles quand elles partent en voyage, c'est un voyage sur la métropole, hein. C'est pas un voyage au fin fond de la France. Donc en fait, on retrouve toujours les mêmes familles qui tournent sur

la métropole. On n'a pas énormément de gens qui passent, qui s'arrêtent deux, trois jours et qui repartent.» Bérangère Dantec

« On a la dernière famille qui habite chemin de Boisbonne, ils sont sur un des terrains qui a pas été libéré. Et là, c'est l'été, donc, lui, il voyage entre le parc de la Beaujoire, enfin le parking de la Beaujoire. Et puis là il est rendu sur le parking des grandes écoles de la Chantrierie. C'est ça lui, ses promenades.» Yannick Le Lay

Cependant, il s'agit aussi de nuancer l'importance de la durée de résidence comme facteur exclusif et essentiel à l'attachement. Maria Lewicka identifie, en effet, des études qui montrent le développement d'un attachement indépendant de la durée de résidence. Cet attachement présentera simplement «une qualité différente de celle de l'attachement des résidents plus permanents». ²⁸

Celine Bergeon conclut que « par leurs mots, leurs habitudes de circulation, mais également par la fidélisation d'une clientèle, [les Voyageurs] s'inscrivent d'une manière originale dans les lieux de leurs parcours. Tout ceci en fait des habitants à part entière des lieux qu'ils investissent». ²⁹ B. Dantec évoque également ce statut d'habitant.

«Donc ils sont vraiment attachés à leur lieu de vie, à leur quartier. C'est vraiment, voilà, des nantais comme tout le monde.» B. Dantec

Même si on peut dire que les Voyageurs sont de vrais habitants, la singularité de leur ancrage et de leur attachement doit être prise en compte et clairement identifiée. Aussi, l'attachement au lieu des Voyageurs permettra de poser un regard critique sur les politiques publiques.

²⁸ « *it may have a different quality than attachment of more permanent residents*»

LEWICKA Maria, "Place attachment ...", op. cit., p. 215

²⁹ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. ... », op. cit., p. 82.

3. Politique de sédentarisation, la réponse d'une société sédentaire face à une situation d'ancrage mal comprise ?

Face à l'idée d'un ancrage tout autant mouvant que fort, nous pourrions questionner, dans cette troisième partie, la pertinence des politiques publiques d'habitat et d'accueil à l'attention de ces groupes et leur efficacité. La question de la sédentarisation est un enjeu politique particulièrement sensible, à la convergence de différents niveaux de gouvernance. Aussi, une première réflexion sera menée sur la pertinence des politiques d'ancrage, face à la réalité des communautés et la plasticité de leur attachement. (3.1) Nous pourrions ensuite regarder ce qui est proposé très localement et la réalité des pratiques d'ancrages dans la Métropole Nantaise, les efforts et les problématiques auxquelles elles font face. (3.2.)

3.1. Sédentarisation, l'illusion d'une évolution linéaire vers l'habitat classique

Avant d'évoquer les politiques d'ancrage, il est important de rappeler la plasticité des parcours des Voyageurs. Ainsi Laurent Gagnol évoque l'importance de concevoir le rapport au territoire nomade au travers d'«une déterritorialisation et une reterritorialisation toujours possible».¹ Christophe Robert insiste également sur le fait que de la sédentarisation est « un changement d'état qui ne s'inscrit pas dans un processus linéaire ».² Il précise cela face à la prédominance « des considérations de type évolutionniste, qui tendent à interpréter le passage de l'état nomade à celui de sédentaire, comme une suite logique

¹ GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011, p 90.

² ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p. 347

du développement de ces groupes». ³ Bérangère Dantec, chef de projet pour l'habitat adapté à la Mission Égalité, est également consciente et insiste sur la réversibilité des parcours résidentiels des Voyageurs.

« On a des personnes aussi qui vont aller dans de l'habitat plus classique sans caravane, on a ça sur Chantenay, mais qui ont mis leurs caravanes en hivernage en fait. Et qui pendant six ans récupéraient leurs caravanes l'été, comme M. et Mme. Tout le monde qui part un mois ! Pas plus que ça. Et au bout de six ans, ils ont décidés de quitter le logement. Ça s'était très bien passé mais ils ont décidé de reprendre le voyage. Et ça, les parcours résidentiels chez les Voyageurs sont jamais linéaires. A des moments de leurs vies, ils vont vouloir se poser et après repartir. Ça leur a permis à ces personnes-là de trouver un emploi pendant une certaine durée, que les enfants soient scolarisés et après ils ont choisis de faire autre chose, quoi. » B. Dantec

La sédentarisation est également à évoquer en pleine conscience du contexte social, économique et politique qui rend assez complexe le maintien d'un mode de vie itinérant. Aussi, ces processus d'ancrage sont « à la croisée d'une affirmation d'un mode de vie minoritaire et de l'adhésion à un ensemble de pratiques et de valeurs partagées par la société majoritaire ». ⁴ Pour Christophe Robert, la sédentarisation actuelle et l'ancrage grandissant trouve son origine dans « des mesures successives de bannissement, de rejet et des entraves juridiques et administratives » à l'encontre de la pratique de l'itinérance. ⁵ Ce climat général, entre discriminations quotidiennes, contexte social excluant et nécessités économiques, favorisent à l'évidence le processus de sédentarisation. Il apparaît que la sédentarisation peut être un choix de résignation et d'accoutumance à une exclusion caractérisée. C'est face à ce constat que les processus de sédentarisation au centre des politiques publiques nationales et locales, peuvent apparaître comme imposées.

³ *Ibid.*, p. 348

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

Cette volonté de sédentariser et de stabiliser la population nomade sur les territoires est évoquée par Yannick Le Lay, travaillant dans l'équipe de quartier Nantes-Erdre.

«[La sédentarisation, vous pensez que ça apporte quelque chose à la ville ? Pourquoi elle s'investit dans des projets comme ça ?] Bah je trouve ça dans l'air du temps aussi. [Vous entendez quoi par c'est quoi dans l'air du temps ?] Bah, on essaie de plus en avoir. Enfin surtout des nomades, qui vont d'un terrain sur l'autre. Enfin, c'est quand même assez difficile à gérer ! Quand ils arrivent sur un terrain et qu'ils commencent à ... Bah déjà, ils forcent le portail ou quelque chose pour rentrer, après il y a pas de sanitaires, pour les déchets, c'est tout un problème. Plus les soucis avec les voisins... Bon c'est pas facile à gérer et puis certains n'y mettent pas du leur non plus hein ! » Yannick Le Lay

Nous pouvons aussi questionner la place de la carte dans l'exclusion ou l'inclusion des populations de Voyageurs par la société majoritaire au pouvoir. Alenka J. Spreizer évoque l'usage de la carte comme un outil de stabilisation, de définition des implantations roms en Slovénie.⁶ En effet les cartes officielles - cadastre, PLU, documents divers - qui permettent la gestion des populations de Voyageurs sur le territoire, propose une conception unique du territoire donnée par une société dominante sédentaire. La place et la retranscription de la mobilité qui y est faite tend à lisser, à invisibiliser voire à criminaliser les implantations irrégulières. On ne lit ainsi pas la diversité des pratiques itinérantes dans les politiques publiques ou les cartes officielles.

Ce lissage du réel peut découler d'une volonté politique d'universalité mais aussi d'une nécessité de lisibilité. Les outils actuels sont, en effet, peut-être incapables de proposer une retranscription d'une densité de réalités complexes. Aussi la question des cartes et des outils utilisés pour définir l'implantation des Voyageurs et gérer leurs mouvements sur le territoire, révèle une ambivalence entre protection

⁶ SPREIZER Alenka J., « Géographie émotionnelle de l'exclusion dans une implantation rom choisie », *Études tsiganes*, n°44-45, 2010, p. 27.

et rejet. Cette ambivalence s'exprime au travers d'une classification établie par l'extérieur, par un état sédentaire.

A. J. Spreizer décèle dans le travail des géographes slovène sur implantation rom, la réactivation et la permanence de stéréotypes. L'autochtonisme mis en place en Slovénie, définissant des roms «autochtones» et «non-autochtones», est la réponse politique locale face à la «question rom» et l'implantation de groupes roms immigrés, venus de pays voisins, et les roms slovènes. Or, cet outil politique permet aussi de limiter les droits de ces populations puisque qu'il établit des critères définissant les «vrais» Roms slovènes.

En France, la gestion des Gens du Voyage et la reconnaissance de leur spécificité se heurte au «modèle républicain», fondé sur l'universalité. Ce cadre politique et idéologique tend à occulter l'existence des pratiques singulières sur le territoire et conduit implicitement à «une assimilation progressive, souvent qualifiée d'intégration, et dans laquelle les populations tsiganes ne se retrouvent pas nécessairement.»⁷

Au-delà de questionner la réalité des relations entre populations sédentaires et populations de Voyageurs, il s'agit de se demander comment sont établis les états sur le sujet. En effet, ce bagage de savoirs majoritairement produits par la société sédentaire façonnent la vision politique des Voyageurs et de notre relation avec eux. Cette vision politique est elle même à l'origine des textes réglementant la gestion et l'implantation de Gens du Voyage sur le territoire. On comprend ici la nécessité d'une remise en question profonde des images populaires et des stéréotypes s'infiltrant dans tous les degrés de gouvernance jusqu'à impacter la vie des Voyageurs, tant dans l'environnement social que dans les textes réglementaires.

Aussi, certains travaux, notamment de géographes, se positionnent pour la prise en compte de la subjectivité du chercheur, à envisager comme «« sujet-chercheur » et un corps engagé dans l'espace». S'ajoute donc à la prise en compte des émotions des individus étudiés dans l'étude du territoire, la nécessité de prendre en compte les propres émotions du chercheur. Il s'agit donc, pour le chercheur,

⁷ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit., p. 222

d'«une invitation à interroger [sa subjectivité] pour mieux comprendre son rapport au terrain, pour mieux rendre compte de sa pratique et de sa place vis-à-vis de ce terrain qu'il construit comme sien.»⁸

L'influence de stéréotypes est identifiable dans les entretiens menés avec les acteurs institutionnels du projet chemin de la Boisbonnière. Ainsi, Bérangère Dantec indique que le programme en lui-même a été pensé pour prévenir les problématiques liées aux stéréotypes et aux réticences populaires. Elle indique que dans «un souci d'intégration dans le quartier, d'acceptation par les riverains», le choix a été fait d'inscrire dans le programme l'interdiction de stationner une caravane sur les parcelles.

Bérangère Dantec insiste aussi sur les difficultés rencontrées en interne auprès de ses collègues, des instances de la Métropole, des communes face à la mise en place de projets d'habitat adapté. Finalement, l'équipe en charge de ces projets d'ancrage doivent faire face aux réticences, aux mécontentements voire au rejet de la par des riverains et des institutions publiques.

«A NMH, c'était la première fois qu'ils faisaient un projet de ce type, d'habitat adapté. Donc on a changé plusieurs fois de chef de projet... Faut aussi avoir en interne des gens volontaires pour travailler sur ce type de projet. Il y avait des réticences aussi en interne et aussi au sien de la Métropole, après voilà on doit aussi convaincre nos collègues urbanistes.» B. Dantec

On peut identifier les points importants de la législation concernant l'implantation des Gens du Voyage sur le territoire français. Ces documents impactent actuellement la gestion de l'ancrage des Voyageurs à Nantes, par les communes et la Métropole. La loi Besson de 2000, qui suit la loi de 1969, établit des nouvelles directives pour l'accueil des populations. Ainsi, les communes de plus de 5000 habitants doivent disposer d'aire d'accueil pour les Voyageurs. Ces aires sont donc

⁸ GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie... passagère ? », *Carnets des géographes* [en ligne], n°9, mis en ligne le 30/11/2016.

conçues comme des lieux de halte plus que comme des lieux d'ancrage.

L'application de ces directives passent par des instances locales dont les communes et le département au travers de l'établissement d'un schéma d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage. Ce document comprend «un volet accueil et stationnement, un volet habitat mais aussi un volet insertion sociale et professionnelle portant sur le développement de l'accès aux droits».⁹ Ainsi en Loire Atlantique, un schéma départemental d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage régit la conception, la construction et la gestion des aires d'accueil. Le schéma permet également d'établir des objectifs sur plusieurs années. Le schéma précédent, valable de 2010 à 2016, se concentrait sur l'accueil des itinérants. Le schéma actuel adopté en 2018 intègre l'intention de développer la promotion de l'habitat adapté et fixe l'objectif de la régularisation et l'ancrage de 140 ménages d'ici 2024.

La Métropole a également voulu intégrer l'ancrage dans ces politiques en créant un poste de chef de projet habitat adapté, ayant pour vocation la promotion de ce type de projet auprès des communes de la métropole et leur suivi. Bérangère Dantec intègre Nantes Métropole à ce poste en 2011. Le service en charge des Gens du Voyage est ensuite regroupé au sien de la Mission Egalité, créée en 2014 à l'arrivée de Johanna Roland au poste de maire. Cette Mission Egalité a pour objectif «de garantir l'égalité pour des publics discriminés dont font partie les Gens du Voyage». B. Dantec explique que leur action s'adresse notamment aux migrants dont les Roms, au public handicapé, au public LGBT.

Les textes et les orientations en faveur d'une plus grande diversité et l'ancrage existent. Cependant, la mise en place des mesures et la réalisation de projets concrets est assez complexe. Bérangère Dantec relève la nécessité d'une pédagogie auprès des acteurs de la ville, instances publiques, communes, aménageurs. Ce travail est réalisé, entre autres, par la Mission Egalité et les associations de Voyageurs tels que l'ADGVC 44, Association Départementale Gens du Voyage

⁹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 4.

Citoyens de Loire Atlantique, et la FNASAT, Fédération nationale des associations solidaires d'action avec les Tsiganes et les Gens du voyage, à l'échelle nationale. La sensibilisation à l'échelle de la métropole passe aussi par la diffusion de l'évaluation sur l'ancrage mené en 2018.

A l'échelle nationale comme sur la métropole nantaise, les projets d'habitat adapté ou de prise en compte de besoins d'ancrage spécifiques sont encore très rares. Peu de communes envisagent des projets à long terme et privilégient « une gestion des difficultés au coup par coup »¹⁰, proposant souvent des réponses incomplètes.

Bérangère Dantec relève aussi des difficultés pour faire valoir ces actions au sein même des instances publiques. Ces projets sont effectivement chronophages et nécessitent un travail transversal regroupant plusieurs services, instances et gouvernances. Les décisions doivent faire l'objet de validations multiples, à chaque étape. La chef de projet de la Mission Egalité confirme que ce type de projet nécessite un investissement conséquent des communes. Aussi, le schéma propose la création d'un poste axé sur la gestion de ce type de projet et de faire le lien entre les différents niveaux et acteurs du projet.

« On fait très peu d'habitat adapté. On en a pas énormément parce qu'on a pas de foncier disponible, parce que c'est compliqué même envers nos directions en interne, de promouvoir ce type d'habitat. Il faut vraiment avoir une volonté politique forte pour qu'on puisse sortir des opérations d'habitat adapté. » B. Dantec

« Et c'est inscrit dans le PLH, comme quoi on doit reloger des familles en ancrage. C'est inscrit dans le schéma départemental. On a des orientations du PLUM qui préconise aussi l'ancrage... Après le problème, si on a pas de volonté politique forte, par rapport à des collègues qui sont dans d'autres directions, j'ai pas de moyens de pressions à par ceux-là quoi. Après on s'appuie sur des personnes, c'est une histoire de personnes. C'est un peu dommage à dire ...! » B. Dantec

¹⁰ FAURE Julia, FOULTIER Christophe et ROBERT Christophe, *L'adaptation de l'habitat et des logements des « gens du voyage » sédentarisés*, Recherche sociale, 2003, p. 5.

Bérangère Dantec met également en avant les conflits qui opposent certaines politiques du territoire lorsqu'il s'agit de l'ancrage des Gens du Voyage. Face à la forte demande des Voyageurs d'ancrage sur des terrains familiaux, généralement des terrains agricoles dans des zones en urbanisation, certaines politiques publiques entrent en conflit. Même si l'ancrage est inscrit dans les objectifs, les communes doivent aussi lutter contre le mitage des terrains agricoles, respecter d'autres textes sur l'agriculture urbaine, entre autres.

Les politiques sur l'ancrage rencontrent aussi des difficultés liées « à la régularisation foncière des familles installées sur des parcelles privées, la reconnaissance de la caravane dans les documents d'urbanisme » ou encore l'ancrage en aires d'accueil détourné de leur usage d'origine.

On relève donc une multiplicité de freins à l'élaboration de projets d'habitat adapté dont « une méconnaissance du sujet et un manque d'expertise au sein des communes ». On observe aussi un décalage entre les demandes des familles, « qui souhaitent conserver leur mode d'habiter et de travailler » et les intentions des communes à la « normalisation de leur habitat, d'une plus forte mobilisation du droit commun et d'inclusion sociale ». ¹¹ Bérangère Dantec évoque ainsi la réticence des familles installées à Mauves sur Loire depuis plusieurs années à intégrer des projets d'habitat adapté situés dans d'autres quartiers. Ces personnes souhaitent rester dans leur quartier malgré le peu d'accès aux services alors que la ville de Nantes souhaite limiter l'effet de ghettoïsation en les rapprochant des transports notamment et leur permettre un accès au droit simplifié. La métropole relève enfin un manque de lisibilité du rôle de chacun dans l'application des réglementations et dans l'établissement de projets d'ancrage.¹²

L'évaluation faite par la Métropole révèle un investissement très inégal et une mise en action des directives métropolitaines assez lente de la part des communes. Cependant, Bérangère Dantec explique

¹¹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté ... », op. cit., p. 5.

¹² *Ibid.*, p. 6.

que sans l'aval des communes, peu de choses peuvent être faites et que certaines ne souhaitent pas s'engager dans la voie de l'ancrage territorial alors que cet ancrage existe bel et bien sur leur territoire.

« C'est toujours un peu problématique la question des gens du voyage. C'est un sujet très sensible donc quand on fait des diagnostics très précis, on ne peut pas les faire sans l'avis de la commune. Donc si une commune n'est pas partante, on ne peut pas. Y a des communes, elles ne souhaitent pas qu'on fasse de diagnostics. Donc on ne peut pas y aller, on ne sait pas exactement. Politiquement c'est hyper sensible comme sujet. Et après il y a des périodes où on peut pas intervenir. Pré électoralement, on ne peut pas par exemple. » Bérangère Dantec

Le fascicule de l'évaluation menée par Nantes Métropole se conclut sur les objectifs et les améliorations à apporter à leurs politiques d'accueil et d'ancrage. Le document insiste également sur l'engagement de la ville sur ces questions. Ainsi la ville développe des actions d'habitat adapté depuis plusieurs années, notamment par le pilotage d'une « mission de maîtrise d'œuvre urbaine et sociale de 2004 à 2008 dans les communes de Nantes et Rezé », répondant aux orientations du premier schéma département.

On identifie ensuite l'intégration d'un objectif sur l'ancrage en 2011 avec l'arrivée entre autre de Bérangère Dantec, et la création d'un poste spécifique. Ensuite, la Mission Égalité qui permet la réalisation de diagnostic « des situations d'ancrage territorial et sur la recherche de solutions adaptées d'habitat pour des ménages identifiés ». ¹³

On lit ici l'intention de la Métropole de montrer que des actions sont initiées, qu'elle est en accord avec les demandes nationales et déjà bien avancé dans leur application locale. Cependant on peut également identifier l'enchevêtrement administratif qui entoure ces questions et la complexité d'un travail commun avec des acteurs plus ou moins investis. Alors que la présence des partenaires réunis en équipe transversal est

¹³ *Ibid.*

essentielle dans la réussite et la pérennisation de telles actions.

La métropole, via son évaluation, comme Bérangère Dantec, durant son entretien, tiennent à préciser que les actions métropolitaines et communales sont parfois en accord avec les attentes des ménages de Voyageurs, notamment grâce à l'élaboration progressive des processus d'habitat adapté. Les quelques projets déjà menés ont ainsi permis de « résorber des situations d'insalubrité et d'améliorer les conditions de vie des ménages, de leur apporter un confort et un sentiment de sécurisation dans le logement, et pour certains de régulariser leurs situations résidentielles ». ¹⁴ Cependant, il reste du chemin à parcourir pour que la réponse des communes soit suffisante à la demande exprimée et efficiente face à la grande diversité des familles itinérantes et ancrés sur leur territoire.

Face aux problématiques globales qu'engendrent la méconnaissance, le manque d'engagement politique, les difficultés foncières, économiques et réglementaires, nous pouvons essayer de voir quelles réponses spécifiques et locales sont proposés sur le territoire nantais pour répondre à l'ancrage des Voyageurs.

¹⁴ *Ibid.*, p. 6.

3.2. Adaptations locales des textes, vers une diversité et une fluidité des réponses à l'ancrage

La sédentarisation a pour objectif central la régularisation des situations des ménages de Voyageurs et de leur implantation sur le territoire. En effet, face un « ancrage territorial de plus en plus prégnant, il convient donc de trouver des solutions adaptées ». ¹ Pour répondre au mieux à des situations d'ancrages divers et fluctuants, Nantes Métropole a identifié la nécessité de « créer une culture commune afin que l'habitat adapté soit intégré à la fois dans les questions d'urbanisme métropolitain et dans les projets des communes ». ² Cet objectif passe notamment par l'évaluation de la situation actuelle sur le territoire nantais. Il est essentiel de prendre conscience de la spécificité de chaque situation familiale. Aussi, cette évaluation se base sur des diagnostics réalisés sur sept des vingt-quatre communes de la métropole « Rezé, Bouguenais, La Montagne, Saint-Herblain, Couëron, les Sorinières et Nantes, pour en extraire, par la suite, des préconisations ». ³ Cette enquête a permis de mettre en lumière « une véritable demande d'écoute et d'accompagnement de la part des Gens du voyage » mais aussi la méconnaissance et les préjugés ancrés dans le discours de plusieurs acteurs en charge de ces projets.

Aussi ce travail d'évaluation et de diagnostic permet d'envisager les améliorations à apporter et d'identifier au mieux les besoins des communautés. Même si les actions sont encore sporadiques sur le territoire, cette évaluation met en évidence l'investissement volontaire des services en charge de questions d'accueil et d'ancrage. Bérange Dantec comme la métropole, au travers de cet état des lieux, identifie un besoin conséquent de sensibilisation et de pédagogie auprès des riverains comme des personnes impliqués dans le projet via leur rôle

¹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 2.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

politique ou dans des instances publiques. Ainsi, le développement du travail en groupe pluridisciplinaire avec des partenaires de différents horizons semble pertinent. Il s'agit ainsi de regrouper les élus et le personnel de la Métropole et des communes, les associations d'accès aulogement ou de médiation, les organismes d'aide sociale, les bailleurs, les aménageurs publics ou encore les architectes et les urbanistes pour constituer un regard réaliste sur l'ancrage en accord avec les besoins spécifique et les contraintes économiques, foncières ou réglementaires.

La prise en compte des besoins spécifiques des communautés de Voyageurs dans les textes locaux est aussi un point central pour inciter les communes à engager des projets. Ainsi « la prise en compte de l'habitat adapté a été intégrée dans le Plan Local d'Urbanisme métropolitain (PLUm) actuellement en cours d'élaboration ». ⁴ Bérangère Dantec évoque aussi l'intérêt d'inscrire des zones dédiées à l'habita adapté et les aires d'accueil dès le dessin des Zone d'Aménagement Concerté (ZAC). La Mission Egalité doit alors développer des stratégies de sensibilisation pour convaincre les aménageurs et les bailleurs. Finalement la Métropole a peu d'outils pour des actions directes. Elle est surtout un intermédiaire et un maillon essentiel dans la sensibilisation. Il s'agit à terme de considérer l'habitat adapté comme véritable solution de logement et l'intégrer dans les politiques publiques.

Nantes Métropole et la Ville ont donc engagé une évaluation des situations d'ancrage sur la métropole en 2013 et 2016, avec l'appui de plusieurs services dont la Mission Egalité, les communes, des partenaires institutionnels comme le Département ou la Préfecture et des associations, regroupement de Voyageurs comme l'ADGVC 44 ou association de médiation comme Les Forges. Cette évaluation s'appuie sur une analyse fouillée se basant sur les documents législatifs, des entretiens menés avec des Voyageurs et d'autres acteurs du territoire, une revue des projets d'habitat adapté déjà réalisés, notamment à Bouguenais et Rezé, les actions menées dans d'autres territoires français, et enfin des séminaires entre élus et acteurs. Il s'agit là d'engager un travail transversal et pluridisciplinaire, comme préconisé

⁴ *Ibid.*, p. 3.

L'attachement au territoire des Gens du Voyage



Entrecroisement des chronologies du projet chemin de la Boisbonnière et des politiques publiques à l'attention des Voyageurs

pour la réussite de ce type de projets, avec une diversité d'acteurs du terrain. Cette étude permet aussi la mise à jour des connaissances sur les besoins des ménages et des Voyageurs et la réalité de leur quotidien sur le territoire.

Le projet d'habitat adapté mené chemin de la Boisbonnière s'inscrit dans cet engagement métropolitain pour la promotion de l'ancrage. Ainsi le terrain sur lequel sont construites les maisons aujourd'hui habitées par les Voyageurs, implantés en ancrage prolongé chemin de Boisbonne, a été identifié au cours de la première enquête, menée entre 2004 et 2009. Les terrains chemin de Boisbonne sur lesquels la famille était installée depuis 1999, avec l'accord de la ville de Nantes, font partie d'un projet immobilier en lien avec la ZAC de la Chantrerie Grandes Ecoles. Un projet d'aire d'accueil avait également été intégré au plan de la ZAC au niveau de ces terrains car à proximité des axes routiers, mais également pour son caractère relativement excentré, en entrée de ZAC. Face à la nécessité du départ de la famille de Voyageurs et en accord avec la politique volontariste pour l'ancrage, il a été proposé aux familles un projet d'habitat adapté en maisons avec abandon de l'habitat mobile.

Bérangère Dantec, d'ailleurs, note l'importance de définir le terrain du projet avant d'engager le diagnostic d'ancrage et avant même toute proposition de projet. Il s'agit de prévenir toutes frustrations que susciterait un projet avorté chez des populations en ancrage précaire ou en demande de logement adapté.

Le programme d'habitat adapté propose trois types de logements pour répondre, un minimum, à la diversité des pratiques d'ancrage et de relation à l'itinérance. On trouve principalement l'installation sur un terrain familial avec l'intégration de sanitaires, avec ou sans pièce de vie et une partie où stationnent les caravanes ; l'installation en habitat dual, c'est-à-dire en maison tout en conservant la caravane comme pièce supplémentaire ; et l'installation en habitat classique majoritairement une maison en abandonnant le stationnement de caravane.⁵

⁵ *Ibid.*

Le document de sensibilisation développé par la Métropole explique que l'habitat adapté « ne se résume pas à des caractéristiques techniques, réglementaires ou budgétaires ». La spécificité de ce programme réside principalement dans le suivi constant et les aller-retours entre les différents acteurs et les futurs habitants. Aussi, Bérangère Dantec compare ce processus à celui de l'habitat participatif plutôt qu'au procédé classique de conception et de réalisation des logements sociaux ou privés. En effet, certains projets d'habitat adapté ont un statut de logements sociaux comme celui du chemin de la Boisbonnière. La politique d'habitat adapté propose trois types de logements aux familles et les familles qui veulent accéder à un projet d'habitat adapté doivent passer par une demande de logement sociaux. Cependant, la part de décisions des familles sur la conception, l'agencement des espaces, le choix des matériaux est bien plus grande que dans des projets classiques. Bérangère Dantec conclut : « C'est vraiment ça qui est adapté. C'est ce lien qu'on a en permanence avec eux. Cet aller-retour ». Pour permettre à cette méthodologie d'exister au mieux, la métropole préconise l'établissement d'un « groupe-projet » composé des différents partenaires, un élu référent politique et un chef de projet rattaché à la commune pour assurer la coordination.⁶ Bérangère Dantec assure que ces procédés et méthodes se sont constitués au cours d'expérimentations et des expériences des précédents projets. Il s'agit aussi pour elle de continuer d'améliorer ces procédés par l'échange entre les institutions et les Voyageurs.

Ce type de projet est chronophage et long pour les acteurs engagés notamment à cause de la relation constante à établir entre les différentes acteurs et bénéficiaires. Cependant, Bérangère Dantec explique que cette longue durée du processus d'habitat adapté est aussi un gage de réussite.

« Ça peut paraître long. Au départ, ça leur a paru long aux Voyageurs mais ça leur a permis aussi de s'approprier le projet. Et de cheminer tout doucement. Parce qu'on avait des personnes

⁶ *Ibid.*, p. 7.

âgées, ça été compliqué aussi pour eux d'abandonner l'habitat caravane. Mais après, 'fin, quelques mois après, [Paul] était super content. Le cheminement, en fait, même s'il est long, je pense qu'il est nécessaire aussi pour que l'appropriation du logement se fasse le mieux possible.» B. Dantec

Même si ce processus présente encore des problèmes, on peut noter l'implication des acteurs locaux et d'associations. Cet investissement encore sporadique est vif et se base sur des individus investis pour l'amélioration des conditions de vie des Voyageurs sur la métropole. Cet engagement est visible, entre autres, dans la réactivité et l'intérêt porter à ce travail et à mes questions.

L'évaluation de Nantes Métropole des projets déjà réalisées indique que la plupart des familles sont satisfaites de leur logement, particulièrement celles installées sur des terrains familiaux. B. Dantec identifie également l'intérêt de pérenniser les ancrages sur les terrains familiaux qui présentent une adaptation plus rapide des familles et un accompagnement réduit de la part des associations. En effet, le terrain familial permet d'après Nantes Métropole la perpétuation de « leur mode de vie et d'habitat traditionnel».⁷ Les ménages en habitat classique regrettent généralement l'abandon de la caravane et envisagent l'acquisition d'un terrain dans le futur. B. Dantec indique que l'habitat dual peut être une solution pour une adaptation douce à l'habitat sédentaire sans caravane.

«Ce qui est intéressant dans l'habitat dual, c'est qu'on peut mettre la caravane à côté. Ça les rassure, ça leur permet d'intégrer cet habitat et souvent, quelques années plus tard en fait, ils se séparent de la caravane. Mais ça a été un peu le tremplin, un peu le marche-pied pour accéder à l'habitat plus classique. En fait c'est une histoire de parcours résidentiel. » Bérangère Dantec

⁷ *Ibid.*, p. 6.

Christophe Robert affirme que «ce n'est pas tant la sédentarisation en soi qui est source de déstabilisation ou d'exclusion que les conditions dans laquelle elle s'exerce». ⁸ Aussi le processus dans lequel est menée la sédentarisation est primordiale. L'auteur identifie des situations où «la sédentarisation (bien qu'elle ait pu être conditionnée ou précipitée par de mauvaises conditions de voyage imposées de l'extérieur), prend parfois des allures de nouvelle adaptation, mesurée et maîtrisée, autorisant de ce fait une continuité satisfaisante des pratiques de vie sociale, économique et culturelle valorisées par les groupes concernés». ⁹

Au-delà du processus de mise en place de la sédentarisation, de l'implication des familles dans le projet ou d'un logement favorisant la transition douce entre habitat mobile et maison, l'attachement au lieu habité et au territoire élargi est un élément favorisant la réussite du projet et simplifiant également la médiation et l'accompagnement post-installation.

« [Sur le projet de la Boisbonnière, finalement que le projet soit proche de ...] C'était facilitant. Complètement. C'était des gens qui avait leurs habitudes dans le quartier. Les enfants étaient scolarisés là. Certains avaient même, je pense, des activités dans des associations. Elles connaissaient, même si ça a pas été toujours simple avec les habitants du quartier, elles connaissaient déjà les habitants, etc. » Bérange Dantec

Ce constat est également fait par la Métropole. Les projets de terrains familiaux sont les plus satisfaisantes tant pour les familles que pour les acteurs impliqués. «Les projets de terrains familiaux restent les moins chronophages, les plus fluides et les plus efficaces du point de vue de la conduite de l'action publique, tandis qu'ils apportent le plus

⁸ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p. 348

⁹ *Ibid.*

de satisfaction aux ménages». ¹⁰ Le diagnostic de la Métropole indique donc que ce type de projet serait à privilégier dans la mesure du possible face aux problématiques du foncier.

L'habitat adapté a aussi pour vocation « de faciliter les parcours de vie et l'accès au droit commun ». Sur ce point, la connaissance du quartier, de ces dynamiques et de son fonctionnement publique grâce à un ancrage prolongé est un facteur clair de facilitation à l'adaptation au nouveau mode de vie. Il semble donc intéressant de favoriser l'implantation des projets d'habitat adapté à proximité des lieux d'ancrage traditionnel des familles de Voyageurs.

L'évaluation menée par la Métropole se conclut sur des propositions d'améliorations. A l'échelle de la métropole, il s'agit de s'appuyer sur les textes nationaux et locaux, de promouvoir l'intégration des projets dès la programmation des ZAC, et ainsi identifier les biens immobiliers et les terrains susceptibles d'accueillir des projets.

Ensuite, à l'échelle de la commune, il est essentiel d'identifier un chef de projet pour la coordination, d'établir un recensement des situations d'ancrages et des besoins des ménages, pour pouvoir offrir des réponses suffisamment diversifiées et enfin mobiliser la médiation sociale pour le suivi de ces projets.

Enfin, à l'échelle des projets, il s'agit de penser un projet non-stigmatisant, via son architecture et son aménagement intérieur, d'établir des critères et un diagnostic social pour l'accès à ces logements, d'associer les ménages tout au long de l'opération et enfin proposer un accompagnement vers le droit commun. ¹¹

On observe dans cette liste d'actions l'intention métropolitaine de reconnaître et intégrer la spécificité de telles opérations tout en ménageant les riverains et les communes. En effet, les projets se doivent de rester en périphérie, et assez diffus sur le territoire voire en ZAC, entretenant un certain zonage urbain de l'habitat social.

¹⁰ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté ... », op. cit., p. 7.

¹¹ *Ibid.*, p. 8.

Nombre de ménages de Voyageurs nantais font des demandes de terrains ou de logement en vu d'un ancrage sur le territoire. Il existe une diversité de type d'ancrage. Bérangère Dantec insiste sur la diversité et la flexibilité des trajectoires résidentielles des voyageurs. Elle explique l'intérêt d'une diversité d'habitat. Aussi, le principe de l'habitat adapté permet une transition douce, une adaptation aux nouveautés qu'apporte ce changement de logement. L'adaptation du processus repose principalement sur ces allers et retours constants. Mais, Bérangère Dantec insiste également sur la potentielle réversibilité de cet ancrage. On comprend alors que l'ancrage des Voyageurs ou leur sédentarisation ne s'inscrit pas dans une linéarité, une évolution progressiste vers de l'habitat classique. Il s'agit plutôt d'une étape comme une autre dans des parcours résidentiels et de mobilité fluctuants, évolutifs et constamment renégociables.

Les communes doivent encore s'investir beaucoup plus largement pour l'accès généralisé à des solutions de logements adaptés aux pratiques actuelles du territoire par les Voyageurs.

En mettant en lumière l'attachement au territoire des communautés de Voyageurs et leur présence historique sur les territoires, nous avons aussi pu évoquer l'intérêt de la prise en compte des singularités de l'ancrage et de la pratique du territoire de ces communautés dans les politiques publiques à leur attention. Nous pouvons nous demander comment les émotions, positives comme négatives, qui structurent la relation à l'environnement habité et qui s'établissent dans cet attachement peuvent se lire dans le territoire, qu'elles soient tangibles ou intangibles.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

CHAPITRE 3

INFLUENCES DE L'ATTACHEMENT SUR LE TERRITOIRE, UNE GÉOGRAPHIE DU SENSIBLE

•
ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'ACCÈS

Le rapport entre communautés voyageuses et territoire est marqué par la domination d'une société majoritaire et sédentaire. Aussi l'organisation spatiale et sociale des groupes est fortement façonnée par les émotions négatives entretenues à leur rencontre. Dans ce troisième chapitre, nous pourrions interroger l'influence de ce rejet systématique sur l'environnement habité de ces communautés et la relation qu'ils développent avec lui. (1.) Malgré tout et dans l'intention d'une vision nouvelle sur ces communautés, il serait intéressant d'envisager une coexistence apaisée voire constructive. Nous pourrions ainsi nous demander si les rapports entre société sédentaire et communautés de Voyageurs peuvent conduire à un impact positif sur l'organisation sociale et spatiale dans un dialogue au-delà d'un rapport de domination. (2.)

1. Impacts du rejet et de la haine dans l'organisation et l'implantation des groupes

Au vu des stigmatisations anciennes et actuelles auxquelles doivent faire face les Voyageurs sur le territoire français et européen, les émotions négatives que développent Voyageurs et Gadjé sont aussi à considérer dans l'évocation d'une géographie du sensible. Il s'agira d'abord de mettre en évidence les implications du rejet voire des persécutions dans l'image et les relations qu'entretiennent ces communautés pour leur environnement et la société sédentaire majoritaire. (1.1.) Nous pourrions également nous interroger sur les impacts de ces sentiments sur l'implantation spatiale et la construction d'un lieu de vie protégé de ce rejet constant. (1.2.)

1.1. Conséquences des discriminations dans l'appréhension du territoire et de l'environnement social

Les stéréotypes et les discriminations qui façonnent la façon dont sont perçus les Voyageurs par la société sédentaire ont un impact considérable sur la vie quotidienne de ces communautés. Le rejet expérimenté presque constamment par les Voyageurs constitue la base de leur rapport avec la société gadjé et son environnement. Ainsi, le regard et les émotions négatives transmises par l'extérieur aux communautés impactent leur structure et leur projection dans les lieux habités et *partagés*.

Évoquer leur rapport au territoire et la relation à l'environnement des Voyageurs, c'est évoquer les discriminations et l'exclusion ou la menace du rejet ou de l'intolérance. L'impact de ces discriminations constantes et subis tout de la vie est largement visible dans les entretiens avec la famille du chemin de la Boisbonnière. Les stigmatisations constantes ont logiquement marqué Paul, Luigi et Marie et se ressent dans la façon dont ils répondent et envisagent l'entretien. Même s'il est tout à fait ouvert à cet entretien, et même bavard, Paul reste ainsi un peu sur la défensive insistant sur les bonnes notes de son petit-fils et les différents métiers de ses enfants. De même, lors de l'entretien avec Luigi et Marie, le sujet des discriminations apparaît sans que j'ai posé de question spécifique. En effet, il semble que pour eux, tout soit étroitement lié à ce rejet, parfois insidieux, parfois violent.

Aussi face à cette menace constante des stigmatisations voire de l'exclusion, les communautés semblent développer des stratégies de défense, prévenant le rejet. Il s'agit souvent de rendre sa présence et ses singularités invisibles aux yeux de la société sédentaire. Ainsi, Christophe Robert note que même la mémoire traumatique du génocide tzigane de la Seconde Guerre mondiale est parfois passée sous silence

ou entretenue uniquement au sein des communautés «préférant se taire de peur que cela recommence» .¹

L'installation sur les territoires et dans les lieux de halte fait aussi écho à cette injonction à l'indivisibilité, évoqué par Anina Ciuciu lorsqu'elle raconte son parcours en tant que Rom immigrée en France. Céline Bergeon identifie également des stratégies dans l'implantation et les parcours des familles « mises en place pour pallier une carence d'hospitalité et continuer de stationner dans des lieux signifiants pour les personnes concernées».²

Dans beaucoup de pays européens, les Roms sont considérés par les sociétés sédentaires voisines comme des étrangers ou des parasites alors qu'ils présentent des implantations très anciennes dans les territoires. Alenka J. Spreizer identifie ce phénomène d'exclusion en Slovénie et explique qu'il aussi est la source d'une inclusion et d'un sentiment d'appartenance à la région pour la société sédentaire slovène.³ Christophe Robert met en avant ces phénomènes envers les Voyageurs français. Il explique que malgré une implantation historique « ces populations sont méconnues des sociétés avec lesquelles elles partagent l'espace social et elles ne laissent jamais indifférent».⁴

Cette perception négative persistante est visible dans le processus du projet chemin de la Boisbonnière. Yannick Le Lay, intermédiaire auprès de l'équipe de quartier sur le projet, indique qu'il a fallu plusieurs réunions pour pouvoir désamorcer les tensions qu'engendraient ce projet et l'accumulation des stéréotypes.

«On les a fait se rencontrer pour ce projet de sédentarisation. Les premières réunions n'ont pas été faciles parce que voilà, même aujourd'hui, on a l'idée que les gens du voyage, c'est

¹ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p.17.

² BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 73.

³ SPREIZER Alenka J., « Géographie émotionnelle de l'exclusion dans une implantation rom choisie », *Études tsiganes*, n°44-45, 2010, p. 25.

⁴ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit., p.17.

toujours les voleurs de poules... C'est assez difficile. Donc même si, pour certains, on en est bien loin... Tant qu'ils étaient à 500m de chez eux ça allait, mais on les a rapprochés dans l'entrée de leur quartier. Ça leur a fait peur !» Yannick Le Lay

Face à ce rejet expérimenté dès qu'ils sont exposés publiquement, les Voyageurs ont développé des stratégies qui rythment leur vie et qu'ils leur permettent de prévenir les stigmatisations, le rejet voire la violence. Luigi indique au fil de l'entretien les stratégies, qui peuvent sembler banales, mais qui regroupés offrent une certaine protection face aux assauts des sédentaires. Face à ses agressions quotidiennes et insidieuses, la vigilance est de tous les instants. Luigi et Marie m'indiquent ainsi qu'ils doivent parfois faire attention à la façon dont ils s'expriment ou évoquent leur famille, leur logement pour ne pas être identifiés comme des Voyageurs. Quand ils étaient encore en habitat mobile, ils évitaient également de recevoir des personnes extérieures à la communauté, des Gadjé, et préféraient rester discrets avec les amis ou les connaissances faites via l'école des enfants ou via le travail.

«Quand j'avais des trucs à vendre, une voiture ... Bah il fallait que je leur donne rendez-vous chez des gens ou alors sur un parking parce que s'ils seraient venus chez nous... J'en suis sûr qu'ils auraient fait demi-tour ou alors ils m'auraient dit «Bah non on est pas intéressés». Parce qu'ils auraient eu peur des aprioris. Que la voiture a quelque chose, qu'on a fait quelque chose sur la voiture...» Luigi

Le projet de la Boisbonnière est aussi révélateur de cette exclusion caractérisée envers ces communautés et de son expression spatiale. Yvan Loizeau, architecte du projet, indique en effet que lorsque le chantier a été lancé et déjà après plusieurs réunions de concertations, des personnes persistaient à s'opposer au projet. Cette opposition tenace à l'installation de la famille de Voyageurs en face de chez eux s'est traduit spatialement par la construction de murs sur leur propre parcelle.

« On a vu une politique de murs. Quand je faisais le chantier, en face, les petites clôtures, ça s'est transformés en murs ! »
Yvan Loizeau

Luigi et Marie affirment que cette opposition farouche était fondée surtout sur leur appartenance à la communauté des Gens du Voyage et pas à l'installation de maisons à proximité.

«Ils étaient contre parce qu'ils ont su que c'était des gens du voyage mais ils auraient pas su que c'était des gens du voyage, ils auraient rien dit en fait ! C'est ça en fait ! C'était le fait vraiment les gens du voyage quoi ! Il y a même des gens qui ont vendu des maisons. Y a deux personnes qu'on vendus leur maison parce qu'ils savaient qu'on arrivait dans le quartier ! Bon bah voilà quoi...» Luigi et Marie

Ainsi, des études sont menées sur le rôle des émotions négatives dans le territoire. Plusieurs chercheurs identifient la colère et la peur comme sources d'actions spatiales fortes, qui peut également devenir «moteur d'action et ainsi devenir un outil politique ». ⁵ Ces actions sont menées en lien parfois avec les entités qui cristallisent cette peur ou cette haine latente. Ainsi, les voisins au-delà d'érection de murets ont entrepris des actions publiques au travers de pétitions, de la création d'un collectif de Voisins en Colère. On lit clairement ici que ce projet a permis de cristalliser un rejet et un ressentiment plus large que la simple installation de cette famille. Luigi et Marie déplorent ces actions car elles se fondaient sur des stéréotypes et une rancœur de certains habitants ayant eu de mauvaises expériences dans le passé. Ainsi, Luigi affirme qu'il ne fallait pas réduire la communauté ni sa famille à cet incident. Ces actions mettent en lumière le procédé d'essentialisation à des caractéristiques réductrices et souvent fausses qui permet de laisser s'exprimer une colère et une violence souvent injustifiée.

⁵ GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie... passagère ? », *Carnets des géographes* [en ligne], n°9, mis en ligne le 30/11/2016.

La perception du quartier par les Voyageurs est forcément impactée par ces actions portée par une haine caractérisée. Aussi, le travail de médiation est essentiel dans ces cas pour ne pas que le rejet et la colère réciproque n'envenime trop le projet et face renoncer les familles. On comprend quand quittant le lieu d'ancrage, la famille s'exposait à encore plus de violence et ce au quotidien en venant emménager juste en face des réfractaires.

«C'est à double sens, les gens du voyage aussi ont peur hein. Moi, j'ai discuté avec des familles avant qu'ils aménagent y en a certains qui hésitaient encore à quelques jours de l'emménagement parce qu'ils avaient peur des autres, quoi.» Yannick Le Lay

Les textes réglementaires et leurs applications spatiales sont parfois aussi des sources d'exclusion. C. Robert comme C. Bergeon identifie le problème de la localisation des aires d'accueil dans les communes. La relégation physique des sites en périphérie, «confinés et dispersés sur des parcelles agricoles ou à proximité d'infrastructures industrielles»⁶, fait écho à la relégation sociale du groupe. Cette implantation est une violence en soit rappelant aux individus qu'aucune place ne leur ai faite au sein de la société comme de la ville. C. Bergeon indique que la localisation de ces aires en « des endroits spécifiques et reculés sur le territoire communal, complique considérablement les modalités de l'acte d'habiter et l'aire est très rarement choisie comme une partie intégrante de la ville»⁷ et s'ajoute à l'autoexclusion de l'accès au droit de ces groupes souvent précaires. En effet, Christophe Robert explique que le manque d'intégration globale des communautés à l'espace social et physique du territoire habité induit « une faible inscription des personnes en résidence mobile dans les dispositifs de droit commun en lien à l'habitat et au logement».⁸ C. Bergeon relève

⁶ BERGEON Céline, *Initiatives et stratégies spatiales. Le projet circulaire face aux politiques publiques. L'exemple des Roms et des Voyageurs du Poitou-Charentes (France) et de la Wallonie (Belgique)*, Thèse de doctorat, Géographie, Poitiers : Université de Poitiers, 2011, p. 380.

⁷ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. (...) », op. cit., p. 78.

⁸ ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? (...)*, op. cit., p.166.

également la question de l'hospitalité qui est rendue impossible ou difficile lorsque les sites d'installation sont excentrés des lieux de vie de la société sédentaire. Elle précise que pour les Voyageurs c'est «la distanciation sociale qui engendre le plus de craintes et de reproches».⁹ Ainsi, l'aire est à la fois rejetée en dehors du territoire résidentiel et social des sédentaires et décriée pour son inaccessibilité par l'ensemble de la société. L'auteure indique que cette question de l'accueil d'autres publics et de la mixité n'est pas un sujet dans les textes de loi.¹⁰

Cependant, on peut se demander si questionner l'hospitalité des aires ce n'est pas franchir la dernière barrière qui préserve la communauté du reste de la société majoritairement hostile. L'introduction d'une diversité exposerait potentiellement les Voyageurs à certaines agressions à l'intérieur même de l'espace privé. Luigi évoque d'ailleurs la question du voisinage dans les aires d'accueil et précise, que même entre les familles de Voyageurs, l'entente n'est pas garantie. Il déplore le manque d'intimité de ce genre de site et déclare que pour eux l'implantation sur une aire n'a jamais été envisagé comme une possibilité. Ils ont besoin de cet espace privé et familial, à l'écart des autres Voyageurs et de la société sédentaire.

On peut noter aussi l'ambivalence qu'exprime la société sédentaire face à l'intégration des communautés dans le tissu social. Alors que la tendance générale est à exclure spatialement mais aussi socialement les familles, par la récurrence des discriminations à tous les niveaux inscrite dans un climat hostile latent, la Métropole déplore le manque ou la réticence des familles de Gens du Voyage à s'intégrer lorsqu'elles sont installées dans des projets d'habitat adapté. L'évaluation menée par Nantes Métropole indique ainsi que les familles conservent « leurs anciennes habitudes et un réseau social basé sur le groupe familial et la communauté des Voyageurs ».¹¹ Seules les familles

⁹ BERGEON Céline, *Initiatives et stratégies spatiales. Le projet circulatorio face aux politiques publiques*. (...), op. cit., p. 380.

¹⁰ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. (...) », op. cit., p. 78.

¹¹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », Les Cahiers de l'Évaluation, Nantes Métropole, 2018, p. 7.

ancrées sur le territoire depuis plusieurs générations développent un certain tissu social mixte.¹²

Il apparaît cependant assez évident que face à une exclusion historique ancrée dans l'histoire familiale et globale des Voyageurs, le tissage de liens sociaux avec la société gadjé soit mis à mal. Développer des liens et ainsi établir une relation de confiance entre ces deux populations qui se sont constamment opposés demandera sûrement plus qu'un projet d'habitat. Il s'agira en effet de désamorcer un processus de protection mis en place depuis plusieurs siècles et qui a été perpétré à travers les générations en réaction aux persécutions.

On peut aussi se demander si la Métropole identifie des liens ou une démarche de rapprochement engagé par les riverains sédentaires avec les familles sédentarisées. Il apparaît que les liens ne sont pas plus sollicités de l'autre côté. Ainsi, chemin de la Boisbonnière, le rejet et l'opposition très marquée a fait place à une surveillance rapproché des pratiques des familles notamment vis-à-vis du stationnement des voitures ou d'une certaine indifférence. Luigi comme Yannick Le Lay, se faisant le relai de l'association de riverains du quartier, note le développement de quelques liens de voisinages «classiques» et une entente cordiale. Cette évolution est déjà conséquente au vu des protestations et des tensions engendrées par le projet et l'attachement fort des riverains à leur quartier.

Maria Lewicka identifie également que de nombreuses études définissent les liens communautaire «*community ties*» comme un des facteurs sociaux récurrents dans l'attachement. L'implication dans la communauté et les liens au voisinage favorisent l'attachement. On peut identifier dans le terrain d'ancrage chemin de Boisbonne, un double niveau de liens. Les Voyageurs sont attachés au territoire, via ses caractéristiques naturelles par exemple, et à environnement social restreint de la famille et des amis bienveillants, dessinant un attachement en réseau à certains territoires de la Métropole par l'installation d'autres membres de la famille proche. Ils développent cependant peu de liens avec des gadjé et les voisins en particulier. Il s'agit là peut-être d'une

¹² *Ibid.*

simple réaction au contexte où personne ne sollicite de liens ou à une véritable stratégie de protection, ou la densité et l'entretien du réseau familial et d'attachement individuel et intime aux lieux compense une impossibilité de l'exprimer ou de l'étendre dans la sphère publique et le territoire partagé.

Alors que nous venons de prendre conscience de l'importance des discriminations dans le rapport développé avec le territoire, physique et social, des Voyageurs, nous pouvons nous demander comment ces familles réussissent à s'établir malgré ce rejet de la population majoritaire.

1.2. S'installer malgré l'exclusion, l'espace habité comme un refuge

Les populations de Voyageurs font face à de nombreuses difficultés au niveau, social, institutionnel, juridique, territorial compliquant grandement leur insertion sociale. Chaque expérience de ce rejet, qui à l'échelle du moment pourrait paraître insignifiant, s'accumule au quotidien comme dans la mémoire collective du groupe inscrivant profondément cette violence latente dans la vie des individus. « Des tentatives d'assimilation, de formes diverses et plus ou moins violentes »¹ se sont ajoutées aux cours des siècles à ces discriminations. Christophe Robert insiste malgré tout sur la résistance toujours effective qu'on déployé les groupes tsiganes.² Cette résistance a pu prendre plusieurs formes, au travers d'actions publiques ou d'arrangements plus discrets avec des situations inconfortables. Aussi, face au rejet ou à la menace de ce rejet déjà trop expérimenté, les Voyageurs développent des stratégies d'implantation ou de pratiques sociales pour se protéger, notamment au sein de l'espace intime. Ils développent alors une sorte d'autoexclusion du territoire, pour un moment plus ou moins long, comme un système de préservation.

Ces mécanismes relèvent de l'expression spatiale de la peur, l'une des émotions les plus évoquée lors des entretiens. Elle est identifiée par plusieurs chercheurs comme un outil de production de l'espace et la ville. En effet, son incidence est plus clairement identifiable par des matérialisations spatiales explicites. L'identification des impacts des émotions positives sur le territoire est plus compliquée comme elles semblent moins visibles dans leurs expressions spatiales. La notion de refuge semble associer ces deux pans des émotions. Il est un espace protecteur, à l'écart des stigmatisations, qui permet l'épanouissement d'émotions positives et affectives avec l'environnement social choisi et l'espace en lui-même.

1

² ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, p.17.

On peut relever qu'une des définitions du lieu proposée par Maria Lewicka dans son état des lieux sur l'attachement fait écho à cette idée. Le lieu y est «une entité délimitée ayant une identité unique et une continuité historique, un lieu confortable de repos et de défense contre le «dehors» dangereux et étranger»³, associant protection et sécurité à l'écart du monde extérieur.

Alors que l'acte de recevoir est fondamental pour l'appropriation et la constitution d'un lieu personnel propre, les Voyageurs doivent dissimuler leur véritable mode d'habiter face à une potentielle stigmatisation. Céline Bergeon avance que «« l'acte de recevoir » fait aussi partie des pratiques qui participent de l'acte d'habiter et de se sentir chez soi ».⁴ Il s'agit d'une étape d'affirmation de sa propriété ou de son ancrage sur le territoire et dans le lieu. On reconnaît alors à l'hôte la qualité d'habitant de son logement et du territoire par extension. Or, pour les Voyageurs, cet acte simple est entravé ou restreint à des personnes bienveillantes, identifiées en amont et *sensibilisées*, comme l'évoquent Luigi et Marie.

L'impossibilité de recevoir empêche alors la reconnaissance d'un vrai chez soi passant aussi par la validation des autres habitants du territoire. L'établissement d'une existence et d'une fierté habitante à sens unique semble aussi à l'origine de l'ambivalence constitutive du positionnement public et intime des Voyageurs vis-à-vis de leurs espaces habités. Ils sont attachés à leurs espaces, à l'échelle du privé comme du territoire, mais l'expression de cet attachement est principalement individuel, et n'apparaît que très peu dans la sphère publique.

La stratégie qui semble la plus mise en place par la famille de la Boisbonnière est d'éviter au maximum la confrontation, par

³ « *a bounded entity with unique identity and historical continuity, a cozy place of rest and defense against the dangerous and alien 'outside'* »

LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 209.

⁴ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 78.

l'invisibilisation de leurs particularités habitantes ou culturelles et par une séparation franche entre l'environnement social et public et la sphère familiale et son espace intime. Ainsi, qu'il s'agisse de vendre quelque chose ou d'inviter des amis, la stratégie est la même. Outre le spectre du rejet, la venue d'étrangers est une potentielle menace à la rare quiétude présente en ce lieu et doit être limitée.

«[Vous parliez d'inviter des gens chez vous, est que vous avez plus tendance à inviter des gens, peut-être extérieurs, maintenant ?] Ah bah oui oui, des gens qui sont pas de chez nous, on va dire des gadjé, des copains d'école, tout ça, même des collègues, oui. Enfin certains collègues venaient quand même me voir, parce qu'ils me connaissent... Au travail, ils apprennent à connaître. Y en a que ça dérange pas du tout. Mais y a des gens qu'on préférerait pas parce que... Maintenant, oui !» Luigi

Luigi et Marie affirment également qu'ils n'auraient pas accepté de participer au projet et d'y habiter s'il avait fallu cohabiter à l'échelle de la parcelle, avec d'autres familles. D'autant plus si cette cohabitation avait nécessité de se mélanger avec des familles gadjé. Ils craignaient de faire face des reproches sur leur façon d'habiter et leur légitimité à occuper ce projet et ce type de logement. On observe ici l'idée du foyer comme dernier lieu de liberté, certes très réduite, où l'incidence des discriminations et du regard sédentaire est minimisé au maximum.

« On n'aurait pas pu se retrouver avec des personnes d'autres familles, en fait. Parce que toutes les familles s'entendent pas. Il y a des gens qu'on aime, des gens qu'on n'aime pas. S'ils avaient placé d'autres familles, ça aurait pas été. Puis, en plus, s'ils avaient mis, comme on dit chez nous des gadjé, ça aurait été encore plus compliqué quoi ! Parce que, nous, c'est vrai qu'on fait un petit peu de bruit. On crie. Les enfants y crient. Ils ont pas l'habitude. Alors forcément, s'ils avaient commencé à avoir des réflexions sur les enfants, sur notre façon de vivre, beh... ça aurait pu mal se passer». Luigi et Marie

L'inquiétude des Voyageurs face aux potentielles remarques des voisins sur leur mode de vie et face à un rejet qui serait arrivé jusqu'au pas de leur porte a été aussi identifié par Yannick Le Lay, de l'équipe de quartier. Il identifie alors des peurs et des réticences fondées sur une méconnaissance et des préjugés, d'un côté comme de l'autre.

« C'est à double sens, les gens du voyage aussi ont peur hein. Moi, j'ai discuté avec des familles avant qu'ils aménagent. Y en a certains qui hésitaient encore à quelques jours de l'emménagement parce qu'ils avaient peur des autres, quoi.»
Yannick Le Lay

Luigi conclut que finalement «on a peur de ce qu'on connaît pas» et que l'emménagement n'a pas suscité tant de reproches directs, en comparaison avec les échanges vifs du début de projet.

Bérangère Dantec explique que les Voyageurs ancrés sur la Métropole favorisent largement l'installation sur des terrains familiaux, situés en zone agricole parfois en cours d'urbanisation. Cette localisation pourrait être corrélée avec l'idée du refuge, au-delà des avantages économiques de cette solution. Le terrain permet de délimiter un espace familial propre à l'écart, symboliquement et physiquement, de la société gadjé. Ce type d'ancrage permet aussi de préserver la structure en groupe familial et évite la dispersion spatiale. Luigi explique d'ailleurs que cette volonté de rester en famille a été un des moteurs du premier déménagement à Doulon vers les terrains chemin de Boisbonne en 1999. Bérangère Dantec relève cependant que cette implantation préservée de l'influence gadjé tend à disparaître avec l'expansion de la Métropole sur ces zones agricoles, à l'écart de la ville il y en a encore cinquante ans.

« En fait, on a un arc d'ancrage. On a Couëron, Saint-Herblain, Bouguenais, Rezé parce que c'était des villes qui avaient beaucoup de terrains agricoles en fait. Où c'était assez facile, l'accès à la terre agricole. Ce qui est plus le cas maintenant. Mais c'est des gens qui ont achetés des terrains y a peut-être 40

ou 50 ans et qui maintenant se font rattraper par l'urbanisation»
Bérangère Dantec

Le terrain apparaît alors comme un véritable refuge où la structure familiale et l'environnement direct recréent un espace protecteur se détachant, pour un moment, de l'intolérance gadjé environnante. Luigi indique d'ailleurs qu'au début sa famille avait été assez réticente au projet de déménagement et à l'idée de quitter le terrain du chemin de Boisbonne. Ce sentiment de sécurité et d'éloignement des violences quotidiennes pourrait être un des facteurs identifiés par Maria Lewicka sous le terme d'«ancrage», limitant l'envie de quitter l'espace d'attachement.

«Bah par contre, il y en avait d'autre que ça dérangeait... Alors il y a eu trois ou quatre réunions avec Nantes Métropole. C'était la guerre ! Il y avait quand même une bonne moitié qui était totalement contre ! A ce qu'on arrive dans le quartier et euh... Mais nous non plus hein ! Nous, on voulait pas venir, nous, on voulait rester dans notre petit coin tranquille.» Luigi

La Métropole a cependant pour objectif d'éviter la ghettoïsation de ces populations. Elle identifie ces ancrages en terrains familiaux comme problématiques. Les familles y sont implantées assez loin des services et dans des zones peu accessibles, comme par exemple sur la prairie de Mauves, desservie par aucun transport en commun. En effet, la ville veut proposer à ces familles un accès au droit et aux services plus aisé, notamment par l'accès à une mobilité simplifiée. Or, ces intentions entrent en conflit avec le système d'ancrage permettant à ces familles de développer une protection. Le groupe, en effet, a une capacité de mobilité autre via des voitures. Déplacer les familles ou apporter un accès aux transports en commun sur ces sites d'ancrage éloignés pourrait faire craindre aux familles l'intrusion de populations gadjé sur leurs sites d'installation ou d'autres violences.

Cette possibilité fait écho aux attaques perpétrées sur des camps roms en 2014 en région parisienne, où des individus extérieurs se sont littéralement introduits sur le site d'ancrage pour le détruire.

Lorsque l'on observe l'environnement immédiat et les descriptions faites par la famille de cet ancien terrain chemin de Boisbonne, on identifie rapidement les éléments qui lui confère son statut de refuge. Par exemple, la densité de végétation, l'accès unique ou le fait que la rue soit exclusivement habitée par leur famille rendait cet espace particulièrement agréable à vivre.

« Oui ça va faire un an qu'on est là. Février 2019. Dans ce nouveau quartier... (il sourit) Alors ça a été un peu compliqué au début hein ! Parce que nous là où on habitait bah il y avait que nous. C'était une voie sans issue. Il y avait que nous, personne d'autre. On avait de la forêt partout. On faisait ce qu'on voulait, quand on voulait. (Sa compagne acquiesce) Ici maintenant, on va dire que... bah c'est plus compliqué hein ! C'est que des maisons... On peut pas faire ce qu'on veut quand on veut... » Luigi

Les personnes interrogées regrettent principalement la perte de la grande liberté d'action et de mouvement que leur donnait le site sur le chemin de Boisbonne. Lorsqu'ils ont dû emménager en maison où la rue et les alentours sont devenu des espaces non-appropriés et mêmes non-appropriables par la famille.

« On était habitué à un petit peu plus de liberté, si vous voulez... Voilà ! On a ce petit-bout là quand même (en indiquant le jardin) bon ! Quand on était là-bas... c'était beaucoup mieux parce qu'on était en ville et en campagne, c'est ça qu'était bien ! [Ici, c'est plus la ville ?] Bah oui... Les enfants si vous ouvrez la porte, vous êtes tout de suite sur la route ! C'est pour ça que là-bas, c'était bien. On était bien. J'avais un beau jardin.» Paul

Finalement, on note une ambivalence aussi dans la propre implantation des familles. Comme l'évoque Anina Ciuciu, l'installation sur le territoire de la société dominante nécessite l'assimilation de ces codes pour passer le plus inaperçu et éviter les discriminations. La fierté d'appartenance à la communauté est également revendiquée et

entretenu au sein des familles. Aussi, Anina Ciuciu évoque le double masque, le déchirement, l'ambivalence, le paradoxe de vivre sur ce territoire en tant que Rom.⁵

Ainsi, à Nantes, comme identifié par Bérangère Dantec, ce tiraillement s'observe sur la qualité de vie. Les familles à Mauvès choisissent de rester sur leur terrain d'ancrage malgré des conditions de vie peu décentes et un accès au droit et aux services limité. L'éloignement du site induit une précarisation de la population, mais leur permet aussi de se prévenir du rejet. L'exclusion d'abord spatialisée par la société sédentaire, notamment par la localisation des aires d'accueil, est intégrée et réutilisée comme une solution de prévention face aux discriminations omniprésentes. La famille de la Boisbonnière a, elle, choisie le mettre en péril leur confort et la protection de leur lieu d'ancrage en démangeant. Ils ont effectivement essuyé des réactions d'une grande violence, Violence caractérisée qui avait comme origine certaine leur apparence à la communauté des Voyageurs. En contre partie, ils bénéficient d'un confort de vie et d'aide sociale à l'intégration.

Elise Olmedo au travers d'une étude menée avec des Voyageurs du Sud de la France en lien avec une exposition montée par le Muséum sur les métiers rom sur le territoire européen et français a fait dessiner des cartes d'implantations aux Voyageurs. En ressort clairement, le double rapport au territoire, apprécié pour ses caractéristiques physiques notamment, comme ici l'espace naturel de la montagne et ses activités, mais aussi la répression et la violence latente menaçant constamment leur ancrage sur le territoire, ici représenté par cette masse de l'extérieur entourant le terrain et la voiture de police suivant les caravanes. La peur transparaît dans la représentation que fait cette personne de son implantation sur la commune. La menace y cohabite avec les qualités de l'espace et du territoire.

⁵ DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUICUI Anina, « Kiffé ta race. Rromni et française » [podcast en ligne], Binge Audio, 18 février 2020, 54 min.

L'arrivée à Sallange (Savoie)



La perception de l'environnement investi lors de l'ancrage est teintée à la fois des qualités, des affections pour le lieu mais aussi de la menace de l'exclusion.⁶

⁶ OLMEDO Elise et ZANKO Sasha, *L'arrivée à Sallange (Savoie)*. Extrait de OLMEDO Elise, « Mapping Difficult Stories », enquête-collecte « Métiers et savoir-faire romani » en Europe et Méditerranée » au Mucem, mis en ligne le 28/03/2019.

La vie quotidienne des Voyageurs ne peut par être envisagée sans l'impact lancinant et structurant des discriminations et du rejet structurel à leur rencontre. Face à l'exclusion de la part de la société majoritaire ou face à la menace de celle-ci, les familles développent des stratégies d'installation et de vie sur le territoire minimisant la prise de la société dominante sur leur espace intime et la vie, encore préservée, qui s'y déroule.

Ces stratégies d'ancrage sont à considérer à leur juste valeur, mais ne doivent pas effacer les émotions positives que les communautés et la société sédentaire sont aussi capable de développer via le territoire et entre elles.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2. Mondes sédentaire et nomade, enchevêtrements et apports mutuels

Cette deuxième partie propose d'envisager les échanges et l'interpénétration des populations sédentaires et voyageuses au sein d'une société commune. Nous pourrions d'abord mettre, une dernière fois, en évidence les enchevêtrements sociaux, économiques, territoriaux dépassant bien plus la conception populaire de populations distinctes et hétérogènes. (2.1.) Enfin, nous pourrions envisager les bénéfices d'une coexistence consciente de la complexité et de la plasticité des réalités voyageuses et des apports de chaque groupe dans l'existence et la création du territoire. (2.2.)

2.1. Une réalité bien plus complexe que l'opposition originelle

Contrairement à l'image opposant Voyageurs, parias et parasites du territoire, aux sédentaires, propriétaires et exploitants de cette terre, une réalité toute autre est à envisager. Ces deux populations au mode d'habiter supposément différent s'établissent sur des limites floues et fluctuantes. En effet, les interconnexions voire une interdépendance existe depuis plusieurs siècles dans nos sociétés. Il s'agit de poser un regard plus positif sur les relations qui peuvent exister ou être développées entre Voyageurs et Gadje.

Connexions positives ou relations économiques peuvent être mises en avant dans de nombreuses zones géographiques à travers le monde. On peut notamment observer cette interpénétration des populations nomades et sédentaires dans l'organisation sociale et territoriale des Touaregs comme le démontre Denis Retailé. L'ordre hiérarchique entre nomades-éleveurs et sédentaires-paysans s'inversent parfois. Dans leur implantation spatiale, leurs activités

économiques et les liens familiaux et politiques trans-ethniques,(+) les sédentaires et les nomades de cette région du Sahara vivent de façon très connectée. Ils partagent ainsi des zones d'habitat mais aussi une part de leur culture, des sources de revenus et de subsistances. On observe une interpénétration de ces populations et de leurs activités à différentes échelles, du village au terroir. Ces échanges se basent alors sur des réseaux de relations trans-ethniques et fluctuant dans le temps, saison sèche et saison des pluies par exemple.¹ Ainsi, il donne encore une preuve que «l'espace nomade n'est pas un espace d'errance» mais bien « un espace d'échange social».²

En Europe et en France, l'histoire du peuple rom est également connectée à la construction de la société. Il semble que sédentaires et Tsiganes aient développé leurs spécificités respectives au même moment et sur un modèle social commun. A l'image de leur ancrage historique dans la construction sociale et économique de nos sociétés, les populations de Voyageurs devraient donc être pensées comme une composante itinérante dans la globalité de la société plutôt qu'un groupe indépendant voire un excédent sur le territoire.

Christophe Hubert, géographe du collectif Échelle Inconnue, évoque ces enchevêtrements historiques entre itinérants et sédentaires notamment au travers des activités économiques. «Jusqu'au XIX^e siècle, les nomades assumaient la fonction de mise en relation d'espaces»,aux activités et aux besoins économiques, commerçants et industriels différents.³

L'itinérance avait alors une fonction, plus reconnue qu'actuellement, dans la société. On peut citer comme exemple les foires qui permettaient de mettre en relation individus et nouveautés. Christophe Hubert précise qu'au XIX^e siècle, et ce, jusqu'en 1912, les fêtes foraines, les foires économiques ou agricoles et les foires industrielles s'établissaient et se déplaçaient sans distinction sur le territoire. Les lois de 1912 puis de 1969, avec l'établissement de fichiers nomades et

¹ RETAILLE Denis, « L'espace nomade », *Revue de géographie de Lyon*, n°1, 1998, p. 79.

² *Ibid.*, p.80

³ BERESSI Julie et GRANIER Marc-Antoine, « Architecture et mobilité » [podcast], France Culture, 15 mars 2016, 52 min.

forains, ont restreint les droits d'une partie de ces itinérants et établis une hiérarchisation. Les forains et nomades deviennent alors étrangers de l'intérieur. On leur retire le droit d'une activité économique libre et la légitimité de vivre et de travailler sur le territoire. Il affirme que c'est à partir de cette période qu'une distinction s'installe durablement entre sédentaires et Voyageurs.⁴

Si leur activité économique est réglementée, c'est qu'ils posent problème pour l'État et pour les territoires. Leur intérêt et leur fonction sur le territoire sont alors oubliés par la population sédentaire. La réglementation de leurs activités économiques met en évidence le fait qu'ils sont maintenant envisagés comme un problème. Leur fonction historique est ainsi petit à petit occultée par la criminalisation croissante de leurs déplacements et de leurs activités.

Christophe Hubert note que la vision que l'État et les populations ont des itinérants et des Voyageurs évoluent en accord avec les besoins de l'époque. Aussi, lorsque l'itinérance permettait la construction d'un marché économique en France, on observe une indifférence, une bienveillance voire une certaine protection de l'habitat mobile. Lorsque le contexte économique demande une main-d'œuvre facilement mobile, on ménage également les itinérants et Voyageurs sur le territoire. Quand ce besoin de mobilité de la main-d'œuvre, des idées ou des produits économiques diminuent, on exerce à nouveau une pression sur ces populations, notamment par la réglementation de leur mode d'habiter et de subsistance.

Au-delà de l'intégration à une généalogie collective et d'une présence historique sur les territoires, il s'agit de comprendre que les populations itinérantes prennent part à la construction de l'identité du territoire. En effet, ils participent de toujours à la perpétuation des terroirs via leurs implications dans des activités économiques et culturelles. Ainsi, Yannick Le Lay évoque l'arrivée des Voyageurs tsiganes sur Nantes comme main-d'œuvre sur les chantiers de locomotives à Haluchère où l'habitat caravane était toléré, et même fournit. De

⁴ *Ibid.*

même, Bérangère Dantec explique l'ancrage sur la prairie de Mauves sur Loire par l'intérêt économique du maraîchage. Ce type d'agriculture nécessite, en effet, une main-d'œuvre facilement mobile au gré de la temporalité de chaque culture. Ainsi en Champagne ou à Noirmoutier comme indiqué par Paul, les Voyageurs permettent le maintien d'un terroir local et d'une qualité de produits qui font la renommée française. Le besoin de main-d'œuvre dans ces cultures vient surtout du fait que les travaux se faisaient exclusivement à la main.

Aussi, à l'arrivée des machines avec l'agriculture intensive, on observe une diminution des besoins de cette main-d'œuvre mobile. Cette mécanisation s'est déroulée entre 1950 et 1960, d'abord sur des grands travaux comme les moissons pour se démocratiser, jusqu'au travaux de maraîchage. On pourrait possiblement mettre en relation cette automatisation de l'agriculture avec la volonté politique de régularisation de la population itinérante et de leurs activités avec la loi de 1969. En effet, ils ne sont plus essentiels sur le territoire et apparaissent encombrants, gênants dans leurs implantations qui deviennent au fur et à mesure plus pérennes en accord avec la transformation de leurs activités économiques. Bérangère Dantec évoque également la crise économique comme une des raisons d'ancrage des ménages sur la région nantaise. Ils ne trouvent plus d'intérêt économique à se déplacer voire vivent l'impossibilité économique de reprendre le voyage.

Céline Bergeon évoque aussi le système de fidélisation de la clientèle des groupes itinérants. Les Voyageurs itinérants construisent un réseau commercial réactivé constamment par leur mobilité. Ils établissent ainsi des routines personnelles en lien avec le territoire mais aussi directement avec les individus sédentaires. On lit ici le développement d'un lien constant d'interdépendance économique entre espaces et populations sédentaires et Voyageurs.⁵ Aussi, par des activités itinérantes très spécifiques, les Voyageurs participaient au fonctionnement global du territoire et de son économie, comme le précise Paul au travers de l'activité itinérante familiale d'étamage.

⁵ BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 77.

« On travaillait, on était artisans nous, notre vrai métier. Mon père était étameur. (...) Mon père était étameur, c'est-à-dire qu'il travaille pour les hôtels. Les casseroles de cuivre, on les étamait. Parce que faut que ça soit étamé le cuivre, sans ça c'est impossible... Bon bah si on était ici [à Nantes], on travaillait chez Legret et il y avait Les Buffets de la Gare... Des fois on passait à St Nazaire... On allait partout. » Paul

Malgré l'état de lieux d'un faible rapport à l'extérieur gadjé, les liens quotidiens et les habitudes rythment la vie commune sur le territoire et participent également à l'attachement. Ainsi, par l'anecdotique et le quotidien, les Voyageurs s'implantent également dans le tissu quotidien du territoire habité. Céline Bergeon indique ainsi que « les différents lieux composant le parcours lui permettent donc d'exister en tant qu'entité spatiale contrôlée économiquement et socialement, construite à partir d'une mémoire familiale de la circulation ». ⁶ L'instauration d'un rythme d'habitudes liant la famille au territoire, comme tout ménage sédentaire, est lisible dans les entretiens.

« Il y a pleins de gens qu'on voit à l'école, où sont scolarisés nos enfants. Donc il y a même des voisins... On habite tous dans le quartier. Il y a même des maîtresses qui habitent juste à côté. » Luigi et Marie

Céline Bergeon évoque l'existence d'une construction sociale au travers de « sociabilités ordinaires qui cadencent le quotidien et qui sont importantes pour les familles à l'écoute de leurs discours ». Cet établissement de routines et de liens, au jour, le jour, permet de développer et de renforcer les liens avec le territoire très local et d'y établir des relations sociales. L'auteur affirme en effet que « Habiter c'est participer à la vie de la cité et s'engager dans une démarche de réciprocité envers le lieu habité ». On comprend ici que le développement de liens locaux et quotidiens révèle l'engagement et l'investissement

⁶ *Ibid.*, p. 76.

des Voyageurs dans leur territoire et l'établissement d'une idée de responsabilité envers lui. Ces sociabilités sont souvent peu visibles ou peu mises en valeur, ce qui entretient «des représentations collectives reposant sur une vie basée sur l'entre-soi». ⁷ Or, l'auteur l'affirme, il existe au sein des pratiques quotidiennes, régulières ou ponctuelles, «une réelle ouverture et un statut d'habitant à part entière». ⁸ Cette réalité d'un ancrage social et routinier des Voyageurs, même itinérants, est souvent ignorée et cela participe à la méconnaissance de leur mode de vie. Ces relations sont aussi en place ou en cours de création au chemin de la Boisbonnière.

« Je rencontre régulièrement l'association « Bien vivre à Gachet ». C'est une association des riverains de Gachet. On les voit souvent pour des petits trucs d'aménagements d'espaces publics et puis bah, aussi de tranquillité. Et puis c'est ce qu'ils disent hein ! Ils disent « Non, non. On n'a pas de problème avec eux. Les deux ou trois fois où y avait des voitures qu'étaient mal garées, c'était un peu dangereux, on est allé les voir, ils se sont rangés».» Yannick Le Lay

« Les enfants jouaient ensemble. Et puis au final, on a un potager, on s'échange des légumes, on se rend service, on fait ceci, on fait cela» Yvan Loizeau

Bérangère Dantec identifie ces mêmes phénomènes d'ancrage par le quotidien de façon générale dans la Métropole. Ces liens forts avec le quartier sont notamment visibles lorsque les familles sont amenées à déménager ou qu'un projet excentré leur est proposé.

« [Est-ce qu'il existe un attachement à Nantes ou aux lieux que les familles habitent ?] Complètement ! Notamment, les personnes qui sont sur la prairie de Mauves. On a fait une opération d'habitat adapté qui était complètement à l'opposé, sur

⁷ *Ibid.*, p. 77.

⁸ *Ibid.*

le secteur de Chantenay. Et en fait personne n'a souhaité aller dans cette opération-là, ils sont vraiment attachés à leur quartier. On le voit bien. Ils ont des habitudes de vie dans leur quartier, bah comme tout à chacun en fait !» Bérangère Dantec

Malgré la réticence prégnante à l'accès aux aides sociales et au droit commun, identifiée dans les situations d'ancrage spontané, irrégulier et informel, les Voyageurs développent une nouvelle confiance envers les institutions au travers de projet d'habitat adapté. On peut peut-être expliquer cette réticence à l'accès aux aides, par la persistance tenace de l'idée d'une population assistée par l'état et illégitime. En effet, cette image est largement apparue dans les entretiens. Luigi comme Paul ont insisté sur le fait que l'ensemble de la famille travaillait et avait toujours travaillé. L'indépendance économique est également un élément central dans les communautés de Voyageurs, elles influencent les parcours, les ancrages et la recomposition familiale si nécessaire. Aussi, pour faciliter l'accès aux aides de cette population, il faudra probablement passer par la déconstruction de cette image négative renvoyée aux Voyageurs. Nantes Métropole identifie le processus d'habitat adapté comme un facilitateur d'accès à ces services. En effet, le dialogue constant et l'écoute attentive des besoins des familles participent à construire une relation de confiance entre instances publiques et Voyageurs. Même si certaines familles « maintiennent une distance vis-à-vis des services du droit commun, notamment des services sociaux » ne mobilisant que les aides et les prestations sociales, pour la Métropole les projets d'habitat adapté participent grandement à l'amélioration de l'accès au droit commun.⁹

Nous constatons depuis le début de ce travail l'interpénétration entre groupes de Voyageurs et société sédentaire. Il s'agirait maintenant d'envisager la coexistence dans un dialogue où la place de chaque groupe serait réaliste et porteuse de bénéfices pour le territoire commun.

⁹ BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 6.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

2.2. Vers une coexistence consciente des bénéfiques d'un dialogue entre Voyageurs et sédentaires

Une interconnexion entre sédentaires et Voyageurs existe donc à plusieurs niveaux et dans différents secteurs. Cependant, le fait que cette réalité soit ignorée ou occultée perpétue les peurs de l'exclusion chez les Voyageurs et les inquiétudes voire le rejet des sédentaires. Il s'agirait d'exposer ces relations comme un possible pour une coexistence apaisée sur le territoire et d'introduire dans la conception populaire de ce territoire une interconnexion salutaire. Ainsi, on pourrait reconnaître la légitimité des Voyageurs à évoluer et à habiter en ces lieux.

On comprend, face aux constats précédents que des actions et des émotions positives de la part des Voyageurs comme de la part des sédentaires pourraient avoir un impact positif sur l'organisation de la société et des relations inter-communautés et sur l'organisation spatiale du territoire. Il s'agirait donc d'introduire un respect commun basé sur la reconnaissance de la valeur de chacun, proposer une mixité d'implantation dans le territoire et ainsi éviter la ghettoïsation décriée par Nantes Métropole, en favorisant l'accès généralisé aux services ou encore en reconnaissant les spécificités des besoins en logement.

Pour ce faire, la société sédentaire comme les Voyageurs doivent pouvoir prendre conscience de la réalité du vécu des Voyageurs sur le territoire. Nantes métropole s'engage sur cette voie au travers d'actions de sensibilisation des communes ou des acteurs locaux par exemple. On peut noter aussi que le projet d'habitat adapté est un outil pédagogique central dans cette démarche. La tenue de réunions, l'instauration de groupes de travail pluridisciplinaires et les diagnostics menés auprès des familles permettent d'identifier très précisément les besoins et de remettre en question les stéréotypes des individus impliqués. La famille du chemin de la Boisbonnière explique que la phase de concertation a aussi été l'occasion de discuter directement avec les voisins, même en dehors du cadre des réunions, et faire comprendre leur réalité et leurs motivations.

« Il y en avait d'autres bah totalement contre ! Qui faisaient tout justement... Des pétitions contre nous pour pas qu'on arrive ici, ils avaient fait venir les caméras... Et justement, il y avait des caméras, et mon grand-père voit le cameraman et il l'appelle. Il dit « Vous faites un reportage ? ». Il dit « Oui bah, je suis avec vos voisins qui sont contre ». Il dit « Bah vous demandez pas notre avis ? Vous demandez que leur avis à eux ?! » Il dit « Faut peut-être nous demandez notre avis à nous aussi ! ». Et là les voisins qu'étaient pas pour sont venus et ils nous ont expliqués pourquoi ils étaient pas d'accord. Ils avaient eu une mauvaise expérience avec des gens qu'étaient dans la rue où on habitait... Mais c'est pas nous ! C'est pas nous ! C'est eux quoi ! Faut pas stigmatiser tout le monde ! Et puis bon bah il y a eu un échange, on va dire, instructif. Ils sont un peu plus ouverts, ils ont compris que tout le monde n'est pas pareil quoi ! » Luigi

L'établissement de liens avec les voisins ainsi que les instances publiques est visible dans les entretiens. Ces relations plus apaisées et la construction d'une confiance entre Voyageurs et société majoritaire est mise en avant dans l'évaluation réalisée par la Métropole.

Comme indiqué par l'analyse des travaux sur l'attachement fait par Maria Lewicka, l'attachement au lieu passe notamment par l'établissement de liens avec les voisins et l'intégration à la communauté sociale.¹ On note que le déménagement en maisons n'a pas transformé les liens établis avec le groupe familial qui est réactivé fréquemment comme à l'accoutumée, mais a surtout permis une intégration au réseau social du quartier. Le transfert du terrain du chemin de Boisbonne aux maisons actuelles semble avoir eu une incidence sur la capacité des voisins à accepter l'intégration des Gens du Voyage. Le rapprochement et la mise en contact à aussi permis aux familles de faire leur preuve et intégrer petit à petit le réseau du quartier. L'entente cordiale s'installe au fur à mesure et tend même vers la construction de véritables liens

¹ LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p.218.

d'entraide, comme le laisse penser l'établissement d'une pétition pour l'installation de dos d'âne afin de ralentir la vitesse dans leur rue.

« Ils ont signé une pétition ensemble. On a reçu une pétition qui était sur le mauvais stationnement, sur la vitesse dans la rue et elle est à l'initiative des Gens du Voyage. (Rires) Donc, euh c'est bien parce que la plupart des habitants pensaient qu'ils allaient rouler vite et qu'ils allaient pas faire attention... Donc si c'est eux qui font la pétition, on sait pas qui c'est... Enfin bon, ça nous a fait un peu sourire quand on a vu qui était à l'initiative. Mais bon, c'est bien ! Ils s'intègrent ! » Yannick Le Lay

M. Lewicka comme L. Sébastien identifient en effet l'attachement au lieu et à l'intégrité du lieu et aux caractéristiques qui ont été la base du développement de l'attachement comme un facteur d'action politique. Ces actions renforcent encore d'avantage les liens établis entre les voisins.

La Métropole met en avant que les projets d'habitat adapté contribuent « à la reconnaissance de leur citoyenneté et a renforcé leur sentiment d'appartenance au territoire ». ² En effet, cette action publique pour le relogement légitime la présence des familles sur le territoire et reconnaît leur droit à l'habiter avec un statut identique au reste de la population. La société sédentaire par ce procédé propose aux communautés d'acquérir une place propre dans un ensemble social et spatial, qui les a continuellement rejetés dans le passé. Ce processus participe alors au renforcement d'une appartenance sociale et territoriale d'ensemble et publique, au-delà de la sphère privée.

Léa Sébastien identifie sur certains territoires ou chez certains individus un attachement intime, qu'ils peinent à transmettre à autrui. ³ Cette idée fait écho à l'expression et à l'entretien d'un attachement au

² BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, p. 6.

³ SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? », *Noroi*, n° 238-239, 2016, p. 28

territoire se faisant principalement à l'intérieur des failles ou du groupe communautaire chez les Voyageurs. Les dialogues et la pédagogie mises en place, notamment lors des projets d'habitat adapté, mais qui pourraient prendre d'autres formes, participent à l'extension de l'attachement-et surtout à l'expression de celui-ci dans la sphère publique. Léa Sébastien relève que pour ces individus à l'attachement plutôt intime pour des entités de leur territoire, l'action de protection peut être un moyen d'exprimer publiquement cette affection pour le lieu.⁴ On peut ainsi identifier l'établissement d'une action entre voisins, à l'initiative des Voyageurs, pour demander plus de sécurité dans leur rue et préserver un environnement sécurisé pour leurs enfants.

« Un accident assez grave quand même. La dame est quand même bien blessée. Mais ici, c'est ça le gros problème ! Donc, là, justement, on s'est concerté avec les voisins, on va faire une pétition à Nantes Métropole pour qu'ils puissent mettre des ralentisseurs parce que c'est vraiment très dangereux. C'est trente kilomètres heure, y a des voitures qui roulent à cinquante, soixante.» Luigi

La mise en évidence des problématiques d'attachement et sa reconnaissance publique et institutionnelle sont une source d'investissement encore plus importante dans le lieu. La confiance trouvée dans les instances notamment par le biais du processus d'habitat adapté, du suivi et de la médiation lente et de l'adaptation douce a permis de commencer à combler le manque de lien entre l'environnement social et les Voyageurs, pointé du doigt par la métropole.

On peut mettre en évidence que les Voyageurs comme leurs voisins sédentaires peuvent s'investir dans l'entretien et la protection des lieux aimés voire dans des actions politiques lorsqu'ils ont développés un attachement avec ceux-ci. La pétition déposée par les habitants du chemin de la Boisbonnière en est un exemple frappant. Céline Bergeon identifie également de telles actions de la part des familles

⁴ *Ibid.*, p. 35.

itinérantes, notamment au travers d'aménagements ou de demandes d'aménagements sur les aires d'accueil parfois occupées sur le long terme. Léa Sébastien indique donc que « les individus protégeraient d'autant plus leur environnement qu'ils y seraient affectivement liés, les valeurs attribuées à leur territoire en tant que représentation sociale agissant comme un guide pour l'action». ⁵

Léa Sébastien avance que parfois «l'attachement au lieu est davantage porteur de conflits que de coopération, les acteurs étant virulents à l'encontre de ceux menaçant leurs entités aimées». ⁶ L'impact de l'attachement dans les conflits territoriaux est particulièrement visible lorsque l'on aborde les questions d'implantation sur le territoire des Voyageurs. En effet, la prégnance du conflit dans la relation publique et l'affirmation de son appartenance sont assez visibles dans le cas du projet du chemin de la Boisbonnière. Les voisins ont d'abord développé des actions, pétitions, actions en justice, contre le projet des maisons. Le projet ayant été réalisé, l'intérêt porté au lieu et sa sauvegarde passent encore par l'association contre une menace, ici la vitesse dans la rue, et la création d'une action commune via la pétition pour demander des ralentisseurs. A l'origine de ces actions les plus visibles, on observe des émotions négatives : peur, colère, insatisfaction. Cependant, ces émotions négatives ont été transférées de la communauté vers une menace commune et tend à participer à l'intégration, tant espérée par les communes, et le développement d'une entente voire d'une identité collective à petite échelle.

« Ah bah au départ, les gens étaient pas d'accord ! Pfff ! Ohlala ! Et puis maintenant, ah bah alors là, c'est impeccable ! Vous voyez... c'est impeccable, c'est impeccable... Bon, on gueule toujours parce qu'on veut qu'ils nous fassent des ralentisseurs. » Paul

Le partage et l'expression collective de l'attachement au lieu habité permettent d'ouvrir de nouvelles perspectives tant sur la façon

⁵ *Ibid.*, p. 33.

⁶ *Ibid.*, p. 36.

dont on pense l'aménagement du territoire et la cohabitation de populations sédentaires et itinérantes.

Léa Sébastien indique que « les espaces via l'attachement au lieu participent de la construction de liens sociaux tout comme ils les induisent ». En effet, le fait d'habiter un lieu commun pour lequel chacun développe une affection individuelle permet l'établissement plus simple de « réseaux de sociabilité autour des entités aimées » proposant alors « des solidarités peu habituelles et des proximités peu ordinaires ». ⁷ Aussi, ces liens via l'attachement et le développement d'émotions positives permettent encore de renforcer cet attachement, lui conférant une nouvelle intensité et une échelle collective. En effet, « lorsqu'on cherche à faire partager à autrui l'expérience de son attachement, cela permet un agrandissement de l'attachement personnel aux dimensions d'une communauté ». ⁸

On peut prédire face à l'action des Voyageurs et des voisins, identifiés séparément dans le document, comme une voie vers plus de liens et d'attachement au quartier. Cette fois-ci dans une dimension publique et collective comme une fierté revendiquée dans la sphère publique d'une appartenance à un territoire et par extension à une potentielle communauté territoriale. En effet Léa Sébastien avance que « lorsque l'attachement au lieu s'ancre socialement (attachement collectif) et spatialement (attachement ouvert), il peut alors participer à l'émergence d'une identité collective ». ⁹

Cette idée appuie la piste proposée par la Métropole d'établir les terrains d'ancrage des projets d'habitat adapté dans les lieux des ancrages spontanés et historiques pour permettre la poursuite de ce processus d'attachement. En conservant l'attachement individuel déjà développé, notamment grâce à l'ancrage prolongé sur le lieu et en y associant la reconnaissance publique du droit à habiter le territoire conféré par le projet d'habitat adapté, cette nouvelle implantation sera

⁷ *Ibid.*, p. 32.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 34.

susceptible de voir apparaître un attachement ouvert et public. Elle pourrait ainsi permettre l'intégration et l'investissement des failles de Voyageurs dans le territoire et la structure sociale du quartier.

Enfin, au-delà d'apporter une réponse aux problématiques de logement, de précarisation, et de reconnaissance des Voyageurs sur notre territoire, ces projets d'habitat adapté pourraient devenir un laboratoire pour la Métropole.

A l'échelle du projet de la Boisbonnière, on peut relever des axes de travail peu pris en compte dans les projets d'habitat aidés ou sociaux classiques. Ainsi, le projet propose d'abord une réflexion sur la conception d'une architecture et d'un aménagement intérieur «non-stigmatisant» comme le préconise la Métropole. Assez vague comme intention, cette idée se traduit sur le projet de la Boisbonnière par une réflexion sur la position des espaces de vie et de leur relation avec l'extérieur ainsi qu'un travail sur la circulation entre les maisons. Ce projet est également un exemple d'habitat transgénérationnel, pratiqué traditionnellement par les Voyageurs, et transposé dans un gabarit de parcelle et de logements plus classiques. Ces recherches pourraient être considérées comme l'occasion de développer des modèles d'habitat sociaux innovants et diversifiés pour l'ensemble des ménages. Outre l'élaboration de nouvelles façons de penser les espaces, le dialogue sur lequel se fonde le processus d'habitat adapté est aussi instructif pour les acteurs publics et privés impliqués. Ce type de projet permet en effet un apprentissage du travail transdisciplinaire et partenarial ainsi que la mise en place de méthodes qui pourront être appliqués sur d'autres terrains. Il s'agirait là d'une nouvelle forme de démocratie expérimentée à l'échelle du très local de laquelle les acteurs pourraient tirer des conclusions pour améliorer globalement les opérations d'habitat aidé ou la gestion de la mixité sur le territoire.

L'apprentissage à tâtons effectué par les acteurs lors de projets d'habitat adapté serait ainsi à considérer comme bénéfique à l'ensemble de la population. Il permettrait de développer au sein des instances une expertise, par exemple sur la gestion des tensions, et un cadre de travail pour diversifier les propositions de logements aidés,

favoriser la diversité et la qualité de ses logements, voire promouvoir une architecture réfléchie et de qualité dans la Métropole.

On peut ainsi conclure que les Voyageurs, à l'image des autres habitants du territoire, participent à l'entretien et la défense de la qualité de vie et s'impliquent dans l'environnement social du quartier comme dans l'économie de la Métropole. On met ainsi en lumière de discrètes connexions comme des relations plus évidentes et choisies qui modèlent le territoire et ont vocation à s'étendre par la légitimation de leur existence. Cette reconnaissance nécessite un travail dans les deux sens, pour que Voyageurs et sédentaires acceptent et respectent les spécificités et les valeurs de chacun s'exprimant sur un territoire à vivre en commun.

CONCLUSION



Les populations de Voyageurs développent et entretiennent des liens émotionnels et affectifs avec le territoire et les lieux qu'ils investissent. Ce travail de mémoire a permis de mettre en avant cet attachement singulier comme point de départ d'une réflexion sur la perception des Gens du Voyage dans notre société et sur le territoire.

La diversité et l'historicité de l'implantation des Gens du Voyage sur le territoire français sont occultées par une méconnaissance de la réalité de ces populations et par un contrôle sur leur implantation par les pouvoirs publics, depuis le début du XXe siècle. Le rejet populaire se double d'une criminalisation politique et d'un désir de contrôle, s'alimentant l'un et l'autre.

L'introduction de l'idée d'un attachement au lieu chez les Voyageurs pourrait permet de nuancer le point de vue des populations sédentaires sur ces populations et leur itinérance. Comme beaucoup d'habitants du territoire, les Voyageurs développent, en effet, des habitudes voire un ancrage historique à l'espace. Ils semblent s'attacher aux espaces traversés ou aux lieux d'ancrage et de halte. Cette mise en lumière de leur inscription intime dans le territoire et du développement d'une géographie affective tend à remettre en question la gestion politique et sécuritaire de ces populations.

Aussi, en réponse, les instances publiques proposent l'intégration de la promotion de l'ancrage dans les politiques publiques anciennement plus axées sur l'accueil et le contrôle des déplacements. Cette prise en compte dans l'ancrage territorial doit cependant être associée à la prise de conscience de la diversité des profils et des situations d'ancrage, entre itinérance, sédentarisation en habitat mobile ou encore ancrage historique. Le parcours résidentiel des Voyageurs doit être envisagé comme fluctuant et réversible, excluant alors l'idée d'un habitat classique sans caravane comme une finalité.

Enfin, via l'existence d'un attachement, d'une diversité des populations et de situations sur le territoire, on comprend la grande

complexité qui structure ces populations, bien plus fondues dans les normes sédentaires que ce que l'image populaire laisse transparaître. En effet, tout en leur reconnaissant des singularités culturelles et de modes d'habiter, il s'agirait d'envisager les Voyageurs comme participant depuis toujours à l'entretien et à la constitution du territoire national et local. Ils participent, de fait, à la création de l'identité du territoire et à sa pérennité par leur inscription économique, leur attachement aux lieux et au terroir.

Ce travail a mis en avant le paradoxe central avec lequel doit vivre ces populations. Les individus doivent se construire entre le rejet de la population avec laquelle ils partagent des liens historiques, économiques et culturels et un territoire auxquels ils sont attachés, et une fierté vive et perpétuellement renouvelée d'appartenance à cette communauté stigmatisée. Haine et attachements affectifs s'interpénètrent et s'entrechoquent construisant une perception du territoire extrêmement complexe et plurielle qu'il est essentiel de prendre en considération.

Plutôt que de baser notre perception du monde des populations qui l'habitent sur des dualités stériles et essentialisantes, il s'agit d'introduire l'idée d'une réalité dense et complexe. Malgré la difficulté, qui apparaît alors, de pouvoir l'appréhender dans sa globalité, il est intéressant d'envisager le territoire par la densité et l'épaisseur de ses réalités, se superposant et se mélangeant.

Malgré l'infinie diversité exposée des Voyageurs, il est pertinent d'envisager de façon commune ces populations du fait des discriminations et des stigmatisations systémiques et structurantes à l'échelle française et européennes dont elles font toutes l'objet. Bien qu'elles soient erronées, ces perceptions stéréotypées impactent de façon prégnante les communautés de Voyageurs, de leur gestion politique jusqu'à l'intime et à leur vie quotidienne. Face à ce rejet global, populaire comme institutionnel, le sujet de l'attachement et d'un paysage émotionnel en lien avec leur présence sur le territoire propose une nuance et l'amorce d'une déconstruction.

Le parcours de recherches mené dans le cadre de ce travail a été fortement marqué par l'évolution et la remise en question perpétuelle de mes connaissances et de leurs fondements. Ce cheminement s'est retranscrit dans les questions successives qui ont guidé ce travail. Mon questionnement et mon intérêt d'origine se sont révélés être largement teintés par l'imaginaire collectif et la fétichisation de l'itinérance. Ma problématique s'est ensuite figée sur la possibilité d'un attachement aux lieux traversés pendant cette itinérance jusqu'à tendre vers la nuanciation et le brouillage total des limites sur lesquelles s'établissaient ma réflexion d'origine. Aussi, ce travail de mémoire a été l'occasion d'apprendre à remettre en question les lectures et leurs apprentissages, de renouer avec un questionnement perpétuel et la nécessité d'un regard critique sur son travail et celui des autres. J'ai ainsi pu découvrir le processus long de la recherche, à la fois très différent d'un travail de projet, mais aussi assez proche dans le besoin de construire d'une opinion, de choisir un axe de pensée, à la croisée d'une diversité de sources et de disciplines.

L'étude de l'implantation territoriale des populations de Gens du Voyage a été un sujet particulièrement complexe à appréhender. Je n'avais, en effet, aucune connaissance préalable sur ce sujet, mais juste une fascination et l'envie d'aller plus loin. Aussi, pour pouvoir proposer une réflexion réaliste, il m'a fallu remettre en question beaucoup d'idées préconçues particulièrement ancrées, jusqu'aux derniers moments de cette recherche. Sur ce point, j'ai pu m'aider de travaux déjà menés sur la question de l'inscription dans le territoire d'autres populations dominées. J'avais pu déjà engager des recherches personnelles sur ces sujets notamment à travers la recherche féministe. Ces quelques pistes de réflexions ont sûrement aussi guidé cette étude, débutée au même moment. Ce travail de mémoire est ainsi teinté de l'idée d'une nécessaire réflexion sur les processus de déconstruction des discours dominants, ce qui est particulièrement pertinent sur des sujets comme celui-ci où s'enchevêtrent émotions, préjugés, fascination culturelle et domination institutionnelle.

J'ai donc dû dépasser l'idée d'origine centrée sur des parcours de vie, proche des «polygones de vie» et sur une vision romantique

du voyage se basant sur un attachement émotionnel et subtil avec le territoire. En effet, les enquêtes comme l'accumulation des connaissances ont révélé un ancrage physique fort, notamment dans la métropole nantaise, en lien avec un contexte économique totalement inenvisagé.

L'impression d'une méconnaissance populaire et d'une inadéquation des politiques publiques nationales s'entretenant mutuellement a été également ébranlée par la réalité locale. En effet, les entretiens ont mis en avant des associations, des services locaux et des individus entreprenants mettant en place des démarches d'expérimentation sur la base de négociations, de compromis et d'échanges. Des actions sont aussi menées dans l'intention d'une sensibilisation des acteurs publics conscients de l'intérêt d'un apprentissage. Même s'il s'agit d'actions éparées, elles nuancent ma vision de la gestion de ces questions par les institutions. L'intégration des questions d'ancrage est engagée dans sa complexité au quotidien dans certaines associations, services et par certains individus investis dans un travail de fond et de longue haleine.

L'idée, entretenue à plusieurs niveaux durant mes recherches, d'une potentielle inaccessibilité du terrain ainsi que le contexte sanitaire ont ralenti et limité mon processus d'enquête. Je suis, néanmoins, satisfaite d'avoir pu commencer cette étude l'écoute de la parole des Voyageurs. J'ai pu ainsi l'établir comme une base, me permettant de nuancer les propos des autres personnes interviewées avec la réalité quotidienne de la famille. Finalement, cette enquête a été marquée par une bienveillance globale et l'enthousiasme des personnes sollicitées dans les instances publiques, les associations et surtout la confiance des Voyageurs contactés au hasard de mes recherches, avec des questions parfois vagues et très théoriques. Un dernier point de vue aurait pu être sollicité afin de nuancer d'avantage mes propos en contactant les associations de Voyageur.

Finalement, alors que je pensais développer une vision des Voyageurs plus bienveillante que d'autres personnes s'attachant à l'image populaire, j'ai substitué aux images négatives d'autres stéréotypes. A la place de la méfiance et du rejet systématique et aveugle, j'ai basée ma vision sur une fascination, un romantisme et l'idée d'une population incomprise qu'il fallait révéler. Il s'agit également d'envisager que l'essentialisation de ces populations passe aussi par la façon dont j'ai pu les évoquer et le fait même de les avoir choisis comme «sujet» de mémoire.

En réalité, ce travail m'a surtout permis de prendre conscience de la diversité et de la complexité de cette thématique. Plutôt que de répondre à mes premières interrogations, il m'a emmené à me poser encore davantage de questions.

J'ai également compris que les instances publiques étaient, elles aussi, au fait des problématiques et des difficultés de ces communautés et qu'elles faisaient aussi face à des lourdeurs réglementaires et des difficultés foncières ou économiques, ralentissant leurs potentielles actions. Enfin, je me suis rendue compte que des personnes étaient engagées dans un travail de sensibilisation des populations sédentaires et des instances publiques sur la complexité et les besoins des communautés.

Il semble alors que l'inadéquation entre politiques publiques et quotidien des Voyageurs découle d'une gouvernance à l'échelle nationale ancrée dans un rejet systémique et incontesté par l'opinion populaire. Il s'agirait donc de remettre en question la pertinence de l'établissement de directives nationales alors qu'à l'échelle locale, des initiatives tentent déjà l'intégration de la spécificité et la singularité des pratiques des Voyageurs dans les politiques d'habitat.

Il apparaît, en effet pertinent, et même essentiel, d'intégrer l'attachement et la vie quotidienne teintée d'émotions dans la façon dont ont établis les politiques publiques. Les émotions et leur géographie ne doivent plus se restreindre à la sphère privée et intime, mais prendre la place centrale, qu'elles ont dans nos vies, dans les processus décisionnels relatifs au territoire.

BIBLIOGRAPHIE

•

Rapports entretenus entre société sédentaire et nomadisme

BOUCHARD Serge et LÉVESQUE Marie-Christine, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, 316 p.

BERESSI Julie et GRANIER Marc-Antoine, « Architecture et mobilité » [podcast], France Culture, 15 mars 2016, 52 min. Disponible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/sur-les-docks/architecture-et-mobilite> (consulté le 16/02/2020)

COLLIGNON Béatrice, *Les Inuit : ce qu'ils savent du territoire*, Paris, L'Harmattan, 1996, 254 p. (Géographie et cultures)

DELORME Florian, « Mondes polaires (2/4) - Vivre sous les pôles » [podcast], France Culture, 19 février 2013, 50 min. Disponible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/culturesmonde/mondes-polaires-24-vivre-sous-les-poles> (consulté le 19/02/2020)

DESCOLA Philippe, *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 640p. (Bibliothèque des Sciences humaines)

GAGNOL Laurent, « Le territoire peut-il être nomade ? Espace et pouvoir au sein des sociétés fluides et mobiles », *L'Information géographique*, vol 75, n°1, 2011, p 86-97.

RADKOWSKI Georges-Hubert de, « La genèse et les structure de l'espace habitable. Essai sur les systèmes habitables des sociétés nomades, sédentaires et industrielles (1964) », *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, p. 23-101.

RETAILLE Denis, « L'espace nomade », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 1, n°1, 1998, p. 71-81.

Diversité des communautés de Voyageurs en Europe et relation avec la société sédentaire

ASSÉO Henriette, *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, 1994, 160 p.

DELÉPINE Samuel, *Atlas des Tsiganes. Les dessous de la question rom*, Paris, Autrement, 2012, 96p.

DELORME Florian, « Tziganes, Roms : ces indésirables que l'Europe ne veut pas voir (1/4) - De la pluralité des peuples roms » [podcast], France Culture, 21 novembre 2013, 49 min. Disponible sur <https://www.franceculture.fr/emissions/culturesmonde/tziganes-roms> (consulté le 01/05/2020)

DIALLO Rokhaya, LY Grace et CARMONA Sarah. « Kiffe ta race. Roms, les oublié·e·s de l'antiracisme » [podcast en ligne], Binge Audio, 12 mars 2019, 37 min. Disponible sur <https://www.binge.audio/roms-les-oublie%C2%B7e%C2%B7s-de-lantiracisme/> (consulté le 25/04/2019)

DIALLO Rokhaya, LY Grace et CUIICUI Anina, « Kiffe ta race. Rromni et française » [podcast en ligne], Binge Audio, 18 février 2020, 54 min. Disponible sur <https://www.binge.audio/podcast/kiffetarace/tzigane-et-francaise> (consulté le 03/06/2020)

REKACEWICZ Philippe, *Dispersion géographique du peuple rom en Europe*. Extrait de REKACEWICZ Philippe, « Roms : le peuple européen », *Visionscarto.net* [en ligne], mis en ligne le 29/01/2016, Disponible sur <https://visionscarto.net/roms-le-peuple-europeen> [consulté le 03/03/2020].

Pratiques du territoire et politiques d'accueil

BERGEON Céline, *Initiatives et stratégies spatiales. Le projet circulatoire face aux politiques publiques. L'exemple des Roms et des Voyageurs du Poitou-Charentes (France) et de la Wallonie (Belgique)*, Thèse de doctorat, Géographie, Poitiers : Université de Poitiers, 2011, 485 p.

BERGEON Céline, « Habiter en étant mobile. Parcours, ancrages et sentiments d'appartenance. Les gens du voyage, des habitants comme les autres », *Études tsiganes*, n°61-62, 2017, p. 68-83.

BOLO Pascal, FENET Francine et RATAUD Sandra (dir.), « Politique publique de l'habitat. Habitat adapté : comment répondre aux besoins des Gens du voyage ? », *Les Cahiers de l'Évaluation*, Nantes Métropole, 2018, 8p.

BRAZZABENI Micol et THEODOSIOU Aspasia, « Émotion et lieu chez les Tsiganes/Roms », *Études tsiganes*, n°44-45, 2010, p. 5-21

FNASAT Gens du voyage, *Habitat permanent en résidence mobile. Analyses et actions du réseau*, 2016, 142 p., Disponible sur <http://www.fnasat.asso.fr/> (consulté le 25/04/2020)

FNASAT Gens du voyage, *Le statut des « Gens du Voyage » et les fichiers*, 2011, 11 p., Disponible sur <http://www.fnasat.asso.fr/> (consulté le 25/04/2020)

FAURE Julia, FOULTIER Christophe et ROBERT Christophe, *L'adaptation de l'habitat et des logements des « gens du voyage » sédentarisés*, Recherche sociale, n°168, 2003.

OLMEDO Elise et ZANKO Sasha, *L'arrivée à Sallange (Savoie)*. Extrait de OLMEDO Elise, « Mapping Difficult Stories », enquête-collecte «Métiers et savoir-faire romani» en Europe et Méditerranée» au Mucem, mis en ligne le 28/03/2019, Disponible sur <https://lafabriquedesecritures.fr/mapping-difficult-stories/> (consulté le 27/02/2020).

ROBERT Christophe, *Éternels étrangers de l'intérieur ? Les groupes tsiganes en France*, Paris, DDB, 2007, 452 p.

SPREIZER Alenka, « Géographie émotionnelle de l'exclusion dans une implantation rom choisie », *Études tsiganes*, n°44-45, 2010, p. 24-39.

Outils de valorisation d'un rapport affectif au territoire

DAVIDSON Joyce et MILLIGAN Christine, "Embodying Emotion Sensing Space: Introducing Emotional Geographies", *Social and Cultural Geography*, vol. 5, n°4, 2004, p. 523-532.

DAVIDSON Joyce, BONDI Liz et SMITH Mick, "Introduction: Geography's 'Emotional Turn'", *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 1-16.

GUINARD Pauline et TRATNJEK Bénédicte, « Géographies, géographes et émotions. Retour sur une amnésie... passagère ? », *Carnets des géographes* [en ligne], n°9, mis en ligne le 30/11/2016, Disponible sur <http://journals.openedition.org/cdg/605> (consulté le 20/02/2020).

HERNANDEZ Bernardo et HIDALGO M. Carmen, "Place attachment: conceptual and empirical questions", *Journal of Environmental Psychology*, n°21, 2001, p. 273-281.

LEWICKA Maria, "Place attachment: How far have we come in the last 40 years?", *Journal of Environmental Psychology*, n°31, 2011, p. 207-230.

REKACEWICZ Philippe et TRATNJEK Bénédicte, «Cartographier les émotions», *Carnets de géographes* [en ligne], n°9, 2016, mis en ligne le 20/12/2016, Disponible sur <http://journals.openedition.org/cdg/687> (consulté le 20/02/2020).

SÉBASTIEN Léa, « L'attachement au lieu, vecteur de mobilisation collective ? », *Noréis*, n° 238-239, 2016, p. 23-41.

Méthode d'enquête et médiums de restitutions

GROSJEAN Michèle et THIBAUD Jean-Paul, *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2001, 220 p.

MORANGE Marianne et SCHMOLL Camille, « Cartes mentales et autres techniques projectives visuelles », *Les outils qualitatifs en géographie. Méthodes et applications*, Paris, Armand Colin, p. 117-142.

RETAILLÉ Denis, « Sous le calque, la carte », *EspacesTemps.net* [en ligne], mis en ligne le 20/12/2019, Disponible sur <https://www.espacestems.net/articles/sous-le-calque-la-carte/> (consulté le 03/03/2020).

Récit d'entretiens

L'ATTACHEMENT AU
TERRITOIRE DES
GENS DU VOYAGE

Camille Doll

Mémoire de master

2020



Chemin
de la Boissellerie

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

- 05 Entretien avec Yvan Loizeau, architecte
- 09 Entretien avec Luigi et Marie, habitant·e·s de la Boisbonnière
- 23 Entretien avec Paul, habitant de la Boisbonnière
- 35 Entretien avec Yannick Le Lay, équipe de quartier Nantes-Erdre
- 43 Entretien avec Bérangère Dantec, chef de projet habitat adapté, Mission Egalité, Ville de Nantes-Nantes Métropole

Entretien avec Yvan Loizeau, architecte

ENSA Nantes, mars 2020

Alors que je suis à la recherche d'un terrain d'enquête depuis quelques temps, un autre étudiant de l'école me parle d'un projet sur lequel il a travaillé en stage. Il s'agit de six maisons construites pour des familles de Gens du Voyage, à l'extrême Nord de Nantes entre l'Erdre et Carquefou. En chantier l'année dernière, il me précise que les familles doivent maintenant y habiter. Le projet de sédentarisation, situé chemin de la Boisbonnière dans un quartier résidentiel peu dense et très verdoyant, a soulevé de nombreuses critiques. Je prends alors contact avec Yvan Loizeau, l'architecte de ce projet lancé par Nantes Métropole et la ville.

Puisqu'il est également enseignant à l'école, je décide d'aller lui poser mes premières questions sur ce projet et évoquer la possibilité d'entretiens. Je lui explique le sujet de ce travail de mémoire et mon intention de faire des entretiens avec une communauté de Gens du Voyage. Cet échange informel d'une dizaine de minutes me permet de recueillir les premières informations pour comprendre le projet et le contexte.

Yvan : Alors concours ... Une fois que le concours était gagné, on a rencontré les familles avec les associations euh tout au long de l'élaboration du projet. Donc on leur a présenté les plans, l'idée étant qu'ils se projettent à l'intérieur en étant euh ... Et nous c'est là qu'on a vu un peu la différence de culture. C'est-à-dire, on mettait les espaces de vie sur le jardin et puis les espaces servants plutôt sur la rue, parce que les logements sont traversants. On s'est rendu compte qu'eux non, ils préféraient à la limite avoir tout l'espace de vie, 'fin la chambre qu'était, une partie de chambre dont on ouvrait et on avait vu sur le jardin, c'était mieux. Eux, ils préféraient plutôt avoir la cuisine, décloisonné la cuisine. Donc, sur les six maisons y en a une seule qui nous a demandé de cloisonner la cuisine. Sinon, les autres ont tous

demandé à décloisonner de manière à pouvoir ouvrir cet espace qu'est vraiment l'espace de vie. Et puis après on a vraiment avancé avec eux pour ... bah en termes de volumétrie et donc d'espace, de qualité d'usage pour savoir si ça leur convenait. Et puis au fur et à mesure, on a représenté les façades, les matériaux jusqu'au choix des matériaux définitifs de sols, murs, plafonds. Et donc, à chaque fois qu'on rencontrait des personnes s'étaient exclusivement des femmes. En fait j'ai rencontré un seul homme, et c'est toujours les femmes. C'est elles qui décident. Et ensuite, on a organisé, pendant les chantiers, deux visites pour leur montrer l'avancée. Faut savoir qu'au début des études s'était assez ... au début là où elles sont, elles... 'fin quand elles sont dans des terrains vagues, elles sont hyper heureuses. C'est quand même plus des volontés d'associations et de politiques de dire « Bon vous êtes sur le territoire, il faut bouger les lignes » quoi. Et donc c'est les emmener à vivre donc dans des maisons et donc d'abandonner la caravane. Et le sujet étant « Bon d'accord on veut bien habiter les maisons mais est-ce qu'on peut mettre notre caravane dans notre jardin ? Est-ce qu'on peut mettre notre caravane dans le garage ? Et il est clairement stipulé dans le PLU, le PLUM, que non, on n'a pas le droit d'avoir une caravane dans un jardin. On n'a pas le droit de la mettre devant chez soi 'fin tu vois c'est... Donc euh il a fallu...

Camille : C'est dans les politiques publiques ? Pour tout le monde ?

Y : Ouais ! Et donc il a fallu bah travailler, expliquer pour les motiver là-dessus, que non ça n'allait pas être possible mais par contre qu'ils allaient avoir ... De toute manière, il y avait deux places de stationnement : donc un garage couvert plus une place en aérien pour les véhicules. Donc tout avançait comme ça. On a fait aussi des réunions publiques avec les riverains qui étaient très hostiles en fait eux. Et on a vu une politique de murs euh... Moi quand je faisais le chantier, en face, les petites clôtures ou des machins, ça s'est transformés en murs ! Euh après, tous ces gens-là ont fait machine arrière pour se rendre compte que bah c'est des gens charmants 'fin vraiment charmants, que les enfants jouaient ensemble. Enfin tu vois et puis au final on a un potager, on s'échange des légumes, on se rends service, on fait ceci, on fait cela ! Donc tu vois c'est un problème d'image, de repli sur soi, de peur de l'autre. C'est mondial ce genre de trucs en fait...

C: Ah oui oui, ça se répète dans d'autres lieux.

Y : Et au final, ils sont ravis, ils sont hyper contents d'être dedans. Bon moi, j'ai quelques problèmes inhérents à la construction. J'ai des

problèmes d'infiltrations, que ce soit n'importe quels résidents ils seraient gênés dedans. Mais à côté de ça, ils ont une patience qu'est ... qui va au-delà d'autres personnes que j'aurais rencontrés, qui en aurais eu vraiment ras le bol avant quoi. Donc euh... parce qu'on est présent aussi. Si jamais il y a un souci, je me déplace, je vais voir, on regarde que ce soit avec le maître d'ouvrage ou les associations. Donc c'est une super expérience. Et ensuite dis-moi.

C : Ouais alors d'abord, il y a combien de familles ? Ou si c'est une seule famille, combien il y a de gens à peu près ?

Y : Alors il y a six familles. Et elles ont ... Elles ont pas été nommées, c'est-à-dire qu'elles sont volontaires quand même. Au départ, il y a quelqu'un qui a été moteur puis ensuite ça a suivi. Mais on se rends compte...

C : Dans les associations ou dans le groupe lui-même ?

Y : Dans le groupe, dans la communauté. D'abord il y a eu une famille qui a dit « J'y vais » et puis les cinq autres ont suivis. Mais il se trouve qu'en fait, eux, c'est une seule et même famille quoi. Il y a le grand-père, les filles, les 3 filles, qui prennent, qui occupent le lotissement.

C : Le choix du lieu aussi. Parce que Martin m'avait dit qu'ils étaient pas loin avec leurs caravanes.

Y : Oui

C : Est ce qu'ils ont choisis le lieu ou c'est la ville qui a décidé du terrain ?

Y : Je sais pas. Je pense que c'était plus une opportunité de dire que le terrain n'était pas loin et qu'ils n'avaient pas loin à aller pour déménager.

C : C'était un argument ?

Y : Ça s'était sans doute un argument. Mais c'est vraiment que c'est à 500m !

C : Ouais du coup l'investissement des familles. Ils étaient assez ... ouais ils étaient moteurs dans le projet ?

Y : Bah ils étaient moteur c'est-à-dire... Ils ont d'abord été impliqués parce que moi quand je suis arrivé, ça a duré trois ans mais avant ça faisait cinq ans qu'ils bossaient dessus, les associations, pour leur amener, leur dire « Va falloir bah... va falloir bouger les lignes ». Donc au départ, assez réfractaires et puis petit à petit, ça a avancé. Tu vois j'avais des questions, pour dire « Bon est ce qu'on pourra construire en fond de jardin un chenil, un poulailler, un machin, un truc ? ». J'ai dit « Bah oui. Pas de problème. C'est votre jardin vous faites ce que vous voulez ! ». Tu vois, « Comme on n'a pas le droit d'être dans notre caravane donc est-ce qu'on nous enlève tout notre mode de vie ? » Tu vois, ils avaient des interrogations de ce type-là.

C : Du coup-là, ils sont en location, accession à la propriété, propriétaires ?

Y : Non location. Ils sont en location. Ils ont... C'est du...

C : Du logement social normal...

Y : Oui des logements sociaux. Ils ont des parts à payer. Il y a la CAF. Il y a tout derrière. Et les associations les ont assistés, entre guillemets, sans le côté péjoratif à ce moment-là, quoi pour euh... Et petit à petit, maintenant, c'est à elles de gérer leur ... bah tout leur quotidien. Mais au départ, bon bah, c'est pas non plus dans leur ADN donc euh... Les associations sont aussi là pour ça.

C : Ouais du coup il y a plusieurs... 'fin au niveau des types de personnes dans la communauté, il y a des âges différents ?

Y : Oui oui, bah je te dis, ça ... il y a vainement des grands parents aux petits enfants quoi. Bon après c'est euh... Il y a trois générations au niveau des locataires mais adultes et majeurs.

C : Mmh mh. Et est-ce que vous savez euh le nom... Parce que donc moi ... 'fin c'est un terme administratif « gens du voyage » et il y a des communautés, en France il y a plein de communautés différentes avec des noms et ils s'appellent différemment. Est-ce que vous savez ?

Y : Non je sais pas, non non.

C : Ok

Y : Mais ça tu pourras leur poser la question hein... En arrivant, voilà. Parce que ouais ils sont charmants quoi. Après bah je t'enverrai le projet, bah les contacts, tout ce que j'ai pour pouvoir contacter les associations et puis ensuite qu'on aille là as qu'on aille rencontrer les familles.

C : Ouais, ça serait bien.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Luigi et Marie, habitant-e-s de la Boisbonnière

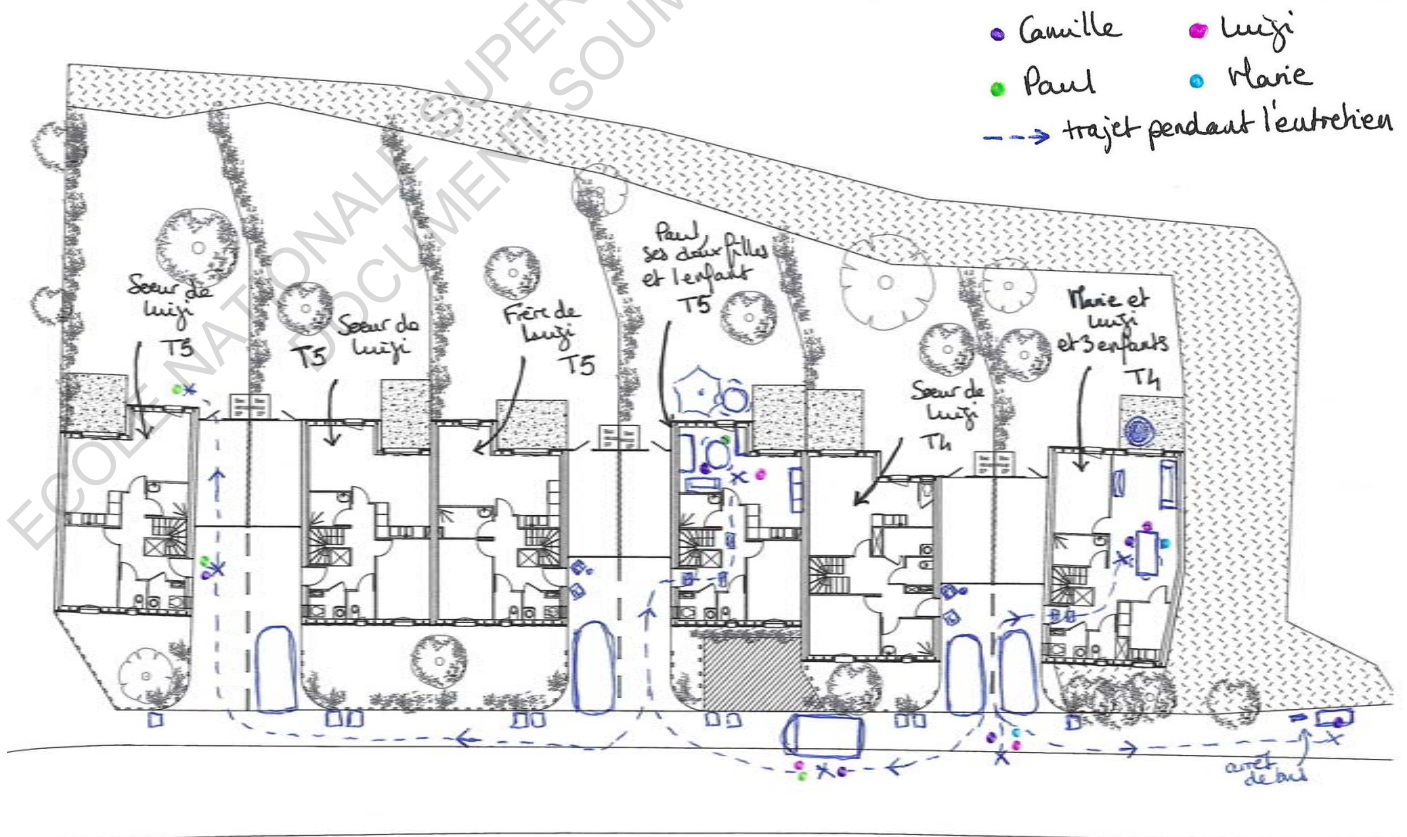
Chemin de la Boisbonnière, Nantes, juin 2020

Après le court entretien mené avec l'architecte du projet de maisons pour la sédentarisation d'une famille de gens du voyage au Nord de Nantes, je souhaitais pouvoir discuter avec la famille de leur expérience. L'architecte, ayant été en contact avec cette famille tout au long du projet, me propose de m'accompagner lors de la première rencontre. Cependant, cette rencontre est reportée à la suite du confinement.

En juin, nous trouvons finalement le temps d'aller chemin de la Boisbonnière, pour une première rencontre voire un potentiel entretien. Depuis le centre-ville, nous prenons le périphérique, direction de nord de Nantes. Lorsque que nous sortons de la voie rapide, la route est bordée de champs et de végétation dense. Les panneaux

indiquent l'entrée de Nantes puis le chemin de la Boisbonnière. À l'image d'une petite route de campagne, des maisons apparaissent derrière les arbres. Au fur et à mesure, les pavillons et leurs grands jardins, s'alignent le long de la route. Nous nous garons le long du trottoir, devant des maisons à l'architecture contemporaine, bardage bois sombre et façades peintes en vert. Des voitures sont garées sur les places à l'avant des maisons. Un couple est dehors devant l'une d'elle et semble reconnaître l'architecte. Il me dit avoir surtout eu des contacts avec les femmes de la famille mais aujourd'hui plusieurs hommes sont chez eux. Ils n'ont pas encore pu reprendre le travail. Les enfants aussi sont à la maison, pas d'école pour eux non plus.

Nous saluons le couple et l'architecte me présente. Étudiante en architecture, je fais un travail sur les gens du voyage et j'aimerais pouvoir leur parler. Il me laisse et repart sur un chantier. Luigi et sa femme me disent qu'ils ont un peu de temps et qu'ils sont d'accord pour répondre à quelques questions. Je les suis vers leur maison, la première de la rue au 63 chemin de la Boisbonnière, abrité par un grand arbre à l'entrée. On passe entre les deux voitures familiales garées sur les places entre la rue et les garages. La porte d'entrée est sur le côté, au centre du pan de mur



vert. Des chaussures sont rangées à l'entrée où les paillasons se multiplient. La vie semble s'étendre un peu sur le seuil de la petite maison dont l'intérieur est épuré et très bien tenu. J'hésite et leur demande s'il faut que j'enlève mes chaussures, mais Marie me rassure et me fait avancer jusqu'au séjour. Une grande pièce en longueur s'ouvre sur le jardinet à l'arrière de la maison par une large baie vitrée. Ils m'invitent à m'asseoir et nous nous installons autour de la table. Une porte à ma droite s'ouvre sur la cuisine. Un escalier derrière moi doit mener à l'étage. Un canapé et une large télévision sont installés côté jardin et une porte donne sur une autre pièce à gauche du salon, une chambre peut-être. Une petite piscine est en train d'être remplie dans le jardin. Deux enfants sont assis sur le canapé à côté de nous. Ils sont surpris de me voir arrivés. Leur fille reste un peu dans le salon sur son téléphone et leur fils partira jouer plus loin, un peu dérangé par ma présence..

J'explique un peu plus mon sujet de travail et comment j'ai pris contact avec l'architecte. Je leur précise que j'ai majoritairement fait des recherches à travers des livres et que, maintenant, je veux recueillir la vision des personnes appartenant aux communautés des Voyageurs. Luigi hoche la tête et confirme, dans un sourire, qu'il faut venir parler « aux personnes concernées ». Je leur décris sur quoi vont porter mes questions et leur reprecise que je peux revenir plus tard si besoin. Ils ont du temps pour me répondre et semble heureux que « pour une fois, on s'intéresse à eux » sans préjugés. Je lance donc l'enregistrement.

Camille : Je vais commencer avec des questions sur un peu votre passé... où est ce que vous habitez avant d'habiter dans cette maison-là. Du coup dans quel logement et où est ce que vous avez habitez avant d'habiter ici ?

Luigi : On est originaire du Vieux Doulon.

C : Ok

L : Ma mère avez une maison déjà dans le début des années quatre-vingts. Ensuite on a déménagé bah pas très loin donc moi je suis... J'y suis né euh. On est resté là-bas dix-sept ans je crois. Donc euh on a fait notre scolarité dans le bourg, à l'école Sainte Thérèse, moi et mes six frères et sœurs. Euh ensuite on a atterri ici en 99. Parce que la vie là-bas euh ma mère avait ... C'était une ferme donc déjà c'était Nantes Habitat qui louait et ça coutait trop d'argent à rénover la maison par rapport à sa valeur

donc ils nous ont dit on va vous trouver quelque chose d'autre. Et puis en plus c'était devenu, on va dire entre guillemets, invivable parce que c'était tout la nuit la musique, les voitures qui font des courses... Ma grand-mère, à ce moment-là, est tombée malade donc en plus... Donc on est parti. On a atterri ici en 99, on habitait un petit peu plus loin (indique avec le bras un endroit plus au sud) où il y a les Roms, où il y a toutes les familles roms. Nous, on est arrivés ici, ma mère avait une maison. Et donc avec l'autorisation de Nantes Habitat, on a eu l'autorisation, enfin à l'époque j'avais quinze ans, mais mes frères et sœurs ont eu l'autorisation de prendre les terrains autour, les aménager, pour pouvoir rester en famille donc tous ensemble. Ils nous avaient dit « tant que ça reste propre, y a pas de problème, y a pas de soucis ! ». Et on est resté vingt ans. Donc on est arrivés ici en février 2018, c'est ça ? (Luigi se trouve vers sa compagne)

Marie : 2019. Oui ça va faire un an qu'on est là.

L : Février 2019. Dans ce nouveau quartier... (il sourit) Alors ça a été un peu compliqué au début hein ! Parce que nous là où on habitait bah il y avait que nous. C'était une voie sans issue. Euh... Il y avait que nous, personne d'autre. On avait de la forêt partout. On faisait ce qu'on voulait, quand on voulait. (Sa compagne acquiesce) Ici maintenant on va dire que... bah c'est plus compliqué hein ! C'est que des maisons... On peut pas faire ce qu'on veut quand on veut... Et les premiers débuts ça a été assez difficile... Et puis surtout nous de se retrouver... Nous qu'avons l'habitude de vivre tout le temps dehors, tout le temps, tout le temps dehors, en fait on vivait en mobile-home nous ! Et le mobil-home s'était juste pour aller dormir quoi. Sinon on était tout le temps dehors ! C'était très rare qu'on était dans le mobil-home à regarder la télé ou ... Et là maintenant on se retrouve en maison. Au début, c'était difficile d'être dans la maison, de se retrouver avec un petit jardin alors qu'on avait trois hectares de forêt derrière ! Donc euh!

C : Ils sont pas loin les hectares de forêt non ? Vous y allez plus ?

L : Non. Si si ! On a toujours ce besoin aussi de nature, de liberté de faire un peu ce qu'on veut quoi ! Mais c'est vrai que c'est devenu plus compliqué mais d'un côté on a gagné en confort. Parce que bon maintenant on a plus l'eau qui gèle l'hiver. Parce que l'hiver, l'eau gelait. Donc pour faire les machines à laver, se laver c'était compliqué. Alors que bon là maintenant bon, on a une douche, on a des toilettes ! De vraies toilettes ! (Rires) C'est même recevoir des gens par rapport aussi à ça. Quand j'avais des trucs

à vendre, une voiture ou ... Bah il fallait que je leur donne rendez-vous chez des gens ou alors sur un parking parce que s'ils seraient venus chez nous... J'en suis sûr qu'ils auraient fait demi-tour ou alors ils m'auraient dit « Bah non on est pas intéressés » parce qu'ils auraient eu peur des aprioris. Que la voiture a quelque chose, qu'on a fait quelque chose sur la voiture... Et c'est vrai que ça par contre les aprioris

M : Ouais y en a beaucoup...

L : Euh ça a la vie dure et ça l'aura toujours... Bien que ça a évolué ! Moi, je me souviens ma scolarité euh je me suis toujours battu hein de petit jusqu'à... Je veux dire y a pas... Je me suis pas battu non plus jusqu'à mes trente ans mais c'était, on va dire, de petit jusqu'à ouais jusqu'à dix-huit ans, c'était régulier quoi. Parce que si tôt qu'il y avait un problème c'était nous ! On allait à une fête avec des copains, il manquait un CD, bah c'était nous qui l'avions volé... Dès qu'il se passait un truc, bah c'était nous ! Automatiquement, c'était nous ! A l'école ensuite, quand j'ai quitté le primaire je suis parti dans... faire des cours par correspondance et on m'a mis dans une classe Tsiganes et Voyageurs ! C'était que des Voyageurs.

Sa compagne s'est levée pour répondre au téléphone, les enfants discutent et jouent sur le canapé.

C : A Nantes !?

L : Oui. Donc, bah personne travaillait. Fin le peu qui voulait travailler... Moi j'aimais l'école, doc j'essayais un minimum de travailler mais les trois quarts bah ils étaient là pour mettre le bordel. Ils écoutaient pas le prof. Ils faisaient n'importe quoi. Alors qu'on était une petite minorité à vouloir travailler, à vouloir apprendre quelque chose, un minimum. Pas être illettré. Quand je vois ma mère, qui sait ni lire ni écrire, on pourrait lui faire signer n'importe quoi ! C'est ... Quand je vois la difficulté qu'elle a... Si on serait pas là pour voir avec elle, je pense qu'il y aurait pu avoir de gros soucis. On aurait pu lui faire signer des choses... La discrimination, ça a quand même évolué parce que quand je vois mes enfants à l'école, je leur demande des fois « ça se passe bien ? On vous a dit sale manouche ? Vous êtes des... ». Non ! Jamais ! Jamais ! Pour l'instant ils ont jamais été victimes de racisme à l'école.

M : Non jamais.

L : Ça montre quand même que la société évolue. Qu'il y a beaucoup de gens justement je parlais tout à l'heure avec un voisin. Et il m'a dit : « J'ai beaucoup côtoyé des gens du voyage dans mon travail que j'exerçais avant » et il me dit « C'est vrai qu'il y a beaucoup d'aprioris ». D'ailleurs comme sur toutes les communautés hein ! Il y a pas que la nôtre ! Communauté musulmane, ça y est on est barbu,

bah on est un islamiste, on égorge les gens. Non pas du tout ! Je connais énormément de personnes de communautés musulmanes et c'est des très bons amis ! Et loin de là, quand ils me parlent de leur religion, ils me parlent pas d'égorger les gens quoi... Mais tout de suite, on fait un amalgame. Ça y est c'est comme ça. On rentre pas dans les petits carrés, bah voilà, toi t'es stigmatisé ! Même pour le travail hein. J'ai des copains, j'ai des... Mon frère, ils sont pas... Ils peuvent pas dire qu'ils font partie de la communauté des gens du voyage parce qu'on les ferraient pas travailler. C'est sûr ! Alors qu'ils font leur travail très bien ! Et justement c'est chez des gens chez qui ils ont travaillé qui leur disent « Bah tiens si t'as un truc à faire t'appelle cette entreprise ils sont très bien ». Alors que si, j'en suis sûr ! Que s'ils le sauraient bah ... Non.

C : Et est-ce que vous trouvez que venir habitez ici ça a changez des choses sur cette vision là sur vous ? Ou même par rapport aux voisins, peut-être qu'ils connaissaient fin peut-être qu'ils savaient que vous habitiez un peu plus loin et maintenant que vous êtes là...

L : Oui. Oui et en plus il y a pleins de gens qu'on voit à l'école, où sont scolarisés nos enfants. Donc il y a même des voisins...

M : Mmh on habite tous dans le quartier.

L : Il y a même des maitresses qui habitent juste à côté et donc il y a des gens qui ... On va dire que ça les dérangeait pas qu'on arrive ici.

M : Ouais.

L : Bah par contre, il y en avait d'autre que ça dérangeait... Alors il y a eu trois ou quatre réunions avec Nantes Métropole.

M : C'était la guerre !

L : Pour parler du projet, de ce qu'on allait faire... Et il y avait quand même une bonne moitié qui était totalement contre ! A ce qu'on arrive dans le quartier et euh... Mais nous non plus hein ! Nous on voulaient pas venir, nous on voulaient rester dans notre petit coin tranquille. Et puis en fin de compte, bah on a peur de ce qu'on connaît pas hein ! Et ... les échanges ont été vifs hein. Parfois ça a même été (Rires) très vif ! (Marie acquiesce)

L : Et puis y a des gens ensuite qui ... Y en a qui venait juste pour écouter.

M : Voilà.

L : Ils donnaient pas leur opinion. Ils étaient ni pour ni contre. Mais ils étaient là pour écouter. Y en a d'autres qui nous disaient : « Bah nous ça nous dérange pas. Si vous allez vous sentirez mieux ici bah tant mieux pour vous ! » Et puis il y en avait d'autres bah totalement contre ! Qui faisaient tout justement... Des pétitions contre nous pour pas

qu'on arrive ici, ils avaient fait venir les cameras... Et justement il y avait des caméras, ils étaient... On habitait au ... là-bas... et mon grand-père voit le cameraman et il l'appelle. Le cameraman arrive. Il dit « Vous faites un reportage ? ». Il dit « Oui bah je suis avec vos voisins qui sont contre ». Il dit « Bah vous demandez pas notre avis ? Vous demandez que leur avis à eux ?! » Il dit « Faut peut-être nous demandez notre avis à nous aussi ! ». Bah il dit « Oui bah »... Et là les voisins qu'étaient pas pour sont venus et ils nous ont expliqués leur « pour », 'fin pourquoi ils étaient pas d'accord. Et puis bah voilà, ils avaient eu une mauvaise expérience avec des gens qu'était dans la rue où on habitait... Bon ils avaient été chez eux, ils avaient fait du bordel, ils avaient piqué des choses... Mais c'est pas nous ! Chez pas nous ! C'est eux quoi ! Faut pas stigmatiser tout le monde ! Et puis bon bah il y a eu un échange, on va dire, instructif. Ils sont un peu plus ouverts, ils ont compris bah que tout le monde n'est pas pareil quoi!

M : Ils étaient contre parce qu'ils ont su que c'était des gens du voyage mais ils auraient pas su que c'était des gens du voyage, ils auraient rien dit en fait ! C'est ça en fait !

C : Oui c'était pas forcément parce qu'il y avait une maison en face de leur fenêtre ou un truc comme ça ?

M : Oui voilà ! C'était pas par rapport à ça. C'était le fait vraiment les gens du voyage quoi ! Sinon...

L : Ouais il y a même des gens qui ont vendus des...

M : Des maisons ouais...

C : Ah ouais....

L : Ouais y a deux personnes qu'on vendus leur maison parce qu'ils savaient qu'on arrivait dans le quartier ! Bon bah voilà quoi...

M : Un an qu'on est là et ça a jamais... Ça s'est toujours bien passé !

L : Ça va faire un petit peu plus d'un an qu'on est ici maintenant et pff... On n'a jamais eu de problème, euh les voisins se croisent on dit « Bonjour, ça va ? », on parle un peu de tout. On parle de... Bon il y a toujours des gens quand même, ceux qu'étaient pas d'accord, qui sont toujours euh (il sourit). Eux, c'est vraiment le minimum : juste un bonjour et au revoir ! C'est tout. Ça s'arrête là et puis même personnellement des gens comme ça j'ai pas plus envie de leur parler que ça. Et puis en plus ils ont tous aussi les ... Sur le fait qu'on... qu'on travaille pas, qu'on vit des aides sociales. Bah non. On travaille tous ! On travaille tous ! Moi, je travaille... Bon là je suis en arrêt par rapport au Covid, mais je travaille. Tout le monde ici travaille ! On travaille tous ! On est

tous salariés !

M : Ah bah là oui !

L : On a tous un salaire ! On vit pas tous...

C : Et vous travaillez dans le secteur ? Sur Nantes ou ?

L : Non moi je travaille en grand déplacement.

C : Ok

L : En grand déplacement. Moi je pose de la fibre optique. Donc c'est tout le temps des grands déplacements : région parisienne... Mais sinon oui mes neveux travaillent dans le coin. Ils sont chauffeurs-livreurs. J'ai un autre neveu qui travaille dans le maraichage à Carquefou. Ma mère, elle est à la retraite, elle a été femme de ménage quasiment tout sa vie. Ma tante est femme de ménage. Mon grand-père a fait du bâtiment. Mon beau-frère est couvreur. On travaille tous hein.

C : (en s'adressant à la femme) Et vous pour le parcours où est ce que vous habitiez avant d'habiter ici ? Enfin par ici...

M : Oui pareil ouais

C : Et avant ? Quand vous étiez enfant ?

M : Bah ça s'est toujours bien passé...

C : Vous habitiez où ?

M : Au Vieux Doulon

C : Aussi ?

M : Ouais.

C : Ok ! Dans le même ...

M : Dans le même quartier ouais

C : Et c'était un quartier où il y avait plusieurs familles de gens du voyage ? Ou s'était juste ...

M : Euh non du tout non

C : S'était juste que vous vous êtes retrouvez tous par hasard ...

M : Ouais

C : Ok. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre après... Oui ! Et quand vous êtes arrivez ici c'est parce qu'il y avait ... oui il y avait la maison c'est pour ça ? Et que y avait des terrains autour qui étaient accessibles et c'est Nantes Métropole qui a aussi ... ?

L : Euh bah en fait... En fait c'était des champs hein ! C'était des champs. Et à la base, il y avait que ma mère qui avait eu cette maison. Et puis nous vu qu'on est une famille, on n'aime pas être séparés. Et donc ma mère avait contacté les responsables de Nantes Métropole. Au début ils étaient pas d'accord. Normal ! Et puis ensuite on avait réussi à trouver un accord. Ils nous avaient dit : « Bon bah vous faits des petits terrains. On veut pas non plus que ça devient une aire d'accueil ». Donc on s'était engagé à ce que ce soit vraiment que quelques caravanes et vraiment que la famille. Vraiment des frères, des sœurs euh... Et que ça soit propre, que ça reste propre, que ce soit entretenu. Et en vingt ans, on n'a jamais eu de soucis.

Ça a toujours été propre. Ça a toujours été nickel. On n'a jamais eu aucun souci avec Nantes Métropole. Ni d'ailleurs avec les ... aucunes personnes ici !

M : Non !

C : Ok... Euh ... (lit ses notes) Oui ! et est-ce que le fait que les maisons... Parce que j'imagine que ce terrain-là, il vous a été proposés peut-être... 'fin s'était pas forcément... vous l'avez pas forcément choisi ce terrain-là...

M : Ah non nous on n'a rien choisi du tout en fait...

C : Est-ce que le fait qu'il soit pas loin de votre autre terrain, ça a été un facteur pour être d'acc... 'fin pour venir ici, pour faire partie du projet ou pas forcément ?

L : Euh je me souviens qu'en 2012 plusieurs responsables de Nantes Métropole étaient venus nous voir en nous disant qu'ils allaient nous faire des maisons...

C : Ah c'est eux qui ont engagés le... ?

L : Alors que nous, à la base, on n'a rien demandé ! On voulait rester tranquille dans notre petit coin. Et ils nous ont dit « Voilà, là où vous habitez, il va y avoir un projet d'aire d'accueil », un aire d'accueil pour les gens du voyage, et l'autre partie où on habitait nous, derrière c'est les grandes écoles, c'est Icam... C'est... Pas Icam, c'est l'école du bois, c'est ...

M : Les grandes écoles !

L : Oui c'est des grandes écoles d'ingénieurs. Et comme il y a pas mal d'étudiants étrangers, ils avaient déjà fait des immeubles mais il y a pas assez. Donc ils nous ont dit qu'ils ont racheté les terrains pour pouvoir faire encore des logements pour les étudiants. Donc nous on partait en cause de ça. Mais où est ma mère... (Il dessine les espaces avec ses mains) Donc ça faisait la maison à ma mère, là il y avait mon frère... Et cette partie-là, normalement c'est censé être une aire d'accueil qui doit être construite...

C : Et elle est construite ou... ?

L : Non. Non non parce que les familles roumaines qui étaient dans le champ...

M : Y a tous les roumains qui sont là-bas maintenant !

L : ... ont investi, justement, là où on habitait et donc je pense que là ça va être repoussé de quelques années ! (Rires)

M : Oh oui cinq à dix ans ...

L : Et nous on n'a rien demandé. C'est eux qui nous ont dit « Voilà on va vous faire des maisons... On va... » Et nous on leur a dit « Bah écoutez, à la place de faire ça plutôt bah vous faites comme sur une aire d'accueil. Vous goudronnez, vous faites un

bloc sanitaire, des toilettes, une douche, un petit endroit avec un lavabo pour mettre la vaisselle, le sèche-linge, la machine à laver... Et puis nous on paye l'eau, on paye le courant, il y a pas de problème. Ils nous ont dit « Nan nan nan! Ça va être acheté, on peut pas. On va vous trouver un autre terrain dans le coin. » Ils nous avaient pas dit où, au début ! Parce qu'ils voulaient pas qu'on vienne voir ! Il a dit « On veut pas que ce soit grillé avant que... » Et donc euh ils nous ont rien dit... Et puis ça a passé. Deux trois ans sont passés sans aucune nouvelles. Bah on s'est dit « C'est tombé à l'eau »

M : Ouais...

L : Et puis non ils sont revenus. Et en fait il y avait eu des soucis juste avant par rapport au terrain. Parce que juste en bas il y a une ferme. Et cette dame-là, elle a beaucoup de terrains. Quasiment tous les terrains autour sont à elle. Et c'était elle la plus réticente à l'idée de nous accueillir ici. Et elle justement, elle a fait bloc, bloc, bloc, tribunaux... et procédures pour justement pour pas qu'on fasse ça et ... En plus les voisins, 'fin les collectifs des voisins en colère, c'était mis aussi contre nous euh... Et donc ça aussi ça a engagé des procédures, ça a mis du temps. C'est pour ça que ça a trainé. Mais une fois que ça a été lancé, ça a été très vite !

C : D'accord. Donc en fait vous... 'fin venir dans une maison c'était pas forcément ce que vous imaginiez ?

L : Nan !

C : Restez là-bas ça aurait été ?

L : Ouais moi ça ... nous ça nous convenait très bien comme ça ! On vivait tous dans des mobil homes. Ça... C'est sûr qu'on pensait à vivre dans une maison parce que... Si c'est pareil pour les enfants, avoir une chambre...

M : Une chambre, ouais.

L : Une chambre, recevoir leurs copains d'école... Là maintenant ils peuvent les recevoir, c'est ... On va dire c'est normal mais il y avait des ... Bien qu'il y avait des gens qui le savaient qu'on faisait partir des gens du voyage. Ça leur posait pas de problème. Mais il y en avait d'autres où on évitait qu'ils le sachent... C'était assez compliqué...

C : Ok

L : Mais nous, à la base, on n'a rien demandé ! C'est eux qui nous ont... Ils nous ont dit « On va vous faire des maisons » et puis... voilà on se retrouve ici maintenant...

C : J'avais fait une organisation... mais euh vu que c'est la première fois je suis perdue... Oui du coup les autres maisons qui est ce qui habitent dans les maisons ?

L : Et bah c'est ma sœur, celle d'en face c'est

ma sœur. A côté c'est ma mère, ma tante et mon grand-père

C : Ok

L : L'autre maison juste après c'est mon frère (il sourit), l'autre c'est ma sœur et encore la dernière c'est ma sœur. En fait, c'est que nous ! C'est la même famille qui était là-bas, ils nous ont mis ici.

C : Et donc votre mère, elle a laissé sa maison là-bas ? Elle n'est plus à vous
Luigi acquiesce.

Leur fils demande à Marie ce que nous sommes en train de faire.

Marie : (Répondant à son fils) C'est des questions.

C : Oui, c'est pour un travail d'école.

M : Même que la dame elle va encore à l'école!

C : Ouais ! (rires gênés)

M : Oui encore ! (rires)

C : Plus pour longtemps, mais encore un peu.
(Luigi rigole)

C : Mmh ok et... Alors après... Et est-ce que vous trouvez que le fait que vous habitiez tous dans des maisons c'est un peu transformé la façon dont vous avez... enfin les relations que vous avez avec vos frères et sœurs ? Ou vous avez essayé de garder ce que vous aviez avant ?

L : Ah oui ! Ça s'est on est...

M : Oh il y a des choses qui changent pas hein ! Nous des fois... son frère il avait l'habitude de faire un feu dans son jardin chez lui, ça l'empêche pas de faire un feu dans son jardin quoi le soir... Y a des choses qu'on pourra jamais non plus quoi.

L : Oui parce que c'est... c'est... Comme on dit c'est dans nous, c'est nos traditions et même quand on est en maison beh... ça on pourra pas, on pourra pas le changer. Faire un feu, se retrouver tous autour, euh boire un verre, euh faire un grand barbac, manger tous ensemble. C'est... ça c'est nos valeurs et elles changeront jamais.

C : Et c'était un point important, le fait qu'ils mettent toutes les maisons ensemble ?

L : Ah oui ! Très ! Parce qu'on aurait pas pu se retrouver avec des personnes, on va dire...

M : D'autres familles, en fait.

L : D'autres familles, parce que toutes les familles s'entendant pas. Il y a des gens qu'on aime pas. C'est comme dans tout, hein, il y a des gens qu'on aime, des gens qu'on aime pas. S'ils avaient placé forcément d'autres familles, ça aurait pas été. Puis en plus s'ils ils avaient mis, bah, comme on dit chez nous des gadjé, ça veut dire des gens qui ne sont pas issus de chez nous, ça aurait été encore plus compliqué quoi ! Parce que, bah, nous, c'est vrai qu'on fait un petit peu de bruit, c'est vrai que...

M : On crie. Les enfants y crient. Ils ont pas l'habitude.

L : Les enfants jouent. Bien qu'on s'est calmé, mais c'est compliqué. Alors forcément si ça aurait commencé à avoir des réflexions sur les enfants, sur notre façon de vivre, beh... ça aurait pu mal se passer

C : Ok

M : Oui, parce que des fois on s'appelle de jardins en jardins, donc euh... après ouais, ça aurait peut-être pu déranger.

L : Bah c'est sûr bah c'est sûr...

M : Bah oui sûr, déranger oui.

L : Bah si tu te retrouves en plein milieu et que t'appelle. (il rie)

C : Euh alors, peut-être on va... Je sais pas quelle heure il est, parce qu'il faut pas que je m'étende trop

M : Il est 15h20

C : Ok, euh... Du coup, là vous êtes locataires dans cette maison ?

M : Oui

C : C'est Nantes Métropole qui l'a, c'est ça ?

M : Oui.

C : Eh Nantes Métropole Habitat ?

L : Oui !

C : Et du coup vous la trouvez bien cette maison ? Est-ce que vous vous y sentez bien ?

M : On est bien, mais euh...

L : On est bien, mais ouais...

M : Mais bah y a beaucoup de travaux dans la maison à faire.

L : Y a eu pas mal...

C : Encore ?

M : Encore, oui.

L : Y a eu pas mal d'après, on va dire. Beaucoup d'infiltrations, sur toutes les maisons. Bah... dû au problème d'infiltration, de gros problèmes d'humidité.

M : Qui est pas réparé encore, vous voyez dans la cuisine en-haut. On attend.

C : Ouais. Ah oui ok.

L : De champignons, qui dit humidité dit champignons. Euh, sinon mis à part ça...

M : Non, on est bien hein..

L : Mis à part ça, non c'est très bien, c'est très bien. On va dire les problèmes des maisons sinon...

M : Après qu'une fois qu'ils seront réglés les problèmes, après ça sera bien en vrai.

L : Bah oui, c'est sûr...

M : Oui !

C : Ok... Euh... Oui du coup vous parliez d'inviter des gens chez vous, donc vous avez plus tendance à inviter des gens, peut-être extérieurs, euh, maintenant ? Ou ça...

L : Ah bah oui oui, des gens on va dire de chez nous, enfin qui sont pas de chez nous, on va

dire des gadjé, des copains d'école, tout ça, même des collègues, oui.

M : Oui.

L : Enfin certains collègues venaient quand même me voir, parce que qu'ils me connaissent... au travail ils apprennent à connaître.

M : Oui y en a que ça dérange pas !

L : Et puis, y en a que ça dérange pas du tout. Mais y a des gens qu'on préfère pas parce que... euh non... Maintenant, oui.

C : Et des gens, qui, parce que vous avez sûrement d'autre gens de votre famille plus élargie qui font partie des gens du voyage. Est-ce qu'ils viennent ici ou ?

L : Ah oui bien sûr ! Ah oui oui bien sûr !

M : Ah oui oui.

C : Ça a pas changé ?

L : Du tout.

C : Ça a juste apporté de nouvelles personnes.

L : C'est ça, c'est... ça n'a rien changé à notre façon de...

M : Juste par rapport à nos enfants quoi, pour leurs copines euh... mon fils bah voilà c'est ça quoi.

C : Mh mh, ok. Donc c'était aussi un point important les enfants, dans le fait de venir dans les maisons ?

M : Bah surtout pour les enfants

L : Ouais, surtout pour les enfants.

M : Bah mon fils « Est-ce que maman euh mon copain, il peut venir ? Bah non Aaron parce que... en fait, il comprenait pas quoi en fait. Pourquoi en fait !

C : Ok, et...

L : Parce qu'on avait pas spécialement la place non plus

M : Oui.

C : Et est-ce que le fait de la maison, vous avez quand même euh, enfin vous... le fait de transmettre la culture tout ça c'est pas un frein pour... Enfin le fait d'habiter dans la maison c'est pas forcément un frein pour le transmettre à vos enfants ?

M : Non pas du tout.

L : Non, parce que moi j'ai, moi j'ai... Moi je suis né en maison. J'ai très peu habité en caravane. J'ai très peu habité en caravane, moi je suis né en maison. Euh, non ça change rien quand on veut faire passer des valeurs on y arrive hein, quand on est en maison, en caravane, en HLM, en... dans ce qu'on veut.

C : Ok, après au niveau du quartier. Vous disiez qu'ils étaient à l'école pas loin vos enfants ?

L et M : Oui.

C : Est-ce qu'il y a d'autres euh, enfin je sais

pas, euh... D'autres endroits qui sont, de sports, de loisirs euh, dans le quartier où vous avez tendance à aller souvent ?

L : Bah oui j'ai mon fils qui joue au foot à Saint-Joseph de Porterie, on a notre fille aussi beh elle joue au foot pareil au FC Nantes...

M : A la Chapelle.

L : Donc on va régulièrement à la Chapelle sur Erdre. Euh...

C : Donc le quartier, ça vous plaît ou ... ?

L : Ah oui oui, le quartier nous plaît.

M : Ah oui le quartier, le quartier ouais ! On a tout à côté en fait, c'est ça qui est bien. On a le bus, les enfants prennent le bus pour aller au collège...

L : Ils sont scolarisés à Saint-Joseph de Porterie, au nouveau collège. L'école, c'est juste à côté. Donc ils prennent le bus qui est juste devant, c'est ... Il les dépose et après, ensuite il les reprenne, il les dépose juste là (Il indique l'arrêt de bus juste à côté de la maison). Euh on est à même pas dix minutes du Leclerc Paridis, de Carrefour.

M : On a vraiment tout à côté.

L : Si on veut aller en centre-ville, on est à peine à quinze minutes euh... C'est un petit coin de campagne à la ville quoi !

M : Ouais, ouais, c'est ça qui est bien en fait.

L : C'est... On est à 5 minutes de l'Erdre, si on veut se balader. Le parc de la Chantrerie euh, c'est vraiment...

C : J'étais jamais venue jusqu'au nord de Nantes, jusque là...

M : Ah oui d'accord !

L : D'accord.

C : Parce que j'habite sur l'île, mais du coup ouais c'est un... C'est un

M : L'île, c'est Beaulieu c'est ça ?

C : Ouais !

M : Ouais, d'accord ouais

C : Ouais j'habite juste à côté de Beaulieu et on a des parcs et tout mais c'est quand même moins vert qu'ici ! (rires)

M : Ouais.

C : Moi je viens de la campagne, alors c'est.. (rires)

M : D'accord (Rires)

C : Je pensais pas que y'avais... que c'était encore Nantes mais ouais... Et du coup le côté, enfin la nature autour c'était important ?

L : Ah bah, c'est primordial ! Si on... Enfin pour moi personnellement, je pourrais pas vivre dans un quartier, dans un HLM, regarder de mon balcon. Non je, là c'est sur je pète un boulon, je fais une dépression. Je peux... c'est impossible, impossible ! Je pense que...

M : Quand on est dans le jardin et qu'on a des arbres, on a comme la forêt en fait.

L : Bah, y a quand même des champs partout, c'est...

M : On est bien quoi.

L : C'est encore un petit coin de campagne à la ville. Je sais que... Je pense que pour les gens qui vivent en quartier c'est pareil quand on leur dit « Tu vas venir vivre à la campagne », ils vont dire « Bah non ! »

M : Parce qu'ils sont habitués dans leurs quartiers, en fait.

L : C'est ça ! Ils y sont nés, ils y sont nés ! Et puis c'est une habitude, hein. C'est sûr que... Nan ! Pour nous c'est un... La forêt, la nature c'est indispensable !

C : Ok... Mmh est-ce qu'il y a d'autres euh... après là du coup vous avez tous les avantages du quartier, est-ce qu'il y aurait des inconvénients à vivre ici, dans ce quartier-là ?

Luigi réfléchit quelques secondes.

L : Bah... Il y a un inconvénient. C'est les voitures qui roulent beaucoup trop vite.

M : Ah oui ! Par contre, ils roulent vite.

C : Dans la rue là ?

L : Oui, les voitures, les bus... Bah y a, avant-hier...

M : Y a deux jours, y a eu un accident

L : Y a une dame qui s'est fait renverser en vélo, ce qui devait arriver arriva.

M : Parce qu'ils respectent pas la priorité en fait.

L : Ce qui devait arriver arriva. Un accident assez grave quand même. La dame est quand même bien blessée. Mais ici, c'est ça le gros problème ! Donc là en plus, on... justement avec les voisins, on s'est concerté avec les voisins, on va faire une pétition à Nantes Métropole pour qu'ils puissent mettre des ralentisseurs parce que c'est un... c'est vraiment très dangereux. C'est trente kilomètre heure, y a des voitures qui roulent à cinquante, soixante.

M : Les bus aussi hein...

L : Le bus aussi, il passe très vite, le bus ! Et en plus y a l'école vétérinaire, qui est un peu plus haut, les voitures d'étudiants ça va très vite. Même qu'on leur dit qu'il faut ralentir, mais ils s'en fichent complètement !

M : Là c'est calme mais parce qu'il y a eu le déconfinement en fait. Mais là au mois de septembre, ça va être une folie, c'est... mais je crois pas qu'ils ont repris les étudiants parce que...

C : Non les écoles, elles sont pas rouvertes.

M : Voilà donc euh, c'est pour ça, c'est que...

L : Ouais le matin, c'est une galère et le soir

c'est pareil. C'est très dangereux !

M : Entre 4 h et... entre 16 h et 19 h c'est la folie !

L : Ouais et le matin entre 7h30 et... ouais 9h30

M : Le matin pareil ! Et 9h, 9h30 ! C'est la folie.

L : Ah ouais c'est compliqué, c'est ça le point négatif...

M : ... négatif d'ici.

L : Ouais, du quartier.

C : Et du coup vous organisez des actions avec les autres voisins ? Pour...

L : Oui justement, on a été les voir. Quand, y a eu l'accident justement on a parlé avec les voisins. Et on s'est tous mis sur le point que ça route très vite. Ils respectent pas les limitations de vitesse, euh... Nous on a des, on a des enfants. En plus, les enfants vont de maisons en maisons. Donc on n'est pas rassurés.

C : Et les autres voisins aussi doivent avoir des enfants.

M : Oui, tout le monde a des enfants.

L : Ah bah bien sûr ! Y a beaucoup d'enfants dans le quartier donc on s'est mis d'accord. Donc là on va rédiger une lettre. On a appelé une dame de Nantes Métropole, elle nous a dit bah justement « Faites une lettre avec la pétition, plus la photo de l'accident ». Elle a dit « Je pense que ça va les faire réagir », avant d'avoir vraiment... Déjà y a une dame, la pauvre, elle était pas... je pense que elle en a pour un petit moment.

M : Elle avait le visage en sang, l'épaule était cassée, ouais.

L : L'épaule, le bras, ouais...

C : Et vous, est-ce que vous avez une idée de... un peu l'image de votre quartier, la réputation, enfin si c'est un lieu bon à vivre ?

L : Ah oui Gachet, c'est un... Gachet, on va dire c'est un quartier bourgeois.

M : Bourgeois !

C : Ah ouais !

L : C'est un quartier bourgeois Gachet, c'est... c'est euh... C'est un petit quartier qu'est très réputé sur Nantes. C'est le petit coin de campagne à la ville. C'est beaucoup quand même des gens, on va dire, assez aisés, c'est des belles maisons, c'est... Et nous on débarque là-dedans, c'est sûr que, ils étaient pas trop d'accord (Il rit en le disant). Mais oui, c'est un quartier ouais qu'est...

M : Après ils étaient pas d'accord parce que c'était « gens du voyage », parce qu'ils ont fait des maisons en bas, y a jamais eu de réunions, y a jamais rien eu.

C : Des logements sociaux ?

L : Oui pareil, ouais un peu plus bas, y en a d'autres.

M : Voilà des logements sociaux et y a jamais tout ça qui y a eu avec nous !

L : Mais c'est pas Gachet en bas là-bas, c'est différent, c'est pas Gachet.

M : Ouais d'accord, mais bon...

L : Non Gachet, c'est vraiment Gachet quoi ! C'est le petit coin tranquille de Nantes euh, où une parcelle de terre se vend pfff... c'est même pas la peine. C'est le petit quartier tranquille euh...

C : Et est-ce que vous... quand vous sortez d'ici, c'est un peu bizarre ma question....

M : Ouais

C : Est-ce que vous partez des fois du quartier ou même de Nantes ? Et où est-ce que vous allez quand vous voulez je sais pas moi, aller voir d'autres gens, si vous avez de la famille ?

L : Bah, ouais ouais, on a de la famille un peu partout autour de Nantes. On a de la famille sur toute la Loire Atlantique, même beaucoup plus loin. Mais là, oui on a de la famille un peu partout sur Basse-Goulaine, sur Mauves sur Loire, Carquefou, euh, sur vraiment...

C : Et vous avez tendance plus à les recevoir ici ou à aller chez eux ?

L : Non c'est euh c'est...

M : Bah en fait c'est, bah mettons il va venir, on va dire bah je sais pas, il va venir voir son père, il va venir à côté, après il va passer.

L : Ouais, puis quand c'est... sinon bah c'est nous qui venons les voir, c'est eux qui viennent nous voir. On s'appelle pour faire un barbecue, on s'appelle pour faire euh une partie de pétanque, euh boire un verre, se retrouver quoi.

C : Vous êtes pas loin les uns des autres, donc...

M : Voilà ouais !

L : Non ! Non, non, on est pas loin les uns des autres, on est quand même assez proches. On a de la famille, enfin oui qu'est un peu plus loin, en région parisienne, dans le sud de la France, dans le Sud-Ouest et ceux-là euh... On les voit rarement.

C : Et du coup le fait de rester sur Nantes, c'était quelque chose d'important pour vous ?

L : Pfff euh ouais ouais... Ça doit faire depuis le début des années 80 qu'on... que mes grands-parents s'étaient implantés sur Nantes. Parce qu'avant ils voyageaient tout le temps, et ils étaient vraiment rarement sur Nantes, mais je crois que c'était fin des années 70 début des années 80 où ils se sont vraiment implantés euh sur Nantes, ouais.

C : Et vous savez pourquoi ils ont choisi

Nantes ou pas ?

L : Bah parce qu'en fait, euh mon arrière-grand-mère avait eu des problèmes de santé, et puis le voyage était devenu difficile. Donc il fallait souvent des hospitalisations, l'état de santé ne permettait plus non plus de faire... Puis peut-être aussi un peu un ras-le-bol, je pense aussi de vivre tout le temps comme ça.

C : Mais Nantes c'était pas forcément... ça aurait pu être une autre ville...

L : Ah ça aurait pu être... des personnes dans notre famille se sont arrêtées à Rouen, y en a d'autres qui sont arrêtées... Nous ça s'est porté là, après bon bah voilà c'est resté comme ça. Et puis ouais Nantes ça nous plait, Nantes ça nous plait... C'est... même si des fois on a envie d'aller voir ailleurs ce qui se passe, parce que des fois on a un petit peu ras-le-bol aussi. Parce qu'on est nés à Nantes, on connaît Nantes. Et puis des fois on se dit on voudrait bien voir ailleurs, et puis euh non. On est bien ici quand même. (Rires)

C : C'est un peu illisible ce truc, j'ai pas d'imprimante chez moi, alors j'ai tout écrit, eumh... Et donc ce projet de maison c'était avec Nantes Métropole et y avait d'autres... y avait des associations, y avait d'autres gens qu'étaient avec vous aussi ?

M : Oui

L : Oui, l'association Les Forges

M : Ouais, Les Forges

L : Qui aide les gens du voyage justement dans leur dans...

M : Une maison et un toit, c'est.

L : Une famille et un toit !

M : Une famille et un toit, je veux dire !

C : Ok ! Et vous les connaissez avant, ou ils sont venus comme Nantes Métropole ?

M : Ils sont venus...

L : Ils sont venus avec Nantes Métropole justement pour nous dire que c'est eux qu'allaient nous aider, qu'ils aidaient les gens du voyage à trouver une maison, à les aider dans leur démarche.

M : Qu'ils allaient nous suivre.

L : Puis ça s'est fait comme ça. Puis à chaque fois ils étaient là pour nous demander bah tiens... Ce qui était bien aussi je trouve c'est qu'ils nous ont demandé

M : Ils nous ont laissés choisir...

L : Comment on voulait les maisons, en fait.

M : Voilà !

L : Si on voulait une cuisine fermée, si on voulait une cuisine ouverte, la couleur du carrelage, la couleur des parquets ... Ils nous ont demandé vraiment comment on voulait, ce qu'on aimait, c'est... Ils nous ont pas dit « Bah voilà ce sera comme

ça et c'est tout ! » Non non ça été très bien euh..

M : C'était bien quand même

L : Ça a été très bien de la part de...

C : Vous avez eu plusieurs réunions ?

M : Ah oui, ouais !

L : Ah oui, beaucoup.

C : Ok. Et ça vous avez, enfin ça... vous avez apprécié faire partie du processus ? C'était pas trop lourd à gérer ? Si ça avait été autrement vous... ça vous aurait été ou vous vouliez vraiment être impliqué dans la construction ?

M : Bah non, parce que c'est eux qui nous donnaient des rendez-vous.

L : Ouais mais si si, on voulait, on voulait être impliqués quand même parce qu'on parlait de chez nous entre guillemets quoi, donc euh... On voulait entendre ce qui se disait, ce qui allait se faire. On voulait pas ne pas participer et puis que... quand on arrive et bah...

M : Y avait ça et que voilà...

L : Que ça nous plaît pas. On voulait vraiment savoir qu'est ce qui allait être fait, s'ils allaient vraiment écouter nos besoins, si... non c'était important du début jusqu'à la fin.

C : Et est-ce que vous connaissez d'autres personnes qu'on qui sont aussi comme ça, à qui Nantes Métropole a proposé des maisons ?

L : Euh....

M : C'est pas à Rezé ?

L : Y a une partie des... nous on les connaît pas, mais y a des gens du voyage, ça fait déjà longtemps qu'ils ont fait ça sur Rezé. Ça fait déjà quelques années et c'était, on va dire, un projet pilote, c'était pour voir comment ça allait se passer. Ça s'est passé, bien passé ! Et on était curieux donc on avait été voir. Et puis on s'était dit « Pff si c'est ça qui vont nous faire euh... ah non non bah non ». C'était... c'était affreux quoi, c'était un blockhaus !

M : Ouais

C : Ah ouais

M : C'était avec des machins en tôle, là, c'était pas...

L : C'était un blockhaus, la porte on aurait dit un hangar, enfin fallait l'ouvrir comme ça

C : C'est les modes en architecture, ça... (rires)

L : Ah ouais ouais, y avait, pour séparer ça faisait comme du... bah ce qu'on a sur le toit là, du toit mais transparent.

M : Ah oui

C : Ah oui !

L : Tout le monde voyait tout euh... Non je dis « Si c'est ça, il en est hors de question ». Et c'est pour ça qu'on leur a bien dit aux réunions, on veut

pas de chose comme ça, quoi. Les blockhaus euh... (Marie approuve) Ils nous avaient, bon, l'architecte... Un jour, ils viennent nous voir, ils nous disent « L'architecte il a fait trois projets, il faudra choisir » quoi.

M : C'était lui qui était là, là, l'architecte.

C : Oui, oui.

L : Donc, bof ouais pfff non, oh bah ça mon grand-père il fait « Ça, c'est mort, on dirait un camp de concentration, c'est même pas la peine »

C : Ah ouais !

L : Il fait « Bon celle-là en bois, ouais c'est pas mal, c'est tendance euh... Bon bah pourquoi pas partir sur ça » et c'est ouais... c'est comme ça qu'on a choisi, on va dire, ce style d'extérieur des maisons.

M : C'était celui-là qui était le plus beau quand même. Ouais...

L : Ouais.

M : Parce que les autres, ils étaient pas... C'était affreux.

L : Oh non les autres, c'était des hangars, non!

C : Oui donc vous avez quand même pas mal...

M : Oui on a quand même participé au carrelage, tout ouais ouais.

C : Impliqué...

L : Ah oui oui

C : Ok.

L : Mais on connaît p... Sinon si y a une autre famille qu'est, qu'a une maison aussi à Saint-Joseph de Porterie. (Il s'adresse à sa femme) Au feu rouge là, ceux qui étaient dans la maison en bas. Que son fils, il a fait l'accident là !

M : Ah oui oui !

L : Eux aussi, ils ont... avec ma sœur. Ma sœur, elle avait une première maison euh. C'était Un toit Une famille qui l'avait aidé à avoir cette maison.

M : Ouais c'est pareil.

L : Au Port des Charrettes là, sur les bords de l'Erdre, une petite maison tranquille. Puis euh... donc c'est elle la première à avoir eu ça.

M : A avoir eu la maison, ouais.

L : Puis ensuite euh beh... comme elle faisait partie du projet, ils ont atterri ici avec nous.

C : Ah oui ok d'accord.

M : Ils lui ont donné la maison là en attendant que les autres soient construites tout ça... et voilà.

C : Et vous en pensez quoi vous de cette, enfin, de ce processus-là, que Nantes Métropole elle vienne voir les familles pour leur proposer des maisons ?

L : Bah c'est bien !

M : Bah c'est bien quoi, parce qu'au moins ils

pensent à nous quand même, on est pas des... On est pas exclus quoi en fait.

L : C'est bien, c'est... Ça commence à... Les mentalités commencent à changer parce que toutes les familles veulent pas vivre non plus sur les aires d'accueil hein... Nous on a jamais vécu en aire d'accueil et on voudra jamais vivre en aire d'accueil parce que c'est une toute autre mentalité de vivre en aire d'accueil.

M : Oui c'est spécial.

L : Y a pas d'intimité, les caravanes sont collées euh ... C'est compliqué... quand on y a pas vécu euh.. on peut pas y vivre, c'est très compliqué. Donc euh...

C : Et si c'était fait autrement les aires d'accueil ou si c'était un peu plus, si y avait un peu plus d'intimité par exemple ? Ça aurait été une solution ?

L : Bah, pour que ce soit bien, faudrait que ce soit que de la même famille, mais généralement une aire d'accueil c'est pour les gens de passage donc y a des gens justement qui, qu'on connaît pas, c'est compliqué, on sait pas qui sont ces gens, comment ça va se passer. Ils peuvent être gentils, ils peuvent être cons, ils peuvent être...

M : Ils peuvent être tout !

L : C'est pour ça qu'on aime pas trop ...

M : Se mélanger...

L : ... se mélanger aux autres, aux autres familles. Même si on les connaît, qu'on a des amis dans d'autres familles, hein des très bons amis, mais chacun ses choix et c'est très bien comme ça.

C : Ok, j'avais une question dans ma tête mais elle a disparu... euh... Et est-ce qu'il y a, aurait des éléments, enfin, dans... en général, c'est un truc qui est bien pour vous mais est-ce qu'il y a des éléments qui peuvent être améliorés, dans cette idée-là, enfin de donner des maisons ?

L : Ah oui, c'est bien, c'est très bien ! Ça encourage les familles à se sédentariser, enfin les familles qui veulent se sédentariser. Et justement, l'année dernière Nantes Métropole et on a fait la crémaillère donc Nantes Métropole, les architectes, tout le monde était là. C'était pas mal hein ! Cocktail et tout...

M : Ouais, ah si, ils ont bien fait ça, ouais...

L : C'était bien, et le discours, l'adjoint au maire. Et ils ont dit qu'ils comptaient justement continuer à faire ça pour les gens qui veulent se sédentariser, et c'est très bien ! Moi je dis que c'est très bien, c'est... faut que... faut qu'ils continuent dans leur lancée.

C : Ok... Ça on en a déjà parlé. Euh... Ah oui, est-ce que vous avez eu d'autres propositions de

projets comme ça ou c'était la seule fois ?

M : Non, c'était la seule fois.

L : C'était la seule fois.

C : Oui donc, ça je crois que vous l'aviez déjà dit mais j'ai une question. Est-ce que vous aviez la volonté de rester, enfin, en disant oui au projet c'était aussi parce que vous vouliez rester auprès de certaines personnes, de certaines, bah je sais pas d'activités, de lieux comme l'école ?

L : Ah oui, oui !

M : Oui !

L : Puis nous de toute façon, ça fait des années qu'on est sédentarisé. On a plus d'intérêt à partir, à part pour les vacances. Mais sinon partir sur les voyages non ça fait des... J'ai 35 ans ça fait au moins 45 ans qu'on est sédentarisé quoi. Nous ça nous intéresse plus de partir sur le voyage, même l'été quand on part en vacances, on a plus de caravane, on loue un camping, on va dans un camping, on va... C'est les vacances, on va dire, comme tout le monde.

C : Ouais, ok. Oui donc c'est vraiment un mode de vie qui... y a juste certaines... le côté il faut être, enfin, qu'il y a des voisins proches et tout, c'était juste ça mais après la vie en maison c'était pas forcément quelque chose qui...

M : Qui dérangeait

C : Ouais !

M : Ouais non pas du tout.

L : Non.

C : C'était dans un processus logique quoi finalement, peut-être.

L : Oui

C : Ouais. Et est-ce que si par exemple Nantes Métropole n'était pas venu vous voir, est-ce que vous auriez fait la démarche pour avoir une maison ?

L : Euh non je pense pas. Excusez-moi. (Son téléphone sonne, il répond)

C : Non vous auriez pas...

M : Non, on aurait jamais fait la démarche.

C : Vous seriez restés là-bas, et sans...

M : Ouais.

C : Enfin ça vous convenait, finalement.

M : Oui, nous ça nous convenait, ah oui oui.

C : Peut-être plus des aménagements...

M : On avait demandé des sanitaires, justement. Sanitaires, puis remettre du gravier, et puis ils sont jamais voulu en fait.

C : Ah oui, ils étaient pas...

M : Ouais.

C : Vous avez fait la demande ?

M : On avait déjà demandé ouais. Et puis du coup, euh... on... Ouais quand c'était ? Le projet on nous l'a proposé en 2012. Je me suis dit 2012, 2013, 2014, 2015 ... Je me suis dit la maison on l'aura

jamais en fait. Et en fait si, on les a eu... On était content. (Rires) On était content.

C : Et du coup là, vous pensez pas, enfin, ça vous va de rester ici ? Ou vous vous imaginez de...

M : Ah oui oui, ça... Non ça nous convient très bien parce que j'ai le collège, ma fille est en ULIS en même temps, au collège, et oui oui ça nous convient très bien.

C : Et vous pensez pas déménager un jour, enfin, c'est pas quelque chose qui...

M : Non, pour l'instant non.

L : Non, pour l'instant non.

M : On est bien. (Rires)

C : Euh... Ouais et puis par rapport... vous êtes locataire, est-ce que un jour vous comptez acheter, devenir propriété ou c'est pas dans vos projets ?

L : Bah pour l'instant, c'est pas dans nos projets, parce que pour être propriétaire, ouais faut... c'est compliqué hein là. Même déjà au niveau des banques, même quand on a un salaire euh, les banques c'est compliqué de... Y a pas longtemps, enfin y a pas longtemps, y a quand même euh... Quand j'avais été voir ma banque pour leur demander un emprunt pour acheter une voiture euh... j'ai bien senti que, j'ai bien senti que le prêt a été refusé pas par rapport à mon travail, parce que je travaillais, j'avais un salaire tous les mois. J'ai bien senti que c'était par rapport que je faisais partie des gens du voyage hein ! Il avait peur que... il me l'a répété au moins cinq fois pendant qu'il faisait sa simulation « Vous me lâchez pas Monsieur S., vous me lâchez pas ! ». J'ai dit « Attendez pourquoi vous me répétez ça ? Je comprends pas pourquoi vous me répétez ça sans arrêt quoi ».

C : Parce que ça c'est des choses qui sont visibles, enfin je sais pas, c'est écrit dans votre dossier ?

L : Non, mais en fait, euh même...

M : Non parce que lui, c'était déjà fait avoir en fait.

L : En fait, même si on essaie de bien parler, y a toujours un petit mot ou deux qui va faire que y a des gens très vite y vont le voir, y en a d'autres qui le verront pas, y en a d'autres euh... qui... qui vont le voir très vite et que ça leur pose pas de problème du moment que ton travail est fait, du moment que ça se passe bien. Ils n'y voient aucun problème et y en a d'autres, comme le banquier, bon bah, lui il l'a vu, et puis euh il s'est dit « Il va vouloir m'arnaquer ». Ça fait quinze ans que je suis à cette banque, j'ai jamais eu un problème avec, la seule fois où je vais les voir pour leur demander un prêt euh... bah ils ont jamais voulu.

C : Ouais, c'est un truc récurant, et avec lequel

vous vivez au jour le jour, enfin la discrimination c'est...

L : Ah oui la discrimination euh... Moins, beaucoup moins, mais c'est quand même toujours présent, y a des gens qui... qui nous font des fois comprendre sur le ton de la plaisanterie, mais ils le disent quand même c'est, c'est... Au travail, des fois même ouais. Y a des gens qui disent « Bah tiens, avant de partir ce soir, tu fermes bien parce que avec les manouches, hein les gars je rigole ». Non mais il le dit quand même ! Et ça, à force, c'est, c'est énervant quoi, on prend... Avec les années, on apprend à prendre sur soi parce que, on peut pas tout le temps se battre, quoi. Mais même que t'essaies de parler avec des gens et de leur expliquer bah y en a ils veulent rien savoir. Ils sont sur leurs positions et puis c'est tout. Bah y a un moment bah c'est bon quoi, je vais pas te voler, je travaille ici, tu me connais, pourquoi j'irais te voler ? Y a aucune raison pour que je vais te voler quoi. C'est fini, euh les voleurs de poules, ça vaut cinq euros un poulet, si on veut manger un poulet, on l'achète quoi.

M : Bah oui, oui c'est vrai hein !

L : C'est fini ce temps-là, ils parlent de ça y a quatre-vingt ans en arrière.

C : Oui et puis même c'était pas des réalités.

L : Bah... non mais pfff... c'était... Ouais, des fois dans le travail, il reste quand même pas mal de discrimination. Ouais, ouais. Sinon dans la vie de tous les jours euh mmh bah non... enfin, non pas spécialement. Les enfants, eux, ils n'en souffrent pas.

M : Non pas du tout.

L : Ils nous en ont jamais parlé qu'ils ont été victime de racisme, non.

C : Bah je crois que j'ai fait toutes mes questions, euh... voilà. Juste peut-être si vous pouvez vous, enfin, vous présenter, enfin, j'avais mis âge, situation familiale, enfin vous êtes mariés ? Combien vous avez d'enfants ? Juste pour vous présenter pour que on sache un peu...

L : Ok, bah moi je m'appelle S. Luigi, j'ai 35 ans, j'ai 3 enfants et je vis en concubinage.

C : Ok. (Je me tourne vers Marie) C'est pas obligé si vous voulez pas le faire.

M : Bah c'est pareil hein.

C : Et du coup vous travaillez ? Est-ce que vous travaillez ?

L : Oui, moi je travaille pour l'entreprise Eiffage Energie, je passe la fibre optique.

M : Et moi non parce que je m'occupe de mes enfants, euh ouais.

C : Ok, voilà... euh ah oui si et est-ce que vous... Parce que y a tout, y a beaucoup de terme

pour définir les communautés de gens du voyage, enfin déjà y a gens du voyage qu'est un terme administratif. Est-ce que vous utilisez des, entre vous ou dans votre famille, vous vous identifié à une... une communauté précise ?

L : Ouais, nous, nous on est des, alors on dit pas manouches, on est des Man'nouches. Ça veut dire euh... on est un peu originaire de l'Allemagne. On arrivait d'Allemagne et nous on est des... Après y a les Roms, c'est une communauté aussi les Roms, hein ! Ils font aussi parties de cette communauté-là. Les Roms, c'est des pays de l'Est. Ils viennent de Roumanie, euh Bosnie, euh... après c'est, après y a les Gitans. Les Gitans, c'est le Sud de la France, plus l'Espagne. Ça a rien à voir avec nous. Et après aussi y a les... je sais plus c'est quelle communauté, les Italiens aussi et eux aussi ils sont un peu à part. Et on... on a tous notre langue, y a quelques mots qui se ressemblent mais c'est... on va se comprendre sur quelques mots mais c'est pas la même langue.

C : Ok, et donc vous vous avez, enfin vous vous identifié à ce mot là et est-ce que les mots comme gens du voyage, ça vous convient ou c'est des choses euh... ?

L : Bah oui oui.

M : Oui !

L : T'façon c'est... on est des gens du voyage hein donc euh c'est...

C : Même si vous habitez, vous êtes sédentaires depuis très longtemps.

L : Même si on est sédentaire, on est dans une maison et notre esprit, notre cœur euh... on reste des voyageurs hein !

C : Mmh ok. Et bah, ça va du coup j'ai tout. (Rires) C'est super, merci beaucoup !

M : Y a pas de quoi.

L : Avec plaisir.

C : Et si vous avez des choses à rajouter, je sais pas sur c'est...

M et L : Non.

C : Non, ou des questions ? Non ça va comme vous voulez.

L : Non

M : Non

C : Bon j'arrête alors.

Je les remercie pour leurs réponses et le temps qu'ils m'ont consacré. Marie doit partir et son mari me demande si je veux aller parler à d'autres personnes. Je confirme un peu gênée et lui fait comprendre que je ne veux surtout pas déranger.

Nous sortons alors de la maison. Deux femmes sont installées à l'entrée de la maison voisine, dont la porte d'entrée se trouve en face. Sur des chaises en plastique, elles discutent. Le garage est ouvert et laisse entrevoir des étagères bien remplies. Les paillasons, les chaises et la barrière des voitures stationnées à l'avant des maisons créent ici une extension de la maison sur l'extérieur et la rue.

Nous repassons entre les voitures. Sur le trottoir, un homme âgé vient dans notre direction, Luigi l'interpelle et va lui parler de mon travail. Il s'agit de son grand-père qui habite la maison au centre de la parcelle. Je m'avance et me présente. Nous sommes devant un camion de charpentier, un des enfants est coureur. « Vous faites une étude sur les Gens du Voyage ?! Bah venez je vais vous montrer! ».

Paul, habitant de la Boisbonnière

Chemin de la Boisbonnière, Nantes, juin 2020

D'un geste de main, Paul, le grand-père de la famille, m'invite à le suivre vers l'entrée de sa maison. Sur le seuil de la maison d'en face, plusieurs jeunes hommes sont assis sur des chaises ou debout et discutent, un peu surpris par ma présence. Entouré du grand-père et de Luigi, je rentre dans la maison. De la même façon que chez Luigi et Marie, un couloir conduit vers le salon au fond de la maison. À ma gauche, une petite pièce est occupée par une table à manger, un canapé et un buffet, tous ornés de photos et de bibelots. En contraste, la pièce voisine, largement ouverte sur le jardin par une baie vitrée où un seul meuble haut en formica est installé le long d'un mur, semble presque inhabitée. Paul, le grand-père, veut me montrer quelque chose, mais il ne sait pas où il l'a rangé. Luigi me dit qu'ils ont conservé un carnet de circulation très ancien, bien plus large que ceux d'aujourd'hui. Il doit s'agir d'un carnet anthropométrique en usage à partir de 1912 jusqu'en 1969. Je demande à Luigi, qui est resté avec moi dans la pièce de vie, si toutes les maisons sont différentes. Il m'indique qu'elles sont toutes identiques, à part la leur. Avec Marie, ils voulaient une cuisine fermée et une pièce de vie plus en longueur donnant sur le jardin.

Le grand-père revient et m'invite à m'asseoir à la table. Derrière lui, une statue de la Vierge est installée sur un autre buffet. Les meubles, les photos, les bibelots donnent une atmosphère chaleureuse, à la pièce aux murs et au sol blancs. À travers la fenêtre, j'aperçois un salon de jardin et un parasol orange. Des petits moulins à vent multicolores dans le jardin terminent de rendre les lieux accueillants. Il s'assoit et décide d'appeler une de ces petites filles, qui pourrait s'avoir où il a rangé ce document qu'il cherche. Je comprends, au fur et à mesure, qu'il veut me montrer le bulletin d'un de ses petits-enfants qui est en 3ème et à de très bonnes notes. Une confusion générale s'installe dans la maison, le grand-père au téléphone demande où est rangé le bulletin, pendant ce temps Luigi essaye de le

convaincre qu'il devrait me montrer les carnets de circulation qu'il a conservé. Des éclats de voix me parviennent depuis le couloir. On cherche quelque chose, je ne sais pas vraiment quoi, mais j'ai l'impression que tout le monde s'en inquiète. Enfin, le petit-fils vient dire à son grand-père qu'il n'a pas l'intention de lui donner son bulletin et que ça n'a pas d'intérêt. Au téléphone, la femme répond. « Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi vous m'appelez tous ?! ». Paul se résigne et me redit que son petit-fils a les meilleures notes de son collègue, très fier.

Lorsque je ne suis pas assez précise pendant l'entretien ou que je ne parle pas assez fort, il semble comprendre, dans certaines de mes questions, des insinuations sur la mauvaise éducation des Gens du Voyage. Au fur et à mesure, je réalise qu'en me montrant le bulletin de notes, il voulait me prouver que ses enfants étaient bons, et même très bons à l'école comme preuve que ces préjugés étaient faux. Je lui confirme alors que je le crois et que mes questions ne sont pas là pour le dénigrer, ni lui ni sa famille. Les discriminations subies au cours de sa vie l'ont logiquement marqué. Même s'il est tout à fait ouvert à cet entretien, et même bavard, il reste un peu sur la défensive. Comme lors de l'entretien avec Luigi et Marie, le sujet des discriminations apparaît sans que j'aie posé de question spécifique.

Camille : Alors en fait l'idée euh... Je voulais montrer que ... Même si on a cette idée des gens du voyage qui sont tout le temps... 'fin qui n'ont pas d'attaches, qui sont en mouvement et tout...

Paul : Oui ! Ah oui oui, je vais vous montrer les résultats qu'il a ! Il est le meilleur élève du lycée de la Colinière ! Le meilleur de là-bas !

C : Ahh...

P : Il a toutes les félicitations des professeurs ! Aussi bien en anglais qu'en... Bah en anglais, on s'est toujours demandé pourquoi qu'il était... Mais bon il va avoir seize ans. Qu'il était vraiment attaché sur l'anglais, il parle très bien et il écrit très bien, ça il y a pas de problème. Et après... parce que c'est monsieur jeux électroniques, hein ça comme ça mère ! Bah oui avant c'était écrit en anglais ! (Rires) Du coup il s'est rabattu ... il est très très bon ! J'essaie d'avoir sa mère, elle travaille (il tape sur son téléphone) ...

C : Et du coup, le principe s'est que je voulais regarder si euh dans les communautés il y avait un rapport au territoire, 'fin un ancrage au territoire et un attachement aux lieux que vous habitiez plutôt euh...

P : Ah bah maintenant ça fait longtemps qu'on est là ! Avant on était itinérants ça il y a pas de problème.

C : Mmh. Et même avec l'itinérance, vous vous arrêtiez dans des lieux ?

P : Ah oui moi j'allais à l'école. Mes parents étaient itinérants. On pouvait arrivés à cette heure-là dans un bourg (il est 16h30). Mon père nous emmenait à l'école même si y avait plus qu'une heure d'école. (On entend le répondeur de son téléphone) Elle réponds pas comme d'habitude ! Et à l'arrivée, si y avait une heure d'école, fallait qu'on y va ! Parce que ma mère, ils étaient stricts là-dessus, très très strict.

C : Et vous saviez pourquoi vous vous arrêtiez à certains endroits ? Et pourquoi ils choisissaient certains endroits ?

P : Non... pff non non.

C : Non ?

P : Bah c'est-à-dire on savait... Si on savait que là on allait pouvoir travailler il y avait du boulot, là y avait autre chose... Parce qu'on était étameurs nous hein. Mon père était...

C : Vous étiez ?

P : Étameur. Mon père était étameur, c'est-à-dire qu'il travaille pour les hôtels. Les casseroles de cuivre, on les étamait. Parce que faut que ça soit étamer le cuivre, sans ça c'est impossible... (Son téléphone sonne) Ah bah la voilà ! C'était nocif... Bon bah on était ici, on travaillait pour le ... chez Legret, il y avait Les Buffets de la Gare...

C : Pour le travail quoi, vous veniez pour le travail ?

P : Oui voilà, voilà ! Des fois on passait à St Nazaire... On allait partout. Quand on était petits on faisait un petit peu tout... (Il répond au téléphone) Allo ?! Ou c'est que tu as mis sa note qu'il a reçu du collègue qu'il a reçu hier, Teddy ?

Luigi entre dans le salon, un carnet à la main

L : Vous saviez pas qu'il y avait des carnets anthropométriques ?

C : Oui ?

P : Oui ! Ah bah ça je l'ai toujours moi !

L : C'était la pièce d'identité quoi. Il fallait la faire signer à la gendarmerie et... Et justement il en a un très vieux, il est d'époque hein !

C : Et maintenant vous avez plus ça ?

L : Non. Ça fait deux ans je crois qu'ils ont... Nous de tout façon, on n'en avait pas, on avait des pièces d'identités. Ça s'est fait vraiment pour les voyageurs qui voyagent quoi. Dans chaque commune, faut qu'ils vont à la gendarmerie faire tamponner.

Paul est toujours au téléphone avec sa fille,

lui demandant où est le bulletin de note de son fils. Sa fille ne sachant pas où il est rangé, Paul se lève pour appeler son petit-fils, à l'étage.

C : Et ça sert comme pièce d'identité ?

L : Oui ça sert de pièce d'identité. Et dans chaque commune, fallait qu'on aille à la gendarmerie même si on restait que une journée ! Il fallait aller à la gendarmerie, le faire tamponner, comme quoi on était bien passé dans la commune. Mais nous on a toujours eu des pièces d'identités.

Paul interpelle son petit-fils à travers la maison et lui demande de descendre.

C : (Rire gêné) Je vais mettre le bazar partout!

Ils discutent dans le couloir au bas de l'escalier. Paul réapparaît dans le salon, reprenant là où il s'était arrêté au le sujet de son travail.

P : Oh bah oui c'est un métier qui s'est perdu après. Avec l'inox qu'est sorti... On travaillait pour les pâtisseries et tout mais c'était fini. Bon bah il a fallu trouver autre chose hein ! Il a bien fallu se recycler comme on dit ! Et puis voilà quoi.

C : Et vous êtes à Nantes depuis combien de temps ?

P : Ohlala... Moi je suis arrivé ici... pfff... Oh je ne peux pas vous dire ça fait peut-être cinquante ans. Oh oui parce qu'au départ je suis arrivé j'étais... je me suis recyclé dans la peinture. J'ai travaillé pour la ville forcément de Nantes. J'ai travaillé deux ans parce que j'ai un copain qui travaillait dedans, qu'était déjà contre-maître. Et il me disait : « On va faire un chantier de démolition de voiture, tu vas voir ça va nous rapporter ». Je lui dis « Bah pourtant je me sens bien, je suis à l'entretien, je suis bien ». Mais lui il me dit « Bah là tu vas gagner dix fois plus quoi ! ». Je l'ai écouté et j'ai perdu dix fois plus ! Bah oui vous savez parce qu'on fait pas le même métier, on a toujours des copains et le jour où vous faites le même métier, y a plus de copain. Alors forcément j'avais un cousin à ma mère, qui s'appelait Fabulet, qu'était un des plus gros démolisseurs de la ville de Nantes qu'était aux Sorinières. Dès qu'il a su qu'on voulait faire... Ah bah il y avait plus de famille !

C : Ah partir de ce moment-là vous êtes resté à Nantes après ?

P : Bah oui oui oui ! Alors je me suis recyclé, comme j'étais un peu dans la mécanique tout ça, je me suis un peu recyclé dans l'agriculture. Alors j'ai travaillé à Noirmoutier pendant... pendant une quarantaine d'années.

C : Et euh vous avez... 'fin vous avez choisi Nantes surtout pour le travail ou il y avait quelque chose...

P : Bah c'est que... Moi j'étais venu une première fois, j'ai été voir au bout de trois ans parce

qu'elle est morte d'une leucémie, ma première femme, à Villejuif... Bon et j'ai retrouvé une ancienne copine qu'était divorcée, on s'est remis ensemble. Tout machinalement comme sans le savoir et puis c'est passé comme ça... Elle est décédée maintenant ça fait cinq ans et puis voilà... Et puis je suis resté avec les deux filles maintenant... et mes petits-enfants quoi !

C : Et elle, elle était à Nantes ? C'est pour ça ?

P : Oui eux ils ont atterri à Nantes... Ola oui ! Mais avant ils étaient itinérants. On les voyait eux, on les voyait aussi bien en Sologne, on les voyait en Bourgogne. On les voyait partout. On suivait beaucoup les trucs saisonniers quoi. Comme on était six enfants chez nous, bah ça rapportait un peu d'argent. Alors on commençait par les cerises, les cassis à Dijon et etc... Les prunes à Agen, tout ça ! Bon 'fin bon c'était que des petits métiers, des gagnes petits, comme on dit... mais voilà.

C : Ok et...

P : Et puis les deux jeunes bah ils sont allés ici là (il indique de la main la direction de l'ancien terrain au bout de la rue)

C : Ouais. Vous habitez là-bas aussi ?

P : Là-bas, on est restés vingt ans, de l'autre côté, derrière là-bas. Et on est restés vingt-cinq ans au Vieux Doulon. Quand je travaillais à la ville, j'avais été voir. Y avait une petite ferme qu'était là. Alors je demande bah j'ai été à la ville leur demander, comme c'était inhabité... Et je m'en rappellerai toujours, il s'appelait monsieur R., c'était un ancien colonel de l'armée, un vieux gars, très maniaque, inapprochable. Alors on m'a dit : « Vous voulez y aller ? Bah je vous plains ! ». Surtout que j'étais plein de peinture, j'arrive et il me dit « Oui ! » Et il me tutoyait, moi ! « Qu'est-ce que tu veux ! » Il me l'a dit comme ça sec ! Je dis voilà... « Bah je vois bien que vous travaillez... » Patati patata. Je lui dis « Je travaille pour la ville, pour vous ». Alors je lui dis : « Y a une petite propriété comme ça, une petite ferme ». Je lui explique. « Oui oui en effet, c'est moi qui a les clés ! Parce que ça vous plaît ? Eh bah voilà les clés, vous viendrez signer les papiers demain ». Les gens que j'ai croisé, il me disait « Qu'est-ce que vous lui avez fait ? ». Bah j'ai dit « Rien ! ». Et puis on est resté vingt-cinq ans. Et au bout de vingt-cinq ans bon bah...

C : Donc c'était un terrain de la ville ?

P : Ah c'était à la ville. Ça avait été exproprié si vous voulez...

Luigi revient dans le salon accompagné d'un jeune garçon. Ils n'ont pas trouvé le bulletin, Paul se résigne à ne pas me le montrer.

P : Maintenant y a des jeunes comme lui là

(en indiquant Luigi qui quitte à nouveau le salon), il travaille chez Eiffage. Y en a d'autre qui travaille à droite, à gauche quoi. Y en a un autre là-bas, lui, il est couvreur. Et puis maintenant eux c'est des sédentaires ! Eux les caravanes, ils savent pas ce que s'est ! Non ! Ils ont jamais vécus là-dedans.

C : Et vous, ça vous va les maisons ?

P : Ça serait très bien, si vous voulez. Bon on était habitué à un petit peu plus de liberté, si vous voulez... Voilà ! On a ce petit bout là quand même (en indiquant le jardin) bon ! Quand on était là-bas... où que c'est qu'on était là-bas c'était beaucoup mieux parce qu'on était en ville et en campagne, c'est ça qu'était bien !

C : Ici c'est plus la ville ?

P : Bah oui... Les enfants si vous ouvrez la porte, vous êtes tout de suite sur la route ! C'est pour ça que là-bas c'était bien. On était bien. J'avais un beau jardin. Parce que j'adorais le jardin. J'ai toujours adoré l'agriculture.

C : Et la maison là-bas c'était aussi ...

P : A la ville !

C : Non... Parce qu'il avait dit que la maison là-bas c'était à sa grand-mère... je sais pas si c'était à vous aussi ?

L : A ma mère !

P : Moi je suis son grand-père. C'était sa mère qui avait loué ça. Parce que comme on avait pris la petite maison à son nom. J'ai dit « Prends la, on aura beaucoup mieux là-bas, à l'ancienne petite ferme ». Donc c'était bien. Et on payait pas de loyer pour ainsi dire, presque pas quoi... on avait le droit. Oui bon bah au bout de vingt-cinq ans, ils se sont aperçu qu'on était toujours là-bas ! Et ils avaient jamais fait de réclamation. On était bien ! J'avais un jardin de 1800m² derrière ! Que je faisais qu'à moitié, parce que c'est bien beau de planter mais il faut s'en occupé !

C : Vous étiez bien installé quoi là-bas !

P : Ah oui ! On était très bien ! Le seul problème qu'on n'avait pas l'eau courante. J'avais installé un ... Y avait un puits mais il fallait pas trop tirer dessus quoi non plus. Et puis après, ils ont fait les travaux dans la route, ils nous ont coupés complètement la veine d'eau. Alors là, l'eau ! C'était au compte-goutte... Sans ça on était très bien hein ! Oui et après il nous on dit « Ecoutez... »

Luigi, qui était sorti dans le jardin pour passer un appel, est revenu et écoute son grand-père.

L : Et puis comme je vous ai dit c'était devenu invivable hein !

P : Ah bah oui ! Bah après il y a eu... Ah bah oui... Des ordures, ils déposaient des voitures tous

les trois mètres, tous les dix mètres ! On avait beau ... la ville faisait rien. Ils avaient beau dire que ça sera battu et tout ça... Et puis il y a vingt ans de ça... Ils disaient : « Ça va être construit, d'ici dans cinq ans vous reconnaîtrez plus rien ! » Je leur ai dit l'autre fois, j'ai dit « Dit donc on n'a plus rien reconnu tellement c'est envahi par les ordures ! » (Rires) Mais ils ont rien bâti. Ça va être en construction probablement, je ne sais pas...

L : Là-bas, il reste que mon oncle.

C : Oui il y a encore...

P : Oui

L : Oui, le frère à ma grand-mère

P : Oui bah c'est le dernier des garçons. Et puis j'ai un autre beau-frère qu'est plus loin voilà. Eux, ils ont une ferme. Oh ils l'ont depuis une cinquantaine d'années au moins ! Oh oui ! Ils sont tous handicapés... Vous savez avec l'âge... ça s'améliore pas !

C : Et du coup avant d'arriver à Nantes, vous habitiez en caravane ?

P : Caravane, oui ! Itinérant.

C : Et vous étiez itinérant dans une région ou dans toute la France ?

P : Ah non non ! Dans toute la France ! Ah oui ! Toute la France, oui. On descendait aussi bien dans le Midi... On allait faire la première saison des cerises, fin mars sur Carpentras. Mais le Midi, ça nous plaisait pas trop 'fin moi...les enfants... C'est à cause du vent p'être...

C : A cause de quoi ?

P : Le vent ! Ohlala ! Ça s'était une chose terrible... C'était une chose terrible, terrible ! Les gens nous voyaient, on était immatriculé des Côtes d'Armor parce qu'on a vécu pas mal de temps dans les Côtes d'Armor avec mes parents. 22 ! Les gens nous disaient « Ohlala ! Vous devez avoir froid là-bas ! Il fait pas chaud hein... Les côtes du Nord, ohlala c'est glacial ! » Alors moi je dis non ! « Ah si si si ! » 'Fin les gens du Midi hein. Mais très gentil, ils étaient gentils ! On avait des beaux emplacements parce que je m'en rappelle ça sentait le thym, la lavande... Alors ça sentait bon ! Mais bon c'est triste le Midi... 'fin s'est triste dans les coins où on était quoi !

C : Vous préféreriez quel endroit, vous ? Quand vous étiez ...

P : Ah bah moi, j'adorais toute la France ! La Bretagne forcément... On a été élevé là-bas ! Ça s'était autre chose...

C : Parce que vous êtes resté plus longtemps en Bretagne ? Quand vous étiez petit ?

P : Alors moi j'ai passé ma jeunesse... Je suis né dans le centre, je suis né à côté d'Orléans. C'était au temps de la guerre bien sûr, en 41. Et

bon, c'est vrai que c'est marécageux donc ... J'étais déjà une petite nature d'office. Bon je sais pas ce que vous voulez non plus... Mon père était dans la résistance. On a toujours plein de papier parce qu'il voulait jamais qu'on fouille dans sa boîte. D'ailleurs, je sais pas trop où qu'est que je les ai mis. Il avait la croix de guerre, il avait beaucoup de décorations et après il est retourné sur (...) parce qu'il avait un nom polonais. Il s'appelait Lewinski. Et alors c'est un guerrier ! Parce que là j'ai retrouvé des papiers et on a fait un arbre généalogique. On est remonté assez loin. Pas dans les mairies parce que les mairies à l'époque... Voilà... C'était surtout dans les paroisses, dans les registres... Ça, ça a pas été détruit à la révolution !

C : Les baptêmes ?

L : Les registres de baptêmes, ouais.

P : Voilà les trucs de baptêmes, les extraits, surtout ça. Mais bon tout a été détruit pendant la révolution... On est remonté jusqu'à 1700 et quelque et puis après c'est fini.

C : Ok. C'est déjà énorme !

P : Ah oui oui ! Bon le grand-père... Je sais que lui... Enfin le grand père, l'arrière arrière... Le grand père à mon père, oui à mon père... Même pas son grand père ? Si c'était son grand -père. Je sais aussi qu'il doit être mort à la guerre de 70. Bah comme leur (il fait un signe vers Luigi) arrière-arrière-grand-père du côté de leur mère. Mais alors vraiment l'arrière-grand-père. Parce que là on a retrouvé un arrêt de mort à la bataille de Buzenval, ainsi c'est ça ?

L : Ouais.

P : Oui en 71, 1871 hein. Enterré au cimetière militaire de Paris. Ça on le savait pas ! Alors il y a pas de date de naissance, y a la date de sa mort. Enfin je vais écrire pour l'avoir. C'est marqué où il est né. Il est né en Alsace. Parce qu'ils portent beaucoup de nom allemand là-bas. Et puis voilà...

L : Du côté de ma grand-mère, il avait beaucoup de la vannerie.

P : Ah oui ils étaient vanniers

L : Ils étaient beaucoup beaucoup ça.

P : Ouais beaucoup.

C : Et ils étaient aussi itinérants ?

L : Ouais !

P : Ah oui oui ! Bah y avait d'autres sortes d'itinérants. Tiens ! Va me chercher dans mon camion doit y avoir ma grosse sacoche, j'ai mon carnet. Je vais vous montrer ce que c'était un carnet de circulation. Vous en avez déjà vu ?

C : Non pas en vrai (Rires)

P : Ahh ! Je vais vous en faire voir ! C'est le dernier qu'il y a eu. Il est encore en bon état celui-

là. Là ma fille elle en a... L'autre elle travaille là, on en a plus. Alors là on en avait un autre, il fallait le faire signer quand vous arriviez dans la commune, le faire résigner au départ. Alors il y avait déjà un carnet avec le chef de famille, avec toute la famille qu'il avait sous ses ordres. L'autre carnet, il était à son nom. Alors il y avait la marque du véhicule, la marque de la caravane... ahh ! C'était tout un ... Fallait le faire viser soit par la gendarmerie soit par le maire voilà. Mais dès que vous passiez il fallait le faire aussi parce que ça coûtait six mois de prison ! Et ça y avait pas de problème ! Et nous, tandis que moi le carnet forain... Eux c'était un carnet nomade qu'on avait. Maintenant, c'est un carnet de circulation, avant c'était un carnet forain. Et là c'était tous les ans que je faisais signer. Et tous les trois mois à la gendarmerie. Ah oui c'était tout un problème ça ! Ah oui ! Et après ça a été aboli ça. Oh maintenant, on a tous des cartes d'identité voilà. C'est vraiment... C'était pénible quoi. Alors fallait surtout derrière les véhicules, fallait marquer le nom, SDF « sans domicile fixe » forcément, voilà... Y en a beaucoup ils disaient « Tiens, vous êtes pas bien ? c'est marqué « sans défaut » ! » Je leur disais « Ah non non ! C'est « sans domicile fixe » ! » 'Fin je vous dis ça pour rien... Ah sans mes dents je suis embêté pour parler... ! Non autrement on était bien !

On vivait avec notre époque qu'est-ce que voulez, on mangeait pas des beefsteaks tous les jours. Mais enfin on n'est jamais morts de faim, voilà ! On travaillait, on était artisans nous, notre vrai métier. Mon père était étameur. Je me souviens... J'ai commencé à travailler tout jeune. Bon les fonds de lessiveuses... bon il y avait pas des filtres à cafés comme il y a maintenant ! Les filtres à café, ça se changeait au bout d'un moment parce qu'avec le café ça brûle, y a de l'acide dedans. Alors ça on les changeait. On faisait beaucoup de choses comme ça. Voilà. Et pour améliorer un petit peu, comme les enfants, ils ont grandi un peu, bah on faisait les saisons quoi. On faisait les cerises... Et puis après je me suis retrouvé avec mon copain quand je suis arrivé donc... Il m'avait toujours parlé de Noirmoutier dis donc. « Ça doit être loin ça... C'est une île ! ». Bah je savais même pas où ça se situait exactement. Et puis après je lui ai dit « Bah je suis pas loin je suis à trois kilomètres ! ». Et puis effectivement je suis allé le voir et puis ça m'a tellement plu que je suis resté ! Enfin je suis resté non, j'allais travailler chez lui.

C : Pourquoi ça vous a plu ?

P : C'est un bon copain ! On est même plus des copains, comme de la famille.

Luigi revient dans le salon. Il était parti chercher les carnets de circulation évoqué par son

grand-père. Il m'en tend un petit livret à la couverture verte.

P : Voilà ce que s'était ! Voyez ! Et ça s'était obligatoire. Alors ça c'est mon nom. C'est le nom de ma mère que je porte.

Je tourne les pages, toutes tamponnés par le commissariat de Nantes.

L : Et puis là, c'est quand il passait dans les différentes communes. Fallait faire tamponner à chaque fois. Mais le vieux, là tu sais ! Le vieux, il est où ?

P : Ah bah je sais pas !

L : Le tout vieux là. Il a au moins quatre-vingts ans !

P : Ah l'autre il a quatre-vingts... C'est la loi de 1912, l'autre ! Il fallait mettre une plaque d'immatriculation.

C : Ah si ! (Je feuillette les pages tamponnés et m'y attarde)

P : Oui oui ! Fallait le faire viser. Enfin encore moi ça allait ! Ça c'est le dernier qui a existé. Voilà. C'était la loi. Et après ça été aboli hein. Les gens ils me disaient toujours « Bah c'est un passeport que vous avez ? Oui oui c'est un passeport ». Je voulais pas leur dire !

C : Ah oui. C'est 2015 (La dernière page tamponnée porte cette date)

P : Je le faisais visé en dernier, à la gendarmerie de Nantes là...

L : C'était ta pièce d'identité !

P : C'était la pièce d'identité. Il y avait que ça. C'est marqué, toutes les lois sont dessus.

C : Ah oui y a les lois ?

P : Ah oui oui ! Le 31 juillet 70, ça a été modifié. Ça a été modifié par le Général de Gaulle aussi et puis par M. Couve de Murville, qu'était le Premier ministre et puis M. Marcel Jeanneney et Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur. Ah c'était tout un... ! Bon... J'aurais dû le redonner hein ! Mais je l'ai gardé ça fait un souvenir ! Pour montrer aux enfants ! Les enfants connaissent pas ça maintenant.

Le petit-fils redescend de l'étage pour demander de l'aide à son oncle, Luigi, toujours avec nous dans le salon.

C : Et du coup pourquoi vous disiez que Noirmoutier ça vous a plu ? Pourquoi ça vous a plu ?

P : Bah il y avait une tellement belle ambiance ! Bon c'était très dur. Parce que j'étais un peu mécanicien donc je m'occupais des tracteurs. Les premières machines ahh ! Quand on récoltait alors là... Quand on était chez lui au départ, c'est vingt-cinq ouvriers. Ils ont travaillé tout petits là-bas avec moi, eux, pendant les vacances (en se tournant

vers Luigi). Ils ramassaient les pommes de terre là-bas. Fallait les arracher et puis après bah y a eu les machines qui travaillaient avec nous... Et puis après on était que deux. Et puis ça m'a tellement plu alors je suis allé passer toute la saison là-bas ! Et puis les enfants, bah comme il y avait un terrain pour les gens du voyage et comme je travaillais, c'était gratuit. Alors on était bien. On était juste en bordure de mer, tout ça. Et puis pendant les vacances ils étaient contents, ils allaient voir la mer.

L : Ouais ! Quand on était petits, c'était bien.

C : Vous êtes restés longtemps là-bas ?

P : J'ai travaillé presque quarante ans.

C : Ah oui !

P : Oui oui ! (Il sourit) Bah dès que j'abandonnais la ville !

C : Donc vous faisiez Nantes-Noirmoutier ?

P : Oui oui. Au départ, je le faisais tous les jours, la navette, quand ils étaient tous petits. 'Fin quand on travaillait à la main ! Parce qu'il y avait pas le droit à la machine alors c'était à la main les premières. Et puis après bon bah c'était fini, y avait plus que moi qui travaillait. Alors je venais que le weekend ! Je dormais là-bas, j'avais ma chambre. Je dormais là-bas.

L : Sinon on passait tout l'été. On se mettait sur l'aire d'accueil avec la caravane.

P : Et puis dès que l'école était finie, ils venaient.

L : Jusqu'à temps qu'on reprenne. On rentrait trois jours avant la reprise de l'école.

P : Ouais ! Et puis après ils étaient un petit peu plus dégourdi alors je suis parti en Champagne pour faire les vendanges là. C'était plus intéressant hein ! Une semaine au travail ça me représentait trois mois de boulot. Ah oui !

L : Bah c'était physique aussi !

P : Toi t'étais tout petit.

L : Oui mais je veux dire pour ceux qui le faisais. Là-bas, ça monte !

C : Et il y a toujours des gens qui font ça ?

P et L : Ah oui ! Oui oui !

P : Toujours ! C'est interdit à la machine, le champagne !

C : Ah oui alors c'est pour ça.

P : Ah non. C'est que à la main. A la main.

C : Donc il y a toujours des gens du voyage qui font ça ?

P : Ah oui oui. C'est à la tâche, c'est payé au kilo. Plus vous en ramassez plus, plus qu'on gagne quoi. Alors là c'était bien, et puis après ma femme est tombé malade, je pouvais plus y aller. Parce qu'elle travaillais pas, je voulais pas. Elle, elle faisait la popotte. Oh et puis on y allait pas de bonne heure,

vous savez. Fallait pas, non non... Parce qu'il fallait pas qu'il soit trop humide non plus le raisin. Faut attendre que la rosée s'en va quoi. Mais enfin on gagnait très très bien ! lors là on était bien payé là ! Oui ! A l'époque ça doit être trois ou quatre cents... je sais pas ce que ça pouvait représenter en euros... Simplement les frais de déplacements, on avait l'électricité, l'eau ... On avait tout. Et j'avais droit à une bouteille de champagne tous les jours.

C : Et finalement ces travaux-là, c'était surtout des gens du voyage qui faisait ça ou il y avait d'autres gens ?

P : Ah oui ! Que les gens du voyage qui font ça là-bas !

C : Oui donc en fait...

P : Mais ça dure pas longtemps ! Ça dure au maximum huit jours, pas plus hein ! Mais il y a pas de dimanche y a rien ! Ah non non ! C'est en continu. Et il faut que ça soit fini à telle heure parce qu'ils faut qu'ils soient pressés à telle heure pour pas que le champagne reste cuvé, parce qu'il va changer de couleur. Parce qu'avec du rouge ils font du blanc, vous le savez ça ? Alors faut qu'il soit pressé aussitôt et surtout qu'il macère pas. Mais ils étaient très gentils. C'était trois frères. Des fois, il venait me donner un coup de main, ils me disaient « Attends on va te donner un coup de main, n va finir le rang avec toi ! ». Ils étaient très gentils. On était bien vu dedans, voilà. Mais c'était une autre vie. C'était beaucoup de saisons. Parce que bon y avait pas... 'fin du coté de mon âge, y avait pas de spécialités vraiment quoi, pas de formation. Mais moi j'ai été à l'école jusqu'au bac. A 16 ans, j'ai eu mon bac. Pas tout à fait, j'avais 15 ans et demi, parce que je suis du mois de décembre. Et puis après, bah le père m'a dit « C'est bien gentil mais ça ne rapporte pas, faut travailler. ». Bon je vais travailler, qu'est-ce que voulez vous que je fasse. Mais ça m'a toujours servi ! Oui oui, et le petit je vous ai pas trouvé les notes mais vous auriez vu un petit peu...

C : Non mais je vous crois !

P : Oui ! Mais il veut pas le faire voir... Il a toutes les félicitations, ils l'encouragent à continuer. Son bac il l'aura, s'il va au lycée l'année prochaine. Mais sa mère... Il y a bien un lycée, le plus près, il est... Je vais vous dire où que c'est qu'il est, c'est pour ça qu'elle veut pas. Il se trouve, j'appelle ça Pin Sec ou alors La Bottière, vous voyez où c'est ?

C : Oui.

P : Bon alors c'est beaucoup beaucoup de... problèmes. Il y a beaucoup de problèmes dans ce lycée... Ou alors il y a des lycées privés mais c'est cher ! Ah oui ça ils font payés ! Ils ont dit ça ses professeurs « Continue t'es sur la bonne route, tu vas aller loin ». Voilà quoi... Alors on va essayer de lui

trouver... je sais pas... Parce que ce qu'il y a c'est qu'il est pas manuel, voilà... Il a la technique, ça, ça va et en histoire ! Parce que on roulait, plus maintenant mais avant ! Je roulais beaucoup beaucoup avec les weekends tout ça, je parlais. Alors je lui ai montré beaucoup beaucoup de choses ! Qu'il aurait appris à l'école alors ça ! Il me dit « Comment tu peux savoir ça ? » Ah ! « Bah je sais voilà » Parce qu'il adore l'histoire, la géographie, les sciences alors ça c'est son dada ! Oui ! Les maths un peu moins mais enfin il était très bien, il a eu une moyenne de 18/20 ! Voilà, autrement c'est tout, alors je ne sais comment on va faire... C'est à ma fille, c'est le seul qui est là. Alors c'est un peu le petit gâté comme on dit. Quand il y avait grand-mère s'était encore pire ! Bah oui !

C : Et du coup vous êtes bien ici ?

P : Bah on serait bien ! Ecoutez c'est bien conçu, au départ ça nous a paru un petit peu bizarre parce que noir dehors ça faisait un peu... mortuaire un peu... Non et puis je me suis aperçu que s'était la mode bon...

C : Ça faisait un peu ? Comment vous avez dit?

P : Mortuaire vous savez...

C : Ah oui le devant ?

P : Oui le devant. Non, puis une fois qu'on est à l'intérieur c'est bien quoi, c'est joli, c'est bien.

C : Même le quartier et tout, ça vous plaît ?

P : Ah bah au départ, les gens étaient pas d'accord ! Pfff ! Ohlala ! Et puis maintenant, ah bah alors là c'est impeccable ! Vous voyez... c'est impeccable, c'est impeccable... Bon on gueule toujours parce qu'on veut qu'ils nous fassent des ralentisseurs. Parce que ça roule ! Et c'est hier, elle vous l'a dit non ?

C : Oui, l'accident

P : Ah bah oui, un sacré accident ! Et la voiture s'est pas arrêté ! Alors ma fille qu'arrivait du travail, elle arrivait de l'autre côté, elle a tourné chez nous là. L'autre qu'est arrivé à toute vitesse. C'était une étudiante justement, à l'école vétérinaire, elle a pas eu de temps de freiner. Elle est passée entre mon camion, elle est montée sur le trottoir ! Les enfants, ils allaient à l'école, à cette époque-là ! Je comprends pas qu'elle les ai pas fauchés...

P : Ma fille, elle travaille ! Il l'on réquisitionner un petit peu de force mais elle a rien touché de plus pour ça...

C : Alors j'avais préparé des questions... mais vous avez déjà répondu à pas mal de questions... Si ! Par rapport au quartier, vous vous sentez bien ?

P : Ah on est très bien maintenant ! Ah ça marche très bien ! Au bout on a des CRS, ils restent travaillés, mais ils sont tous gentils ! Oui oui ! Les

voisins d'en face aussi, ils sont très bien.

C : Et vous retournez des fois ... 'fin vous ... ?

P : Là-bas ?

C : Ouais...

P : Aha ! Bah vous avez pas vu comment que c'est ?

C : Non... Ah si si, ils m'ont dit ! Mais autour dans la forêt tout ça ...

P : Ah bah qu'est-ce que vous voulez faire ... Non. Les Roms... Ils nous ont fait partir de force de là-bas ! Ils nous ont dit « Si vous partez pas, vous allez prendre des PV, la maisons elle va être abattue dans les quinze jours qui suivent ». Ça fait quoi, un an et demi qu'on est là... oui un an et demi ! Ya jamais eu de maison abattue, ils balançaient les Roumains ... les Roms comme on dit.

C : Et Nantes Métropole, ils font pas ... ils vont pas voir les Roms ?

P : Rien du tout ! Bah normalement ils voulaient pas mais maintenant ça va faire... Maintenant ils sont installés et puis c'est fini ! Bah ils leur ont vendus des mobil homes ! C'était comment ? Des genres de petits chalets, là, démontables ?

L : Oui oui.

P : Ils les ont emmenées, ils ont dit « Vous les montés, on vous les donne ». Alors voilà vous voyez... Et puis quand je pense... Quand on a déménagé... On arrive là-bas trois jours avant la fameuse tempête de 99 ! Ça s'était un bon souvenir hein ! Et puis alors on avait demandé une benne pour évacuer un petit peu... On accumule en vingt ans de temps ! Y a des choses que j'ai retrouvé dans le grenier que je savais même plus ! Parce qu'on avait un grand grenier ! Ah non on peut pas, la Ville de Nantes, et là ils leur change la benne deux fois par semaines ! Ils ont tous les droits qu'est-ce que vous voulez que je vous dise...

C : Parce qu'ils ont découvert que y avait un terrain... ?

P : Oh bah faut voir un peu les dégâts qu'ils font ! Là ils ont tous les droits ! Quand je m'en rappelle quand ma femme était à l'hôpital ... Sa vie s'était d'avoir... Aussi bien que moi ! Une caravane ça avait toujours... Je l'ai gardé jusqu'à temps qu'elle meurt ma caravane ! Je m'en servais plus...

C : Votre caravane vous l'avez plus là ?

P : Ah bah on l'a brûlé dès qu'elle est morte, on l'a brûlé mais j'avais acheté un camping-car, un beau camping-car ! Elle était heureuse, c'était sa vie ! Mais je s'en suis servi que trois fois... Parce qu'après elle est décédé...

C : Et vous, vous aviez une caravane à vous ?

P : Ah oui j'en avais déjà une, je l'ai gardé longtemps ! Oui oui ! Je m'en rappellerai toujours, j'étais à l'hôpital à Laennec, c'était son hôpital parce

qu'elle était beaucoup cardiaque, elle était suivie par le professeur T. Il l'a suivi pendant vingt-cinq ans, il nous a écrit d'ailleurs quand elle est décédée. Il m'a appelé, il m'a téléphoné et tout. Et je m'en rappellerai toujours. Bah je suis allé la voir, alors j'étais parti avec... je m'en rappelle plus... un de mes petits-enfants, je sais plus lequel. Je suis arrivé et je l'ai vu le professeur, et il me dit « Laissez là dormir, elle dort » Elle était vraiment très fatiguée, je comprenais pas tellement bien « fatiguée », le mot « fatigué » Bon alors, il voulait me dire qu'elle arrivait sur la fin quoi voilà... Et quand je suis revenu, on m'avait déjà cassé la serrure du camping-car, pris tous mes papiers ! Alors j'ai commencé à faire un barouf là ! J'ai gueulé un petit peu à l'hôpital, c'est le moment de le dire... Parce qu'il y avait un bureau de réclamation. Et puis il y a un beau monsieur avec le chapeau comme ça, je m'en rappellerai toujours, et il me dit « Vous accusez les Roms, vous vous rendez compte de ce que vous faites ? » Alors je voyais bien le vigile qui me faisait des signes désespérés, je le voyais, j'ai jamais tellement compris ce qu'il voulait me dire... Il me dit « ça peut aller très loin ! Vous pouvez passer au tribunal ! » Il me dit « Vous les avez vu ? Vous y étiez, vous ? ». Bah je lui ai dit qu'ils ont couru quand je suis arrivé... c'était pas vrai hein, mais je savais que c'était eux ! Et puis il est parti. Et le vigile, je lui ai dit « Qu'est-ce que vous vouliez me dire ? ». Alors il me dit « C'est le directeur de l'hôpital mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il est président des Roms de France » Ahh ! Parce que les ascenseurs vous pouviez plus les prendre hein ! C'était que les enfants qui s'amusaient avec ! Ils mangeaient dans l'hôpital tout ! Oh fallait voir un petit peu ! Alors il y a eu des pétitions, ah bah oui. Alors c'est our ça... Moi, je suis pas raciste, loin de là ! Parce que après, les descendants si vous voulez, vers nous, avec tous les... j'ai fait beaucoup d'études dessus, ça vient de là-bas hein.

C : Oui c'est ça.

P : Pas eux, pas les petits enfants, ils le parlent pas. Bon... Mais mes autres enfants, ma femme elle parlait très bien ! Bon y a 80% des mots qui se ressemblent !

C : Parler la langue euh...? Le romani ?

P : Oui oui... Y a 80% qui se ressemble ! D'ailleurs ils ont tous pris, lui, il a fait aussi des cours par correspondance à la sortie de l'école. Mon autre fille qu'est à côté-là elle, elle s'occupe... elle est... comment euh... elle s'occupe des gens anciens, vous savez ?

C : Euh oui je vois

P : Bon... Elle va leur faire leur toilette etc. Bah pareil, elle a pris des cours et elle avait une

petite bonne sœur pour l'aider parce qu'il y avait beaucoup de choses. Ça a changé l'éducation, qu'est-ce que vous voulez ! Y a des choses que je comprenais pas tellement bien... Bah elle, elle apprenait et puis, je m'en rappellerai toujours, elle me parlait et je comprenais très bien ce qu'elle me disait ! Elle me dit « J'ai fait vingt... » euh trente ans qu'elle en avait fait, elle vit chez les Roms qui sont là-bas et elle parle exactement comme ceux d'ici. Oui donc ça vient de là-bas. D'ailleurs le nom qu'ils portent...

C : Vous les comprenez s'ils parlent ?

P : Ah non, non non. C'est plus la même coutume. Bon bah eux ils ont un nom allemand (il parle de Luigi, son petit-fils) pour la bonne raison, parce qu'ils ont immigrés mais il y a une centaine d'années hein ! Vous en avez qui sont venus... Stimbach, c'est allemand il y a pas de problème ! On dit alsacien ça fait mieux. Non c'est allemand. Bon y 'en a d'autres qui sont passés par la Russie alors là, ils ont de la famille c'est les Gargovitch, Dimitrevitch aussi ça s'est passé par le Russie ! Maintenant vous avez les autres, par exemple, les Fernandez, des Lopez, des Cortès, tout ça c'est des espagnols. Ils sont restés là-bas alors ils ont pris des noms de là-bas quoi.

L : Ouais ! C'est ça !

P : A l'époque, vous vous déclariez... C'est rigolo, parce qu'il y avait pas de mairie, ça s'appelait maison communale. Et quand on déclarait quelqu'un, alors on déclarait pas masculin ou féminin, non ! Mâle ou femelle, voilà ! Alors il fallait deux témoins qui vérifiaient si c'était bien mâle ou femelle. Alors c'était soit un boulanger, un boucher... soit un truc comme ça et signé. C'était écrit à la plume d'oie, parce que c'est joli la plume d'oie, ils écrivaient bien. Et c'était marqué comme ça, alors « Ça s'écrit comment votre nom ? Ya un « e », un « a » ? » Ils avaient un peu d'accent bah... Il y avait pas de photos y avait rien ! Alors y a des noms qui ont changé, voilà de quelques lettres. Là ils ont de la famille, à la place de « im » c'est « ein », voilà quelques lettres. Bah y avait rien à l'époque, mais ça remonte à deux cents ans en arrière hein !

C : Ouais. J'ai déjà beaucoup d'infos.

P : Oui bah voilà. Les jeunes, on essaye de les faire travailler dans le boulot qui leur plaît. Y a beaucoup de boulot, mais pas grand-chose qui leur plaît ! Ils aimeraient bien être bien bien payé mais pas trop dur !

Luigi revient avec des photos qu'il me tend. La photo est en noir et blanc, un peu écorné. Un homme assis sur un tabouret, tiens un large panier en osier. Il est entouré de plusieurs jeunes enfants.

L : Ça c'est mon arrière-grand-père...

P : Arrière-arrière-arrière-grand-père !
L : En train de faire un panier.
P : Lui on sait pas quand est ce qu'il est né.
Alors je vais écrit là-bas pour savoir exactement. S'ils peuvent !
L : Il vivait de ça !
C : Et c'est des photos que vous aviez ... euh ?
P : Non il y a des gens qui s'occupent ...
L : Non non pas ça ! Non ça c'est des photos qu'elle avait donné, euh Lola.
P : Ah oui ! Non mais l'autre qui est mort...
L : Ah oui ! Non, c'est un groupe sur Facebook en fait qui s'occupe... qui regroupe plein de familles de voyageurs et puis y en a qui mettent des photos en espérant que quelqu'un reconnaisse et puis y en a qui arrive à faire des arbres généalogiques assez loin. Et il y a beaucoup de ... Comme là on a retrouvé quelqu'un de notre famille, qu'était soldat à une bataille en 1870, qu'est enterré au carré militaire à Paris. Et là on va écrit pour en savoir un peu plus.
P : Attendez je vais vous le montré ! Regardez.
Paul me tend son téléphone où est affiché un document militaire.
P : Vous voyez ? Ça ça a été retrouvé, il y a pas de date de naissance c'est ça qu'est bête. Il est décédé, il est mort à la guerre de Buzenval. En 71, c'est là que le fameux général Trochu...
C : Ah oui vous allez peut-être trouver le carnet militaire...
P : Oui oui ! Mais alors ça peut être que l'arrière-grand-père... Enfin le grand père de mon grand-père euh... de leur arrière-grand-père à eux ! Parce que leur grand-père, il est né... Non l'arrière-grand-père, le grand père... le père à ma femme, il était né en 1914 ou 16 quelque chose euh...
C : Est-ce que vous m'autorisez à prendre juste la couverture (du carnet de circulation) en photo ?
P : Oui ! Allez-y ! Parce qu'il y avait d'autres couleurs. Y en a un gris aussi...
L : Un rouge. Rougeâtre bordeaux là ?
P : Non, au départ ils étaient gris. Y en avait qu'un seul.
C : Et il y avait une signification ? La couleur, pourquoi la couleur ? Est-ce que ça voulait dire quelque chose ?
P : Ah oui ça jouait. C'est à dire que je l'ai eu, moi j'étais déjà, comment ... euh je ne travaillais plus si vous voulez.
C : Ah ! C'est par rapport au travail, la couleur ?
P : Au travail aussi, oui ! Oui, j'étais déjà retraité. Alors je ne travaillais plus, c'était la couleur verte. Et si vous travailliez, il était gris. Et ça s'appelait

un livret de circulation à ce moment-là. Maintenant c'est carnet de circulation, c'est à dire que j'ai pas le droit d'exercer...

L : Oui même avant c'était le livret anthropométrique.

P : Ah bah là c'était l'autre, ça !

L : Mais tu sais, le vieux, c'est dommage que sais plus où tu l'as mis ! Celui-là il était vraiment vieux ! Ah oui celui-là ! Y a même les empreintes ! Les empreintes des bébés.

P : Ah oui. C'est grand comme ça (il dessine le format du petit livre), c'est la loi de 1912.

L : Ça recense toutes les familles !

C : Et c'est celui de votre famille que vous avez gardé ?

P : Oui oui !!

L : Oui ! C'est celui de ma famille ! Bien sûr !

P : C'est celui de leur... de ma belle-mère à moi et puis de mon beau père, ouais. Et derrière, fallait une grande plaque, qu'était émaillé, surtout émaillé, pas peint à la main ! Elle était bleue avec des numéros blancs dessus avec le numéro du livret dessus.

C : Ah ! Sur ... eh

P : Loi de 1912. C'était obligatoire derrière la caravane. Sans ça c'était un sacré PV ! Y avait même de la prison. Oui oui. Alors beaucoup de gens... c'était rigolo ! « Tiens vous êtes de Monaco ? » Parce que Monaco, c'était cette couleur-là. Bah on disait oui ! « Et vous avez même la loi au-dessus ! Dis donc ! » Bah oui ! On n'osait pas le dire hein ! Bon tant dis que moi, bah je faisais visé c'est tout quoi. Tous les ans.

C : Ok. Peut-être juste si vous pouvez préciser ... je sais pas, si vous voulez pas, vous le dites pas... mais votre âge et euh si vous avez des enfants, combien d'enfants...

P : Si si ! Oh bah y en a pas beaucoup hein ! Yen ai deux d'avant et puis deux, deux filles, c'est tout, y en a pas d'autres.

C : Et votre âge ?

P : Mon âge ? Bah je suis né en 41. Alors calculer ! 79 ans au mois de décembre.

C : Ok. Comme mes grands-parents !

P : Ma femme est décédée à 75 ans, il y a 5 ans, oui. A 77 ans, pardon. Bon elle avait beaucoup de problème... Elle s'est cassée le col du fémur, elle avait... On avait beau lui dire « Reste tranquille » et puis bon... Ils lui ont mis un staphylocoque qui l'a tué ... En quelque mois, ça l'a tué net. Elle a eu beaucoup de problèmes... Elle avait eu les valves du cœur qui avait été changé parce qu'elle, toute jeune, ils ont beaucoup souffert ! Ils ont travaillé tout jeune, tout jeune ! A 10 ans, les jeunes allaient travaillés ! Comme une grande personne, oui. C'était pas gai

dans le temps. Et maintenant, les jeunes ils ont tous ce qu'ils veulent... après moi je dis c'est bien !

C : Mais vous réussirez à transmettre la culture, tout ça ?

P : Ah ! Vous savez maintenant, il commence à dire « Eh pépé, tu perds la tête ! » Vous voyez bien ! Enfin bon... Mais enfin ils viennent me demander des conseils mais vous savez les chefs, comme on dit, ça n'a jamais existé ! Non non, moi des fois, bah c'est vrai j'avais plein de copains ici, bon, je buvais mon petit verre aussi alors des fois ma femme elle disait ... Je lui disais « Ne crie pas. Qui c'est le patron ici ? Il y a qu'un seul patron tu sais bien » Elle me regardait alors je lui disais « Bah c'est toi ! » « Oui bah ne continue pas ! » Bon c'était fini, il y a jamais eu de chef. Non non. Ça c'était de la bêtise, ça n'a jamais existé, non. Tout le monde était chef hein ! Bah oui dans le temps, peut-être qu'on avait un petit peu plus de respect pour les anciens... Du côté de mon grand-père, ma grand-mère, mais maintenant vous savez ! Dès que vous avez le dos tourné ! « Qu'est ce qui lui prends à ce vieux con ! » Voilà « Il radote, il... » Enfin ils le disent pas, mais ils me le font comprendre. Bon bah je les comprends on a plus la même vie, le même style quoi. Non les jeunes c'est différent. Voyez, lui, il bougera pas ! Lui confinement ou pas confinement, il est confiné lui hein ! Alors les ordinateurs jusque-là hein !

C : Bon j'ai déjà beaucoup d'informations, merci beaucoup !

J'éteins l'enregistrement et le remercie. Il continue à évoquer sa famille. Je lui demande si sa femme faisait partie de la même communauté que lui. Sa famille était aussi tzigane, mais effectivement, les parents de Paul était un peu réticent à ce mariage, car elle appartenait à un groupe différent, implanté plutôt dans le sud de la France. Alors que j'essaye de terminer l'entretien à plusieurs reprises, Paul continue à évoquer d'autres souvenirs, puis se lève. « Bon si vous avez tout ce que vous voulez ». Je le suis dans le couloir. Il reprend ces chaussures sur le paillason et nous sortons.

À mon grand étonnement, Paul comme Luigi et Marie m'ont parlé sans réticence de leur vie parfois même sans que j'aie besoin de les relancer ou de poser mes questions. Paul très bavard et enthousiaste m'a un peu compliqué la tâche et il était un peu difficile d'orienter l'entretien uniquement sur mon sujet. J'ai finalement décidé

de le laisser évoquer ce qui lui venait en tête et de le relancer sur certains sujets qui semblaient faire écho aux questions que j'avais préparées. Mon guide d'entretiens n'aura pas vraiment servi. Cette première rencontre s'est finalement muée en deux entretiens prolifiques et instructifs.

Alors que nous sommes sur le pas de sa porte, Paul me demande si je veux aller discuter avec quelqu'un d'autre. Il me conduit jusqu'à la dernière maison de la parcelle. Le parterre à l'avant de la maison est décoré de plusieurs nains de jardins, soigneusement rangés en arc de cercle autour d'un palmier. Il veut me présenter à une de ces petites filles qui vit ici avec ses enfants. Il l'a évoqué dans l'entretien, elle est auxiliaire de vie avec des personnes âgées. Le garage est ouvert et rempli des jouets, bassines de linge, objets quotidiens. Paul essaye d'ouvrir la porte d'entrée, mais elle est fermée. Il me dit qu'il va voir s'il peut rentrer par le jardin. Il ouvre une porte au fond du garage qui donne directement dans le jardin. Il disparaît pour quelques instants et revient. Elle n'est pas là. Je le remercie encore une fois et lui dit que j'ai déjà beaucoup d'informations. Je lui demande si je peux retourner voir Luigi. Nous repassons sur le trottoir devant les maisons, un jeune homme est à la fenêtre d'une des maisons à l'étage et appelle un des hommes toujours installés sur le pas de la porte d'entrée. Nous arrivons à la première maison, la voiture est partie et le garage est ouvert.

À l'image des autres maisons, il est bien rempli même si les familles ne sont pas installées depuis longtemps. Paul rentre par la porte d'entrée ouverte et demande à sa petite fille où est son père. Il est au téléphone dans le jardin. Par la porte ouverte du garage, il nous aperçoit et me fait signer de patienter. Le grand-père me demande si je sais que sa petite fille est au FC Nantes et discute un peu avec elle. Ils ont des problèmes avec Internet d'où les coups de téléphone. Je précise à la jeune fille que je voudrais pouvoir garder contact avec eux. Elle glisse quelques mots à son père et Luigi me dicte rapidement son numéro de téléphone entre deux appels. Je les remercie encore pour leur aide précieuse. Le grand-père retourne vers sa maison. Je pars prendre le bus vers le centre de Nantes dont l'arrêt est à deux mètres de la maison. En repassant une dernière fois devant les maisons, le petit groupe à l'entrée d'une des maisons est toujours là et une des filles est également sortie. Il semble toujours y avoir quelqu'un devant l'une des maisons ou à passer de l'une à l'autre, malgré les

voitures et les petits parterres limitant les espaces extérieurs communs. Mis à part les voitures qui circulent dans la rue, quelques enfants à vélo et d'autres qui jouent un peu plus loin, je n'ai pas vu les occupants des autres pavillons.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Yannick Le Lay, équipe de quartier Nantes-Erdre

Entretien téléphonique, juillet 2020

A la suite du premier entretien, l'architecte m'avait transmis les documents du concours des maisons, dont les noms des personnes chargés du projet dans les différents services de la ville et les associations. Puisque j'ai maintenant le point de vue de personnes concernées, je souhaite poser quelques questions aux acteurs publics qui ont travaillé avec eux sur ce projet de sédentarisation. Il s'agit surtout de comprendre comment est envisagé l'habitat des gens du voyage et les communautés en elles-mêmes, dans la métropole nantaise.

J'établis alors une liste de questions et commence à envoyer de mails à toutes les personnes qui ont été impliqués dans ce projet. Le bailleur Nantes Métropole Habitat, la mission Egalité de la ville de Nantes, l'équipe du quartier Nantes Erdre, le pôle de proximité, l'association Les Forges, l'association de médiation locative Une famille, Un toit. Je reçois quelques réponses. Les associations sont débordées, elles me demandent malgré tout de leur envoyer mes questions. Le pôle de proximité semble avoir transmis mon mail à un responsable de la mission Egalité, qui m'appelle pour me donner le contact de sa collègue, responsable Gens du Voyage pour leur service. Je suis assez surprise de ces réponses. Je me dis alors que ces services, qui travaillent en lien avec les Gens du Voyage, sont peut-être moins sollicités par des étudiants·e-s, entre autres, qu'un bailleur social.

Je prévois également un rendez-vous téléphonique avec Yannick Le Lay, qui travaille pour la ville de Nantes au sein de l'équipe de quartier.

Camille : Bonjour !

Yannick Le Lay : Oui, bonjour !

C : Alors je m'appelle Camille Doll. Je suis étudiante à l'école d'archi à Nantes et donc je fais un

travail de mémoire de fin d'études sur les Gens du Voyage et plus particulièrement sur l'attachement. Enfin essayer de voir s'il y a un attachement au territoire de la part de ces communautés et en gros dépasser l'opposition qu'on fait normalement entre l'enracinement et le nomadisme quoi... sur le territoire. Donc voilà. J'ai déjà fait des entretiens avec la communauté. Là je voulais un peu avoir le point de vue et comprendre le rôle des acteurs qui travaillent avec ces communautés-là donc c'est pour ça que je vous ai contacté. Et euh ... j'ai déjà fait des entretiens avec les familles qui habitent chemin de la Boisbonnière depuis un an. Donc c'est pour ça aussi que je me concentre sur la section 'fin le quartier Nord Erdre de Nantes.

Y : D'accord

C : Voilà. Du coup je veux bien que vous vous présentiez par rapport à ... quel rôle vous avez dans la ville de Nantes, dans votre service ?

Y : Donc euh je sais pas si vous savez mais la ville de Nantes est divisée en onze quartiers. Et donc moi je suis sur le quartier Nantes Erdre qui va du pont de la Tortière à Carquefou et de l'Erdre à la route de Paris. Et donc on est onze équipes comme ça, sur quartier. Et moi je suis chargé de développement et je m'occupe plus particulièrement de tout ce qui est urbanisme, tranquillité publique, gens du voyage et Roms. En fait on travaille directement avec des élus, on a cinq élus par quartier dont un adjoint de quartier. Et on s'occupe de tout ce qui est concertation, concertation avec les habitants. Donc quand c'est des nouveaux projets comme celui de l'habitat pour les gens du voyage, il a fallu faire de la concertation et aller rencontrer les voisins, leur expliquer... essayer d'atténuer les colères pour certains... Voilà.

C : Ok. Et donc au niveau de votre parcours ou des formations qu'il y a dans votre service, qu'est-ce que vous avez comme parcours ?

Y : J'ai une formation de dessinateur en architecture. Donc, rien à voir.

C : D'accord.

Y : Donc oui, j'ai commencé comme ça et puis bah au sein de la ville de Nantes, on a la possibilité de changer de métier, de pouvoir faire d'autres formations et puis de faire d'autres métiers. Donc de l'architecture, je suis passé à la direction de l'eau. Donc j'ai fait des études comme le déplacement de la prise d'eau en Loire jusqu'à Mauves, à une époque. Et après je suis parti, dans les ateliers municipaux, m'occuper de (...). Et puis bah un jour, j'en ai eu marre un peu donc je suis retourné à l'école mais par la ville de Nantes 'fin par la collectivité. J'ai fait une formation, voilà. Et j'ai passé un concours et j'ai

changé de métier, je suis arrivé ici. Donc qui est plus dans le social et ce qui était pas très facile pour moi au départ.

C : Et est-ce que, dans ces formations que vous avez faits avec la ville de Nantes du coup, des sections plus particulières sur la relation avec les communautés de Gens du Voyage ?

Y : Bah j'en ai fait oui moi, après. Mais en plus. On nous propose certaines formations donc il y a eu un moment où on avait beaucoup de ... quand les Roms sont arrivés, il fallait un peu comprendre pourquoi ils étaient là et comment. Donc j'ai fait des formations. Mais 'fin bon c'est très succinct hein ! Ça va très vite, ça nous explique un peu et puis voilà ! Après pour euh pour pouvoir travailler avec eux, on apprend à ... On laisse les associations qui sont vraiment en lien avec eux. Moi, je peux les assister pour aller les voir et discuter mais c'est pas moi qui vais faire le gros du boulot quoi ! Là quand on a décidé de sédentariser, 'fin quand on a proposé de sédentariser les familles de Boisbonne, bah j'étais avec l'équipe qui s'en ai occupé mais c'était pas moi qui ai fait le gros du travail ! J'étais juste là en assistance et puis en discussion pour après remonter tout ça aux élus, pour que eux puissent valider, trancher et puis faire avancer le projet.

C : D'accord

Y : Parce que à la ville de Nantes, il y a des validations au fur et à mesure des dossiers. Donc en plus ça dépendait de l'adjoint à l'urbanisme, qui n'est pas le même que l'adjoint du quartier, qui n'est pas... 'Fin voilà quoi ! Donc un adjoint disait d'accord, fallait qu'on voie si avec l'adjoint du quartier ce qui avait été validé par l'adjoint à l'urbanisme, pour qu'elle valide aussi et qu'on puisse continuer à avancer quoi.

C : Ok

Y : En fait moi j'étais un peu le rapporteur de l'avancement du projet, l'intermédiaire.

C : Ok. Donc je vais passer... J'avais quelques questions aussi juste par rapport au contexte globale, qu'est-ce que vous faites en relation avec les communautés de gens du voyage. Est-ce que vous avez une idée du nombre, à peu près, du nombre de gens du voyage qu'il y a sur la métropole nantaise ?

Y : A pas du tout !

C : Non ? Ok !

Y : Je sais même pas combien y en a sur mon quartier ! Parce que de tout façon ça allait être aléatoire, ils bougent donc euh...

C : C'est peut-être plus les associations qui sont au courant ?

Y : Oui oui. Et euh 'fin moi ça fait quinze ans que je suis là. J'avais beaucoup plus de rapports

avant, avec les familles des gens du voyage. J'y allais régulièrement. Depuis pff, je disais entre cinq et dix ans, y a les associations qui sont arrivés et qui font un boulot monstre et qui on... Bon bah qui ont repris la partie mais c'est pas ... c'est comme ça et c'est normal, hein ! Mais voilà, avant, je pouvais plus, je les rencontrais plus, comme je rencontre les habitants du quartier. Aujourd'hui j'en rencontre aussi, j'en rencontre quelques-uns mais bon... c'est pas...

C : Et par exemple sur votre quartier, c'est quelles associations qui s'occupent de ça ?

Y : Euh Une famille Un Toit.

C : D'accord ! Ok. Et donc concernant votre service, c'est quoi l'objectif quand vous êtes en relation avec les gens du voyage ? Qu'est-ce que c'est le ... en gros, ouais l'ordre de mission, l'objectif de votre service vis à vis de ces communautés ?

Y : Bah avant c'était surtout essayer de calmer le jeu entre eux qui faisaient du bruit le weekend, y avait des tirs, des machins et puis le voisinage. Et puis bah, ça roule vite... Toujours le sentiment d'insécurité, quoi ! On se connaît pas donc on a peur de l'autre. Après là on a pu travailler différemment. On les a fait se rencontrer pour ce projet de sédentarisation. Euh les premières réunions n'ont pas été faciles parce que voilà... même aujourd'hui on a l'idée, les gens du voyage, c'est toujours les voleurs de poules donc euh... C'est assez difficile. Donc même si, pour certains, on en est bien loin, hein mais euh ... Mais tant qu'ils étaient à 500m de chez eux ça allait mais on les a rapprochés dans l'entrée de leur quartier. Ça leur a fait peur ! Aujourd'hui, j'ai discuté avec certains, ils me disent « Bah non y a pas de problèmes. Et puis même des fois on discute, on se rencontre » donc voilà quoi. Après, il y a ... C'est à double sens, les gens du voyage aussi ont peur hein. Moi, j'ai discuté avec des familles avant qu'ils aménagent y en a certains qui hésitaient encore à quelques jours de l'emménagement parce qu'ils avaient peur des autres, quoi. Mais on leur a fait changer beaucoup de choses parce que : pas de caravane, pas de caravane sur le terrain, s'ils ont des poules faut qu'elles soient... 'fin ils ont un poulailler faut qu'il soit bien fermé, les chiens faut pas qu'ils aboient tout le temps, 'fin bon ce qu'on demande aux autres hein mais bon voilà.

Y : Vous vous intervenez comme ça sur des projets ponctuels ou vous suivez vraiment les familles ou les communautés ?

Y : Ah non. Maintenant moi, c'est les associations qui suivent les communautés.

C : D'accord. Vous vous faites juste le lien ?

Y : Ouais quand il y a des projets, ouais. Là,

aujourd'hui, c'est le suivi de leurs déplacements sur le secteur avec la police. Pour savoir où ils vont, quand est ce qu'ils y vont, qu'est-ce qu'ils dégradent pour rentrer et comment on les expulse. On en est là aujourd'hui hein... Parce que là on a la dernière famille qui habitent chemin de Boisbonne, qui sont sur un des terrains qui a pas été libéré. Et là, c'est l'été, donc lui il voyage entre le parc de la Beaujoire, enfin le parking de la Beaujoire et puis là il est rendu sur le parking des grandes écoles de la Chantrerie. C'est ça lui ses promenades. Donc euh... Lui, c'est une famille qu'est très difficile mais euh voilà, on est obligé de faire avec.

C : Et du coup c'était une famille qu'était avec la famille qui a été sédentarisé ou c'est totalement différent ?

Y : Non non ! Il est jamais rentré dans le dispositif, lui. Mais fut une époque où il passait plus de temps en prison que dehors, quoi !

C : Et du coup c'est les associations qui font le lien entre vous et les familles quoi ?

Y : Alors le lien, il se fait surtout par Bérangère Dantec. Parce qu'il y a une direction qui a été créé, là maintenant, qui fait Nantes Métropole et l'île de Nantes, et qui gère les... tout ce qui est gens du voyage et Roms. C'est devenu tellement important ces dernières années que la ville à créer une direction, un service.

C : Et ce service c'est plus aussi de la gestion, un peu du suivi par rapport aux dégradations tout ça ou il y a aussi l'intégration, sur le logement ?

Y : Oui il y a ce travail qui est fait avec le service et les associations, qui sont là pour gérer les premières années. Pour un peu leur donner leur autonomie arrivé un moment.

C : Et du coup à Nantes Métropole, vous faites la distinction entre les gens du voyage et les familles Roms ? Ou c'est la même gestion ?

Y : Ah non c'est pas du tout la même chose. Et c'est très difficile l'un sur l'autre parce que ils s'entendent pas entre eux. Donc il vaut mieux éviter qu'ils se rencontrent. Et puis c'est pas les même associations qui les gèrent. Il y a quelques temps, j'ai rencontré l'association Chaptal à Nantes qui s'occupent des familles roms sur le quartier. Après c'est un travail très spécifique avec les roms, plus que les gens du voyage.

C : Et si je vous demandais de définir le terme « gens du voyage », qu'est-ce que vous mettez dans ce terme là ?

Y : Bah pour moi les gens du voyage, ça a été pendant longtemps des gens qui vivaient en caravane et qui restaient quelques mois dans un endroit et puis qui partaient ailleurs, quoi. Ce qui n'est plus

le cas, entre autres sur notre quartier. Puisque y a des familles qui sont arrivés sur notre quartier pour travailler à la construction des locomotives à l'usine des Batignolles. Et là il s'ont commencé à vivre dans des wagons et puis après ils se sont retrouvés en caravanes et voilà quoi.

C : Depuis quelle année ? Vous savez à peu près ?

Y : Non. C'est avant ou après-guerre, je crois que c'est juste après-guerre. C'est les familles Rieffel et tout ça, en fait. Qu'on retrouve partout maintenant 'fin... Il y en a beaucoup qui sont sédentarisés. Entre autres, il y a les Rieffel. Il y a les vieilles femmes qui sont dans des maisons ou des apparts bien avant qu'on décide de faire les maisons. Il y en avait déjà qu'était sédentarisés.

C : Et du coup est ce que vous considérez que ces communautés là de gens du voyage, elles ont un attachement au territoire comme pourrait avoir les autres personnes que vous rencontrez ? Est ce qu'elles sont attachées aux lieux qu'elles habitent ?

Y : Ouais certaines ouais. Les plus anciennes. Bah c'est pour ça qu'elles voyagent plus en fait. Elles sont là, leur vie est là, elles connaissent tous là 'fin. Ouais, ouais !

C : Et est ce qu'il y a des espaces qui sont plus occupés par ces familles ? Est ce qu'il y a des caractéristiques qui sont... qui se retrouvent dans les espaces qu'ils habitent, où ils se sont sédentarisés ou c'est pas spécialement ... ?

Y : Non. Je pensais au départ, ouais. Je me suis dit bah peut-être... Se retrouver comme ça à côté d'autres, ça allait peut-être être difficile pour eux mais en fin de compte visiblement non. Tout se passe bien. Donc non... Je pense que 'fin c'est plus les jeunes qui sont partis dans ces maisons. Mais il y a quand même quelques femmes âgées. Mais c'est vrai que c'est plus les jeunes parce que les anciens, ils veulent être tranquilles dehors, quoi. Mais c'est aussi difficile pour eux parce qu'il y a pas suffisamment d'espaces pour qu'ils puissent se poser donc euh...

C : Et parce exemple, 'fin je sais pas si vous avez d'autres exemples de familles qui se sont sédentarisés dans votre quartier, mais dans des processus comme ça, est ce que quand les familles elles quittent le terrain qu'elles occupaient, parce que là la famille que j'ai rencontré ça faisait à peu près qu'elle était sur le terrain qu'elle occupait, est ce que vous avez noté des réticences à partir parce qu'ils appréciaient l'endroit qu'ils habitaient, des choses comme ça ?

Y : Euh j'ai pas compris...

C : Ah pardon ! Euh les familles, quand elles partent, quand elles sont sédentarisées dans des

maisons par exemple, est ce que quand elles partent ou quand on leur proposent le projet, elles ont des réticences parce qu'elles sont attachés à l'endroit qu'elles habitaient avant, qu'elle sont choisis, plus ou moins ?

Y : Bah oui ! Au début, oui, quand on leur dit « Vous allez partir ». Surtout qu'il y a eu des... une famille qui a été sédentarisé sur le quartier là, au niveau de l'école des Batignolles en face du Leclerc Paradis. Je sais pas si vous voyez. En fait, il y a une école là et puis il y avait des logements de fonctions qui était inoccupés. Donc ils ont été restaurés et réhabilités pour qu'il y ait trois familles de gens du voyage qui habitent là. Et c'était des familles qui habitaient sur la prairie de Mauves donc, Bottière là-bas du côté de Doulon-Bottière. Et donc ces familles-là ont un peu eu des difficultés au départ à venir parce que c'était trop loin de où ils étaient avant, en fait. Mais par contre les familles qui sont chez nous là, à Boisbonne, ça été plus facilement acceptés parce que c'est à côté ! A la limite, elles ouvrent leur fenêtre elles voient presque où elles étaient avant ! J'exagère un peu mais bon c'est tout proche quoi. Mais bon après il a fallu leur expliquer qu'on avait besoin de leur terrain pour, entre autres, construire une aire d'accueil et que voilà, il fallait qu'ils partent et que c'était plus possible. Ça faisait suffisamment longtemps qu'ils étaient là don euh... Mais c'est vrai que bon certains auraient bien aimés que ces maisons soient faites à l'endroit où ils étaient.

C : Oui, ça a été un pont important que le terrain soit très proche, 'fin les maisons soient très proche de l'ancien terrain.

Y : Bah oui, c'est ce que disaient les mères de familles. C'est que les écoles sont là. Donc, elles sont restées dans le même périmètre pour les écoles donc ça va. Mais s'il avait fallu changer d'école tout ça, pas facile.

C : Ok. Après est ce que vous savez, à peu près, vous pouvez me décrire les étapes qu'il y a dans un processus de sédentarisation avec des familles comme ça de gens du voyage ? Comment ça se passe ?

Y : Oh là ! Bah ça été long ! Au départ quand on m'a dit que ça allait être ça, moi, j'ai dit que c'était bien mais au fur et à mesure des années, je me suis dit « mais on va jamais s'en sortir ». Il y a eu tout une étape, une enquête qui a été faite par une association. Mais ça, Bérangère Dantec, vous racontera ça mieux que moi parce qu'elle a tout suivi. Moi, j'y étais que pour les réunions d'avancement, donc euh... Et en fait toutes les familles ont été vu. Elles ont été questionnées pour savoir comment, pour elles, elles voyaient la sédentarisation, est ce qu'elles ça les intéresserait ? Ces choses-là. Et donc cette enquête

a duré une bonne année, je pense. Et après, il a fallu décortiquer tout ce qui avait été dit, et voir après comment on pouvait construire un projet, faire un cahier des charges sur un projet de réalisation de maisons pour la sédentarisation des gens du voyage. Et après quel type de famille, donc selon le type de famille, ça impliquait le type de maison, si c'était un T2, T3, T4. Et donc après il a fallu, une fois que ça été fait, le faire valider par les élus, leur expliquer le pourquoi du comment, et après pourquoi certaines familles et pas d'autres.

C : Et donc les gens qui ont faits partie de cette enquête là c'est pas forcément les gens qui habitent les maisons ?

Y : Euh je dirais à 60% si, je crois. Mais après, il faudra demandés avec Bérangère. Mais pour moi, la plupart si. Après je crois qu'il y a une famille, le papi est décédé donc ça a modifié un peu le projet mais je crois que pour la plupart ils y sont. En fait, c'était les ... C'est plus ou moins tous des cousins donc ils voulaient restés ensemble. Il y a qu'une famille qui est partie sur Mauves parce qu'elle voulait pas resté avec les autres. C'était une famille qui était quand même assez indépendante. Ils avaient pas le même mode de vie que le reste de la famille. On voyait bien sur leur terrain, il était pas agencé pareil. Il y avait pas de débris partout, l'accès était propre... enfin bon. C'était pas du tout la même chose quoi. Mais les enfants, c'est pareil. Cette famille là, je les ai rencontrés une fois à mon bureau et il me demandait de l'aide pour aménager l'entrée de leur terrain. Alors je voyais pas trop où c'était et quand ils m'ont donné l'adresse, je les ai regardés et je dis « Mais vous faites partie de la famille des gens du voyage ? » Ils m'ont dit « oui, oui ». Et déjà sur eux, 'fin physiquement, les vêtements, leur façon d'être habillé, on pouvait pas savoir que c'était des gens du voyage. Donc eux, ils ont pas voulu continuer à rester avec la même famille, avec leur famille, ils ont préféré prendre leur indépendance.

C : C'est la famille de ce projet là, de la Boisbonnière, c'est ça ?

Y : Bah ils habitaient à Boisbonne, oui. Au début, ils pouvaient y être et puis assez rapidement, ils ont dit que non ils préféraient partir ailleurs.

C : Et ils se sont sédentarisés à Mauves ou ils ont continué le ... ?

Y : Alors ça je sais pas trop. Je sais qu'ils ont acheté un terrain à Mauves et puis quand il a commencé à déposer un permis, il y a eu un tollé des voisins et le maire à supprimer le truc. Enfin bon il y a eu tout un pataquès. Après je sais pas ce qui s'est passé pour eux. Je sais qu'ils sont partis sur Mauves parce qu'ils pouvaient installer leur caravane sur le

terrain et eux ce qu'ils voulaient c'est construire une maison.

C : D'accord. Et du coup pour vous, est ce que ces processus là de sédentarisation, c'est quelque chose qu'est choisi par les familles ou c'est quelque chose qu'est plutôt porté par les communes ? Et les communautés, elles le font parce qu'on leur demande ou est-ce qu'elles le choisissent ?

Y : Bah au début, je pense pas qu'elles choisissaient. 'Fin quand on a commencé le projet, pour moi, je voyais vraiment pas comment les familles pouvaient... 'fin vu comment elles étaient. Parce qu'elles voulaient elles, c'étaient être sur leur terrain et puis qu'on les embêtent pas. Aujourd'hui, je sais pas. Tout évolue donc, est ce que les familles et les jeunes, ils ont pas envie eux aussi d'être tranquille dans un appartement ou dans une maison? Là moi je suis un peu sec parce que je les rencontre plus assez. Je pense que les jeunes sont plus pour avoir la maison, après est ce que c'est pour tout le monde ? Je sais pas.

C : Et du coup, après la sédentarisation, c'est aussi un moyen pour la commune de savoir où sont les familles, d'avoir quelque chose de plus... Pourquoi par exemple, Nantes s'investit dans des projets comme ça ?

Y : Oui, bah après si on veut savoir où ils sont, on le sait hein. Parce qu'ils bougent pas beaucoup quand même, donc euh... On sait très bien qui est où, qui fait quoi. Après c'est quand il y a des familles qui arrivent d'autres départements qui viennent les rejoindre, c'est là qu'on a plus de difficulté. Mais autrement pff... 'Fin ceux de Boisbonne, on savait très bien qui était là et qui faisait quoi.

C : Et du coup la sédentarisation, vous, vous pensez que ça apporte quelque chose à la ville ? Pourquoi elle s'investit dans des projets comme ça ?

Y : Bah je trouve ça dans l'air du temps aussi.

C : Pourquoi vous dites ça ? 'Fin si vous pouvez préciser, c'est quoi dans l'air du temps ?

Y : Bah, c'est... On essaie de plus en avoir. 'Fin surtout des nomades, qui vont d'un terrain sur l'autre, qui ... 'Fin c'est quand même assez difficile à gérer ! Quand ils arrivent sur un terrain et qu'ils commencent à ... Bah déjà, ils forcent le portail ou quelque chose pour rentrer, après il y a pas de sanitaires, pour les déchets, c'est tout un problème, donc euh... Plus les soucis avec les voisins, donc euh... Bon c'est pas facile à gérer et puis certains n'y mettent pas du leur non plus hein ! On a des familles, c'est ... Bon ils sont difficiles. Après, ceux de Boisbonne, de les avoir sédentarisés, c'est aussi pour leur dire « Bah voilà vos terrains sont repris par la communauté pour un projet donc on vous propose

autre chose. A vous de savoir si vous voulez ça ou si vous voulez aller ailleurs mais vous restez pas sur le site et après vous serez pas prioritaire une fois que l'aire d'accueil sera faite. Parce que ce sera une vraie, normalement, je dis bien normalement, ça sera une vraie aire d'accueil. C'est à dire que les gens viendront là, payeront une quote-part et resteront un nombre limité de jours et après devront partir.

C : Et dans votre quartier, il y a déjà des aires d'accueil ?

Y : Nan nan. C'est la première chez nous, enfin sur le quartier.

C : Et vous savez déjà ... enfin le projet est déjà lancé ou pas encore ?

Y : En partie, oui. Il y aura une dizaine, dix ou douze emplacements. Ça fait une vingtaine de caravanes, maximum. Et il est sur le terrain où ils habitaient avant, quoi.

C : Ok. Donc en fait à l'origine de ce projet là avec cette famille là, c'était parce qu'il y avait ce projet ? 'Fin un projet sur le terrain, et donc vous leur avez dit qu'il fallait qu'ils s'en aillent et c'est après que l'idée des maisons est apparue ou c'était ...?

Y : Ouais... Enfin c'est un peu un mélange de tout. Parce que là, les terrains sont sur une ZAC, la ZAC de la Chantrerie, qui grandit au fur et à mesure. Et donc, on savait qu'un jour ou l'autre il faudrait trouver une solution pour ces familles là. Et il y a une dizaine d'années, quand le gouvernement a décidé qu'il fallait des aires d'accueil dans toutes les communes ou sinon c'était des amendes. La ville de Nantes a déjà deux aires d'accueil, mais elle a décidé d'en créer une nouvelle. Et c'est sur le quartier parce que sur notre quartier, on avait déjà pas mal de gens du voyage. Donc c'est sur ce quartier, qu'a été décidé, dans le cadre de la ZAC, de créer une nouvelle aire. Mais bon c'était il y a dix ans, aujourd'hui elle est toujours pas faite quoi.

C : Ok. Mais du coup cette aire d'accueil... Le choix de ce terrain-là, c'était parce qu'il y avait déjà des familles qui s'était installé là ou s'était juste parce que le terrain était... ?

Y : Nan, c'est parce que c'est un terrain qui appartient à la ville et à Nantes Métropole, qui est juste sur un... avec un accès assez aisé. On est juste sur le grand rond-point de Boisbonne, donc c'est assez facile. Et puis on est en début de ZAC, on n'est pas au cœur de la ZAC, donc ça sera quand même, en quelque sorte, un peu isolé.

C : Oui, donc ce projet là, est ce que vous savez, à peu près, à quel moment il a commencé ? Le projet des maisons avec cette famille ?

Y : Euh l'étude ?

C : Oui parce que vous avez dit que ça avait été assez long.

Y : Oui ça a été long mais alors là... Je dirais cinq ans mais là demandez, c'est Bérangère qui vous donner les dates hein... Parce qu'on a l'impression que c'était hier mais parfois c'est plus long.

C : Et donc, c'est la métropole qui est à l'origine du projet ? C'est pas le bailleur social ou les associations ?

Y : Nan, c'est la ville et Nantes Métropole en même temps. Après ça a été confié à un bailleur, parce que c'est un bailleur qui a construit. Et avec les associations, qui ont suivi tout le projet et qui ont aidé les familles dans leur entrée dans les maisons. Préparer tous les dossiers, voir comment faire pour payer les factures, 'fin tous ses suivis là.

C : Et quand vous parliez de... que vous avez surtout fait le lien entre les voisins et la communauté, ça se passe comment ? C'est des réunions publiques où vous présentez le projet ? Comment vous faites accepter des projets comme ça dans les quartiers ?

Y : Ouais, donc on a commencé par... Les premières réunions, c'était euh... Enfin, je me rappelle, la toute première, c'était un vendredi soir, sur site, avec l' élu parce que ça commençait à chauffer sur Gachet. Les gens disaient tout et n'importe quoi. Donc on s'est dit « Bon bah on y va. On va sur site, on voit qui est là et on en discute ». Donc bon, ça a été un peu chaud ! Mais bon, les gens sont quand même respectueux les uns des autres. Donc on leur a expliqué ce qui allait être fait et que ça allait pas être simplement du logement social avec les gens qui vont venir devant et c'est tout, qu'il y aurait un suivi et tout ça. Et puis donc ça s'était la toute première. Donc, il y a eu des gens plus ou moins mécontents, en disant que bah forcément « On paye des impôts à Gachet et puis, on est venu pour un cadre de vie et puis, vous faites n'importe quoi à côté ». Enfin bon etcétera, etc. Déjà qu'ils avaient su, quelques années avant, qu'on allait mettre une aire d'accueil! Ça plus ça, ça faisait beaucoup. Voilà, après ça a été des réunions publiques classiques, en invitant toutes les familles qui sont concernées, 'fin tous les gens autour du projet, quoi. Et là c'est la réunion classique avec la direction, les élus thématiques, les élus de quartier, et voilà. Et il y en a eu plusieurs comme ça.

C : Et c'est des choses auxquelles vous êtes habitués ?

Y : Ah maintenant, oui. Oh bah après, on sait quand est-ce que ça va être chaud, et puis bah comment il va falloir faire pour calmer les gens. Mais bon... Ah y a des fois où certains partent en claquant la porte mais bon... On les revoit après quoi.

C : C'est aussi pour ça que ça a été long

comme processus ? Parce qu'il fallait que tout le monde accepte ?

Y : Oui et puis y avait des histoires de finances aussi, hein. C'est bien beau de dire on veut faire de la sédentarisation des gens du voyage, mais les budgets faut les trouver. Enfin bon, comme partout !

C : Et ce type de projet, c'est courant ou c'est quelque chose d'assez rare ? Du coup, si c'est un peu un problème de budget ...

Y : Alors sur Nantes, je crois qu'il y en a eu un autre mais je suis pas... Du côté de Chantenay, je crois. Mais là, comme c'est pas mon quartier, j'ai pas travaillé dessus. En fait, moi, j'étais pas spécialement content d'avoir ça sur mon quartier. Bah c'était... Je me suis dit « On va au conflit, ça va être difficile, va falloir ramer, va falloir prendre des coups »... et puis voilà. On a l'habitude et puis après on y va ! Mais on venait de sortir du Plan Local d'Urbanisme où on définissait l'implantation de l'aire d'accueil et puis, quelques mois après, on nous dit « Allez maintenant, on part sur ça », donc euh... Ce qui est difficile après, c'est de dire aux gens « Bah non, on savait pas qu'il y avait un projet qui viendrait après ! ». Les premières réponses, c'était « Ouais, vous vous êtes foutu de notre gueule ! Vous saviez déjà qu'il y allait avoir la construction des maisons ! Vous auriez pu nous le dire quand vous nous avez présenté l'aire d'accueil sur le nouveau Plan Local d'Urbanisme ! » Donc voilà... « Bah non, on le savait pas ! Peut-être qu'on l'aurait pas dit en même temps. Mais non ! On le savait pas. C'est arrivé entre temps et on revient vers vous ». Voilà, et on prend des coups...

C : Parce que ce quartier-là, c'est surtout des familles ? C'est quel type de populations à Gachet ?

Y : Bah c'est les bobos, ici. Ah ouais ! C'est des gens qui ont eu la chance, à une époque, de trouver des terrains qu'étaient encore dans des prix raisonnables et qui ont pu construire des belles maisons. Et qui aujourd'hui, voient d'un mauvais œil les gens du voyage autour d'eux... Même si aujourd'hui ça se passe bien ! Parce que je rencontre régulièrement l'association « Bien vivre à Gachet » enfin bon, voilà. C'est une association des riverains de Gachet, qui... On les voit souvent pour des petits trucs d'aménagements d'espaces publics et puis bah, aussi de tranquillité. Et puis c'est ce qu'ils disent hein! Ils disent « Non, non. On n'a pas de problème avec eux. Les deux ou trois fois où y avait des voitures qu'était mal garées, c'était un peu dangereux, on est allé les voir, il se sont rangés. » 'Fin bon !

C : Mmh mmh, et les familles, est-ce qu'elles font parties de cette association-là des voisins, de riverains ?

Y : Euh... Je sais pas mais je sais qu'ils ont signés une pétition ensemble. On a reçu une pétition qui était sur le mauvais stationnement, sur la vitesse dans la rue et elle est à l'initiative des gens du voyage. (Rires) Donc euh c'est bien parce que la plupart des habitants pensaient qu'eux allaient roulés vite et qu'ils allaient pas faire attention... Donc si c'est eux qui font la pétition, on sait pas qui c'est... Enfin bon, ça nous a fait un peu sourire quand on a vu qui était à l'initiative. Mais bon c'est bien ! Ils s'intègrent !

C : Ok. Alors je relis mes questions... Oui du coup, le choix de cette famille, c'est plutôt les associations ? Je leur poserai la question. Vous savez peut-être pas pourquoi ça a été cette famille là et pas une autre ?

Y : Bah je pense que quand même ils sont restés sur les familles qu'étaient sur Boisbonne.

C : Ouais. Parce qu'il y avait le projet d'aire et du coup s'était eux qui partaient, il fallait leur trouver un truc ?

Y : Ouais, ouais !

C : Eh bah je pense que c'est bon ! Merci beaucoup pour vos réponses.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Bérangère Dantec, chef de projet habitat adapté à la Mission Égalité, Ville de Nantes-Nantes Métropole

Entretien téléphonique, août 2020

Quelques jours après l'entretien mené avec Yannick Le Lay, la chef de projet qui a suivi le projet chemin de la Boisbonnière depuis ses débuts me contacte. Bérangère Dantec est responsable de la promotion de l'habitat adapté pour la Mission Égalité, service de la ville de Nantes et de Nantes Métropole, traitant, entre autres, des questions relatives aux Gens du Voyage nantais.

Je prévois un entretien plus rapide que les précédents. Je commence à manquer de temps pour le traitement de toutes ces informations. Malgré un guide d'entretien plus clair et l'intention de recueillir uniquement quelques précisions sur le projet de Boisbonnière, cet entretien se révèle être plus instructif que prévu.

Mon interlocutrice semble assez réaliste sur la place de son service dans l'aide apportée aux populations de Voyageurs. Je me rends également compte que la complexité et la diversité des groupes pour lesquels elle travaille sont comprises et prises en compte. Ses réponses sont plus sincères qu'escomptées. Je suis surprise par son investissement et la volonté de son service d'améliorer les conditions de vie des Voyageurs sur la métropole nantaise.

Camille : Bonjour, je m'appelle Camille Doll, je suis étudiante à l'école d'architecture de Nantes, et je fais mon travail de fin d'étude sur les Gens du Voyage et plus particulièrement sur l'ancrage au territoire et l'attachement au territoire de ces communautés-là.

Bérangère Dantec : D'accord. Et comment ça se fait, comment vous êtes venue à travailler sur cette thématique ?

C : Euh... [rire] à force de lectures. J'avais envie de travailler sur les Gens du Voyage puisque c'est un sujet qui m'intéresse depuis longtemps mais... à force de lectures, je me suis demandée si on ne pouvait dépasser l'opposition qu'on fait traditionnellement entre l'ancrage au territoire des sédentaires et l'errance des communautés de

Gens du Voyage. Finalement c'était peut-être plus complexe.

B : D'accord. Et la dimension habitat, vous l'abordez également ?

C : Euh... non pas énormément. C'est plus un travail au niveau de... ouai d'une plus grande échelle, de la métropole, plus à cette échelle-là. Mais du coup j'ai fait des entretiens avec la communauté, enfin la famille qui habite chemin de la Boisbonnière, dont vous faites partie du projet il me semble. Et... donc oui il y a forcément l'aspect habitat mais c'est pas le principal centre de mon travail quoi.

B : D'accord. Ok. Et c'est... vous êtes en quelle année à l'école d'architecture ?

C : En master, master 2.

B : D'accord. Ok. Très bien.

C : Voilà. Et du coup j'ai fait des entretiens avec la famille. J'ai également fait un entretien avec Yannick Le Lay de l'équipe de quartier.

Bérangère : Ouai, l'équipe de quartier. Tout à fait.

C : Qui m'ont renvoyée vers vous aussi parce que lui il n'avait pas toutes les infos mais il m'a dit que vous aviez suivi le projet.

B : Oui

C : Du coup je veux bien que vous vous présentiez... Quel est votre rôle dans votre service, quel est votre service, tout ça ?

B : Ouai. J'ai ressorti votre trame. Je n'ai pas tout tout regardé. On suit votre trame alors ?

C : Je pense que je vais faire des petites... Vous avez pas besoin de la suivre, je vais vous poser les questions parce que j'ai déjà quelques réponses.

B : Ouai. D'accord. Ouai parce que j'ai pas, j'ai pas bien... voilà, parce que comme je reviens de... congés. Voilà. Alors j'ai une Mission Égalité. C'est une mission qui est mutualisée Ville de Nantes - Nantes Métropole. On fait partie de la DGDCS, donc c'est la Direction Générale Délégué Cohésion Sociale. L'objet de la Mission Égalité c'est vraiment beh de, comme son nom l'indique, de garantir l'égalité pour des publics qui sont discriminés, dont font partie les Gens du Voyage.

C : Ouai ok.

B : On travaille avec différents publics, on travaille pour les Gens du Voyage, on travaille aussi pour les migrants d'Europe de l'Est, donc les roms. Et... après aussi des dossiers, j'ai des collègues juristes qui travaillent aussi pour les migrants. Les autres migrants. On travaille aussi pour le public handicapé. Donc voilà nos différents publics... Et LGBT exactement aussi.

C : Ok. Et en fait vous avez des, je ne sais pas comment on appelle ça, des... des équipes différentes par sujet ou ...

B : Alors non. Alors en fait on a été réorganisé. Donc moi je travaille au Pôle Environnement Urbain Égalitaire. Donc on est plus nous sur ... On a plus, par exemple les aires d'accueil des Gens du Voyage, l'habitat adapté, les roms, c'est plutôt sur le concret, sur les expérimentations, les projets. On a un autre pôle qui est plus sur l'accès aux droits, qui travaille aussi pour l'ensemble des publics mais qui est plus, par exemple si je dis « Gens du Voyage », on va dire scolarisation euh... l'emploi. Et après, on a un pôle euh... Politiques Publiques, qui est en relation en fait, plus avec les élus. Et qui impulse la dynamique en fait. On est plus... En fait avant on avait un service par public et l'idée maintenant c'est d'avoir plus par thématiques, et plus des entrées publiques.

C : Ok d'accord. Et ce service, enfin la mission elle est là depuis combien de temps à la ville de Nantes ?

B : Alors c'est compliqué [rire] ... Si on parle des Gens du Voyage avant ça s'appelait la Direction Solidarité, ça a été créé en 2011. On a été mutualisé à la ville de Nantes. Avant il y avait un service Gens du Voyage à la Direction de l'Habitat mais en 2011 ce service en fait est parti de la Direction de l'Habitat, pour aller à la Direction de la Cohésion Sociale et il y avait une Direction Solidarité où on avait que les Gens du Voyage et le public handicapé. Et en suite, en 2014 il y a eu, en fait on marche en fonction des mandats électoraux, donc 2014, première élection de Johanna Roland, et il y a eu la création de la Mission Égalité avec d'autres missions qui sont arrivées. C'était « Luttés contre les discrim », « LGBT », etc. Et on a formé cette Mission Égalité e 2014.

C : D'accord. Et du coup vous travaillez sur ces questions là depuis combien de temps ?

B : Moi, depuis 2011.

C : D'accord

B : Donc moi pour le projet Boisbonnière, j'étais au tout début du projet. C'est moi qui a initié tout... Donc vous allez pouvoir avoir l'historique. [rire]

C : D'accord. Et est-ce que vous pouvez aussi me préciser votre formation, enfin quel est votre parcours ?

B : Alors euh... moi j'ai une formation d'ingénieure, ingénieure INSA. Je sais pas si vous connaissez ? Une formation en BTP, enfin génie civil, urbanisme et BTP. Donc je n'ai pas de formation sociale.

C : D'accord

B : A la base.

C : Et comment vous... enfin par quelle voie vous en êtes arrivée à travailler sur ces questions-là ?

B : Alors moi euh... enfin moi j'étais vite

fait hein [rire] ... J'ai été diplômée en ... ça fait un moment déjà, en 99. Et au départ j'ai travaillé dans une... chez Norisko, ils font du contrôle technique en bâtiment. Pendant quelques années, 3 ans je crois. Et puis j'ai passé mon concours de la fonction publiques d'ingénieure territoriale, et j'ai intégré Nantes Métropole en 2003, au pôle Loire Chézine parce qu'on a des pôles de proximité. Et j'étais responsable du service aménagement. Donc ce qui était voirie, assainissement, éclairage. Donc je suis restée 8 ans là-bas, après moi la dimension ça m'a toujours ...enfin intéressée à titre personnel, et j'en avais un petit peu marre de faire du voilà, de faire que de la technique. Et j'avais notamment rencontré la directrice à l'époque de la Mission Gens du Voyage pour la construction d'une aire d'accueil à St Herblain en fait. Et c'est de fil en aiguille comme ça que euh... il y a eu un poste en 2011 qui est apparu en tant que chef de projet Habitat Adapté, donc il y avait tout à mettre en place, rien avait été fait avant, toute la démarche etc. Donc j'ai postulé, ça m'a intéressé, voilà c'es pour ça que je suis restée en 2011 sur la thématique.

C : D'accord. Et est-ce que vous avez des formations internes ou c'est plus sur le terrain que vous apprenez à ...

B : Alors en formation interne en ce qui concerne les Gens du Voyage j'ai aucune formation, il n'y a même aucune formation quasiment au niveau du CNSTP, c'est notre organe de formation des agents territoriaux. Moi j'ai trouvé de la substance, donc bon c'est aussi sur le tas, mais c'est aussi à la FNASAT qui organise pas mal de formations. Donc pour moi c'est vraiment via la FNASAT en fait puis il y a aussi tout le réseau IDEAL, je sais pas si vous connaissez, où il y a un pôle un peu Gens du Voyage et on peut poser des questions, c'est un réseau en national.

C : D'accord. Donc c'est de votre propre initiative que vous allez chercher les informations ?

B : Oui. De toutes façons ici, à Nantes Métropole, ça se passe comme ça. C'est à nous de proposer, tous les ans, les formations que l'on souhaite faire.

C : Ah oui, ok. Est-ce que vous avez une idée du nombre de Gens du Voyage qu'il y a sur la métropole nantaise ?

B : Alors, on n'a pas d'idée précise. Euh... On sait en tous cas, il y a une étude qui a été faite en 2011, c'est un recensement, c'est un petit peu vieux, comme quoi on avait 140 sites d'ancrage sur la métropole. Après on parle de site d'ancrage. Un site d'ancrage ça peut être un ménage, ça peut être 50 ménages. Après on a 18 aires d'accueil aussi. Donc

ça vous pouvez le retrouver sur le site, mais là on est plus sur de l'accueil donc, théoriquement on est plus sur du passage, sachant qu'il y a de plus en plus d'ancrage sur les aires d'accueil. Mais on n'a pas d'idée précise sur le nombre de Voyageurs. Après, on peut avoir, voilà après c'est des estimations personnelles, mais même au niveau du schéma départemental, je sais pas si vous avez vu, il y a un schéma départemental d'accueil et d'habitat des Gens du Voyage qui est fait par la préfecture et le département, ils ont pas de recensement précis en fait.

C : D'accord. Et ce recensement il avait été fait par quel organisme ?

B : Alors ce n'était pas un organisme, c'était un recensement en fait qui avait été fait par un étudiant.

C : D'accord. Ah oui [rire].

B : Parce que en fait, si vous voulez euh... c'est un peu, enfin c'est toujours problématique [rire] la question des Gens du Voyage. C'est très sensible. C'est un sujet très sensible donc euh... après je vous dirait ce que je fais, mais quand on fait des diagnostics très précis, on ne peut pas les faire sans l'avis de la commune. La métropole. Donc euh... moi si une commune n'est pas partante... il y a des communes pour lesquelles elles ne souhaitent pas faire de diagnostic donc on ne peut pas y aller, donc on ne sait pas exactement. Politiquement c'est hyper sensible comme sujet ! Et après il y a les périodes où on ne peut pas intervenir. Pré-électoralement on ne peut pas par exemple. Donc euh... voilà. Et après c'est un recensement, en fait ça dépend ce qu'on entend par recensement, si on fait un véritable diagnostic c'est qu'on va vraiment voir les Voyageurs etc. Dès qu'on va les voir aussi, on suscite chez eux euh... ils veulent avoir un autre type d'habitat et si derrière on n'a pas de projet, on peut susciter aussi de la frustration. Et après, des mécontentements, et après, voilà des tensions aussi qui peuvent apparaître. Donc c'est très très complexe. Après, on a des recensements où on peut voilà, demander aux communes et aux associations, « est-ce que vous pensez, voilà... si vous avez des Voyageurs ? » Nous on avait envoyé des questionnaires en, je sais plus, en 2014, à l'ensemble des communes pour savoir s'ils avaient des Voyageurs en ancrage, combien, si elles souhaitaient quelque chose. On a dû avoir, des 24 communes, 5 réponses !

C : Ah oui ! Donc c'est encore...

B : Et le sujet, s'il n'est pas porté... enfin le sujet c'est voilà, politiquement très complexe. Il faut vraiment que ça soit porté politiquement sinon on

n'aboutit pas à voilà à... à grand-chose quoi.

C : Ouai. Et du coup, l'objectif de la Mission Égalité par rapport aux Voyageurs c'est quoi ?

B : Alors on a deux objectifs. Déjà on a la Loi Besson de 2000, oui c'est ça, par rapport aux aires d'accueil. On a l'obligation en fait de réaliser des aires d'accueil pour les communes de plus de 5000 habitants. Donc ça c'est bien défini dans le schéma départemental, avec toute la programmation. Donc on a la création de l'aire d'accueil, on a aussi tout ce qui est entretien de l'aire d'accueil et gestion de l'aire d'accueil en fait. Donc ça, on a ce volet-là. On a le volet aussi « grand rassemblement », vous savez tous les grands rassemblements estivaux, bon cette année on n'en a pas mais normalement on a des grands rassemblements, avec des groupes qui viennent, souvent pour pratiques religieuses, les évangélistes. Et on a un site de grands rassemblements au niveau du Pont de Cheviré. Donc on a la gestion de ce site-là. Donc ça, les grands rassemblements, c'est quelque chose qui est piloté par la préfecture en fait. Et puis après, on gère aussi euh... un petit peu la promotion de l'habitat adapté. Donc pas la réalisation. La métropole fait des diagnostics d'ancrage territorial, à la demande des communes, et apporte son expertise aussi aux communes pour la réalisation d'habitats adaptés, parce que ce sont les communes qui restent maîtrise d'ouvrage des habitats adaptés.

C : D'accord, ok. Donc vous êtes un peu ...

B : Et après, depuis peu, on a aussi la compétence des terrains familiaux. Les terrains familiaux communaux normalement doivent basculer à la fin de l'année en fait, au début de l'année prochaine, à la métropole.

C : Ok. Donc il y a quand même un objectif sur la sédentarisation ?

B : Il y a un objectif sur l'ancrage. En fait, c'est né en 2011 avec la création de mon poste, de promouvoir l'ancrage, parce que voilà, on est euh... la métropole, on est quand même une terre d'ancrage. On a beaucoup beaucoup de Gens du Voyage en ancrage. Et on voit aussi que sur les aires d'accueil, on n'a plus de rotation, on est sur de l'ancrage. Donc l'objectif aussi c'est, notamment des nouveaux objectifs du schéma qui a été validé je crois que c'est en 2019, c'est aussi de travailler sur l'ancrage. Ce qu'on n'avait pas en fait dans le précédent schéma. Le précédent schéma il s'intéressait uniquement aux aires d'accueil. Et là, sur ce nouveau schéma, on a aussi un objectif d'ancrage, de relogement de 140 ménages d'ici 2024.

C : Dans des zones spécifiques ou c'est vraiment sur toutes la métropole ?

B : C'est sur toute la métropole. En fait, le schéma il est départemental, et vous avez un onglet sur la métropole. Vous pourrez trouver le schéma sur le site de la pref ou sur le site du département. »
Camille : « D'accord. Ouai je vais chercher. Et... oui quand vous faites ces diagnostics dont vous parlez, comment vous faites le lien avec les communautés, est-ce que c'est vous qui y allez directement ? ...

B : Non alors, non non non. Nous on ne fait jamais de lien avec euh... On ne parle pas de communautés en fait. On parle de « Gens du Voyage », le mot « communauté », on ne l'utilise pas en fait. Et il n'est pas utilisé non plus par les... je ne sais pas, est-ce que vous avez rencontré des associations aussi de Voyageurs ?

C : Euh j'essaie mais ils sont un peu... débordés. Mais j'ai envoyé, j'ai eu un échange de mails avec les Forges et Une famille un toit mais ils sont...

B : Ouai. Après il y a euh... la DGVC aussi, qui est vraiment une association de Voyageurs, mais les Forges et Une famille un toit, ce ne sont pas des Voyageurs en fait. Ce sont des prestataires qui travaillent pour voilà, ce public. Mais la DGVC c'est une vraie association de Voyageurs en fait.

C : Oui. Mais sur le choix des mots, je fais un peu [rire] euh... C'est un peu compliqué oui.

B : [Rire] Ah ouai c'est compliqué ! Et puis on parle plus d'ancrage que de sédentarisation. Enfin bref c'est...

C : Ok

B : Mais eux, ils ne parlent pas de communauté en fait, ils parlent de Voyageurs. Alors nous on ne travaille jamais en direct normalement hein avec eux ... pour faire le lien, quand on fait des diagnostics en fait, c'est le prestataire, c'est Digan Habitant, on a le marché avec eux, qui en fait, va voir les Voyageurs et qui fait l'entretien avec les Voyageurs.

C : D'accord

B : Et après, sur les opérations d'habitat adapté, là je vous parle de la ville de Nantes parce que nous on est mutualisé, donc quand je fais une opération d'habitat adapté, c'est de la métropole mais aussi de la ville de Nantes... Par exemple pour Boisbonnière, ce sont les Forges avec qui on a un marché, qui fait en fait le lien avec les Voyageurs.

C : Ok donc via les associations.

B : Voilà. Alors ça c'est particulier à la ville de Nantes, à la métropole. A Rezé par exemple, il y a une personne qui est dédiée au niveau de l'équipe de Rezé, qui fait le lien avec les Voyageurs. C'est chaque commune en fait... voilà qui gère ce lien en fait.

C : Ok. Et sur la ville de Nantes, ils sont plutôt

installés du coup sur des aires d'accueil sur lesquelles ils sont restés, enfin ils commencent à s'installer, ou c'est plutôt dans des terrains familiaux ?

B : Alors sur la ville de Nantes en fait, on a un gros site d'ancrage qui est la prairie de Mauves. Alors au niveau de la prairie de Mauves, on a l'aire d'accueil, l'aire d'accueil de la Carrière, et à côté en fait, on a trois terrains familiaux qui sont gérés par la ville de Nantes, où ça représente une quarantaine de familles, et à côté aussi, on a des Gens du Voyage qui ont acheté des parcelles, qui sont propriétaires. On en a d'autres qui sont en stationnement illicite. On en a aussi sur les bords de Loire, au niveau de la prairie de Mauves, le long de la Loire à vélo, beaucoup de propriétaires. En fait on a ... on a vraiment des... on a vraiment un ancrage fort au niveau de la prairie de Mauves, en fait c'est un peu historique, ils se sont mis là, ça fait plusieurs générations. C'est notamment lié à tous ce qui est maraîchage. C'était une main d'œuvre en fait qui intervenait ouai pour le maraîchage, la vigne, cueillir du muguet etc. Et avant, la prairie de Mauves, on était vraiment très très à l'écart de la ville. Maintenant, la ville vient grignoter en fait. Il y a un projet aussi qu'ils veulent faire voilà, mais avant ils étaient vraiment très très à l'écart. Donc le plus gros site nantais en fait il est là, au niveau de la prairie de Mauves.

C : D'accord

B : Après on a une autre aire d'accueil qui est prêt du Pont de Cheviré, et puis après on en a un petit peu en diffus mais vraiment c'est le site de la prairie de Mauves, à Nantes.

C : Et de façon générale, ils sont dans quel type d'environnement urbain ? C'est plutôt en périphérie ou ...

B : L'ancrage au niveau de la métropole, il est souvent situé en périphérie. Par exemple sur Couëron, c'est beaucoup en zone agricole. Des achats de terrains. On a énormément de propriétaires sur Couëron et sur Saint-Herblain. Les achats de terrains en zone agricole, énormément. Bouguenais, c'était un peu ça. Après eux, ils ont une antériorité un peu d'ancrage. Après c'est de la promotion sur l'habitat adapté, ça fait au moins une vingtaine d'années donc ils ont fait des petites opérations d'habitat adapté plus en diffus. L'objectif c'est vraiment de faire de l'habitat adapté en diffus et de les rapprocher des services. Parce qu'après on a d'autres politiques aussi. On a la politique agricole sur le non-mitage des terrains, l'agriculture urbaine etc. Donc en fait il y a plusieurs politiques qui s'entrechoquent. Après on a sur Rezé aussi, il y a des opérations qui ont été faites. L'objectif maintenant c'est plus du diffus, de les ramener plus auprès des services. Pour qu'on ait

moins un effet...parce que là au niveau de la prairie de Mauves, ils sont loin de tout service, il n'y a pas de transports enfin voilà ! On veut lutter contre l'effet de ghettoïsation également.

C : Ouai, donc ça fait un double effet... amélioration des conditions de vie et en même temps, ça fait plus de mixité.

B : Beh ouai, l'objectif c'est exactement ça. Améliorer les conditions de vie, travailler sur la... Enfin là sur la scolarisation des enfants, l'emploi, etc.

C : Ouai ok. Du coup, j'avais aussi une question, vous, comment vous définiriez le terme « Gens du Voyage » ?

B : Déjà, les Gens du Voyage se sont des français contrairement à d'autres publics discriminés. Parce que ça dans la tête des gens c'est pas forcément clair en fait. Non mais même on le voit hein, même en réunions publiques. On a tout le temps un amalgame entre Gens du Voyage et public rom, en permanence. Ce sont des français je dirai qui ont un mode d'habitat traditionnel de caravanes, d'habitats mobiles. Après, voilà.

C : Ok, et est-ce que, alors peut-être vous ou même au niveau de la mission, est-ce que vous faites des liens entre les roms et les Gens du Voyage ou c'est vraiment deux gestions différentes ?

B : Beh on essaye en fait d'avoir à peu près la même gestion pour pas discriminer un public plus que l'autre. Enfin voilà, on est vraiment sur l'égalité de traitement. Après ils ont chacun des particularités différentes mais on essaye d'avoir le même traitement entre guillemets. Après voilà, ça dépend des pressions, c'est ...

C : Donc vu ce que vous observez, même avec la prairie de Mauves, des choses comme ça, est-ce que vous pensez que les Voyageurs sont ancrés sur le territoire qu'ils occupent ?

B : Oui, oui, oui. Oui de façon générale, et de plus en plus avec la crise économique. Beh il y a ça aussi, avec la crise économique. Et puis après nous depuis quelques années on... voilà on a fait un gros travail sur la scolarisation. Donc la scolarisation aussi a favorisé l'ancrage quoi. Et je pense avec aussi, qu'avec les problèmes économiques, manque d'argent, ils voyagent moins.

C : Ouai, ok

B : Et la scolarisation est un facteur aussi d'ancrage, moi je trouve. Et tant mieux !

C : Et c'était des personnes qui étaient déjà ancrées avec qui vous avez fait des démarches de scolarisations des choses comme ça ? Ou c'est vraiment de familles qui voyageaient et après, suite à la scolarisation des enfants, ils se sont arrêtés ?

B : Beh en fait, on voit que même les gens qui sont sur les aires d'accueil, c'est des familles quand elles partent en voyage, c'est un voyage sur la métropole, hein. C'est pas un voyage au fin fond euh... voilà, de la France. Donc en fait, on retrouve toujours les mêmes familles qui tournent sur la métropole. On n'a pas énormément de gens qui passent, qui s'arrêtent deux, trois jours et qui repartent. Après, ce type de personnes qui arrivent et qui repartent, c'est plutôt des grands groupes en fait, qui viennent généralement pour des hospitalisations. Parce qu'on a aussi à Nantes un phénomène d'hospitalisation important, avec notamment le site du CHU Nord, le site de cancérologie, qui draine pas mal de personnes sur l'Ouest. Et on a aussi beaucoup de stationnements illicites, parce que là on peut pas les accueillir. Pour l'instant, on n'a pas trop de sites d'hospitalisation, on y travaille aussi. Pour les accueillir en fait.

C : D'accord. Ok. Du coup, des aires d'accueil à proximité des hôpitaux ?

B : Beh on a des aires d'accueil, mais en fait, la vocation d'une aire d'accueil, c'est encore différent, c'est des sites d'hospitalisation. C'est autre chose. Et on y travaille également. Parce que là on est généralement sur des grands groupes et une aire d'accueil peut pas les accueillir. Parce que sur une aire d'accueil, on va avoir sporadiquement, quatre ou cinq places peut-être de disponibles mais pas plus. Et là on est sur des grands groupes. Quand une personne est hospitalisée, c'est tout le groupe familial en fait qui se déplace. Et ça, à Nantes, on a beaucoup de stationnement illicite, notamment sur Saint-Herblain, lié à cela.

C : D'accord. Alors oui, ça va peut-être être une question assez proche mais... Donc il y a cet ancrage-là, mais est-ce qu'il y a aussi des familles qui, bon c'est un peu subjectif comme avis, mais est-ce que vous pensez qu'il y a des familles qui sont attachées à Nantes, au lieu qu'elles habitent, à certains endroits ?

B : Oui, complètement ! Notamment, les personnes qui sont sur la prairie de Mauves. On a fait une opération d'habitat adapté qui était complètement à l'opposé, sur le secteur de Chantenay. Et en fait personne n'a souhaité aller dans cette opération-là, ils sont vraiment attachés à leur quartier. On le voit bien.

C : Même si c'est pas forcément très desservi ?

B : Exactement ! Ils ont des habitudes de vie dans leur quartier, beh comme tout à chacun en fait ! Donc non non, ils sont vraiment attachés à leur lieu de vie, à leur quartier. C'est vraiment voilà, des nantais comme tout le monde. Et qui préfèrent, en

tous cas, même si leurs conditions de vie sont pas tip top, rester dans leur quartier.

C : Ok. Oui donc par exemple sur le projet de la Boisbonnière, finalement que le projet soit proche de ...

B : C'était facilitant. Complètement. C'était des gens qui avait leurs habitudes dans le quartier. Les enfants étaient scolarisés là. Certains avaient même, je pense, des activités dans des associations. Elles connaissaient, même si ça a pas été toujours simple avec les habitants du quartier, elles connaissaient déjà les habitants, etc. Donc c'est sûr que si vous faites un projet d'habitat adapté dans le quartier pour loger des personnes qui habitent déjà dans le quartier, c'est facilitant. Après... il y a moins d'accompagnement en fait. Et les personnes et les Voyageurs sont moins réticents à postuler pour ce type d'habitat qui est dans le quartier.

C : Et est-ce que ça a été une sorte de hasard ou vous avez recherché un terrain qui était à proximité ?

B : Beh en fait, il y a eu une mission de maîtrise d'œuvre urbaine sociale qui a été faite en 2004-2009 sur la prairie de Mauves et donc avec un recensement, et dans le cadre de ce recensement, ils avaient également pour objet en fait de cibler quelques terrains au niveau de la ville de Nantes pour faire des opérations d'habitat adapté. Et ce terrain au niveau du chemin de la Boisbonnière a émergé. Et sachant qu'on avait un site d'ancrage pas très loin, en fait, chemin de Boisbonne et on devait libérer ce terrain pour une opération économique. Donc voilà, avant de faire le diagnostic, on avait déjà ciblé un terrain. Et l'objectif, de toutes façons de ce qu'on dit aux communes et à Nantes Métropole, c'est qu'avant de faire diagnostic, faut déjà avoir des idées en fait de relogements possibles...

C : Oui parce que sinon ça fait de faux espoirs...

B : Exactement ! ça crée des frustrations, et puis ça permet d'anticiper un peu sur les opérations. Parce que les opérations ça se fait pas comme ça quoi. Ça dure quelques années [rire].

C : Et donc est-ce que vous considérez que ces processus-là de sédentarisation, ou d'ancrage plutôt, c'est un processus qui est choisi, même demandé parfois par la communauté ou c'est plutôt la métropole qui va proposer ?

B : Nous, on a énormément de lettres de Voyageurs qui nous écrivent et qui nous demandent un terrain parce qu'ils sont en ancrage, en fait. Donc c'est... je dirai que l'ancrage ... Il n'y a plus beaucoup de familles qui voyagent hein, donc l'ancrage, beaucoup le souhaitent. Après l'ancrage,

ça peut être aussi un terrain pour quelques mois dans l'année et après ils repartent en voyage. Après voilà, il y a différents processus d'ancrage. Après il y en a certains, ils vont souhaiter un terrain, pour beaucoup, alors que c'est quand même compliqué actuellement, d'avoir un terrain dans la métropole hein. On a une pression foncière énorme. Donc il y en a d'autres qui vont vouloir plutôt ce qu'on appelle de l'habitat dual, avec la caravane à côté. Donc un habitat classique avec la caravane. Et d'autres de l'habitat plus classique, sans caravane, qu'on appelle nous, quand même, habitat adapté parce qu'il y a toute une démarche en fait qui est adapté aux Gens du Voyage. Donc on a vraiment un panel différent. Mais c'est vrai qu'on reçoit beaucoup, beaucoup de demandes de Voyageurs qui souhaitent, en tout cas, du terrain familial. Une demande qu'on peut pas honorer parce que c'est très compliqué, on lutte contre le mitage. Voilà, comme je vous disais, il y a d'autres politiques publiques en jeu aussi. Et on est très très contraints et les terrains sont très chers.

C : Et quand vous parlez d'habitat adapté, est-ce que vous pouvez me dire, enfin rapidement, les étapes de ce processus-là ? Du coup c'était ça qui s'est passé pour la Boisbonnière ?

B : Ouai exactement ! Alors la Boisbonnière, donc on est partis en fait par un diagnostic. La ville de Nantes a souhaité que la métropole fasse un diagnostic. Avant il était chemin de Boisbonne, je sais pas si vous êtes allée voir ? C'est juste en-dessous hein, c'est voilà. On avait quelques ménages qui étaient ancrés, le diagnostic nous l'a bien montré, pour certains depuis plus de trente ans je crois et dont certains vivaient déjà en maison en fait.

C : Ouai parce qu'il y avait deux maisons là-bas c'est ça ?

B : Il y avait deux maisons, exactement. Et il y avait une maison qui était occupée par une... enfin je veux dire une personne qui n'était pas de la... qui n'est pas Voyageuse. Et une autre, Tolka, qui habitait dans cette maison-là. Elle, elle était là avec sa sœur, ses parents, et puis une de ses filles. Et ils avaient des caravanes à côté de la maison. Et après on avait d'autres ménages qui étaient en fait du même groupe familial qui étaient soit en caravane, soit en mobil home, mais qui ne voyageaient plus en fait. Donc qui avaient ce mode d'habitat plutôt par défaut en fait. Donc on a fait un diagnostic, c'était en 2011, quand je suis arrivée. Et on avait déjà nous cibler le terrain de la Boisbonnière. Et suite au diagnostic, les Voyageurs ne semblaient pas réticents en tous cas à habiter dans de l'habitat sans caravane, même si au départ c'était un petit peu compliqué. Ça a été un choix politique de ne pas mettre de caravane sur

le chemin de la Boisbonnière.

C : C'est-à-dire « un choix politique » ?

B : Et bien pour un souci d'intégration dans le quartier, d'acceptation par les riverains. Et de toutes façons, ils n'en avaient plus l'utilité, ils ne voyagent plus. Donc... Donc on a fait ce diagnostic-là, après suite au diagnostic, il a fallu trouver un bailleur social pour réaliser le projet. Donc là on est parti avec NMH. Voilà... Le président de NMH c'est Alain Robert qui est aussi élu à la ville de Nantes, donc ça facilitait les choses. Après, au sein de NMH, c'est la première fois qu'ils faisaient aussi un projet de ce type, d'habitat adapté. Donc on a changé plusieurs fois de chef de projet... [rire] Faut aussi avoir en interne des gens volontaires pour travailler sur ce type de projet.

C : Ah oui, il y a eu aussi des réticences en interne ?

B : Et bien oui, des réticences aussi en interne et aussi au sein de la Métropole, après voilà on doit aussi convaincre nos collègues urbanistes, voilà... Donc on a mis en place un petit groupe projet. Il y avait Yannick Le Lay, qui a toujours été l'équipe de quartier, qui a été associé au projet dès le départ, notamment dès le diagnostic en fait. Moi je les associais aussi. Après on avait nos collègues urbanistes. On avait donc NMH. Et on avait aussi Les Forges, qui ont fait le lien depuis la fin du diagnostic, jusqu'à la livraison de Boisbonnière avec les Voyageurs.

C : Donc c'est une association de médiation c'est ça ?

B : Exactement. Pour faire le lien avec les Voyageurs. Et donc avec NMH, donc il y a eu des études préalables etc. ça doit passer dans des instances chez eux, des instances chez nous. Et après on est arrivé au choix de l'architecte. Et en fait on a associé aussi les Voyageurs aux choix de cet architecte. Il y avait un concours, on a eu plusieurs projets, on leur a demandé leur avis sur quel projet ils souhaitaient partir. Et on est tombé d'accord sur le même projet. Donc après on a travaillé avec Monsieur Loiseau du cabinet Grizzly et tout au long du projet, on a toujours associé les familles. Que ça soit au niveau des plans, ce qu'elles souhaitaient faire, cuisine ouverte, pas cuisine ouverte, par exemple. Tout en gardant l'idée qu'en cas de vacance, il fallait aussi pouvoir trouver une famille Voyageuse ou non Voyageuse, mais il fallait que le projet convienne ... au plus grand nombre. Ils ont été associés aussi à des visites de chantier, plusieurs fois, au choix des matériaux, on avait un panel de je sais pas, deux-trois faillances, deux-trois carrelages, et ils ont été associés.

C : Oui donc c'est peut-être cette phase-là qui est particulière par rapport à un projet classique ?

B : Exactement. On est plus dans voilà... c'est vraiment ça qui est adapté. Et ce lien qu'on a en permanence avec eux, cet aller-retour etc. Le projet il a été livré... bref on a mis quelques années, un certain temps. Ça peut paraître long. Au départ, ça leur a paru long aux Voyageurs mais ça leur a permis aussi de s'approprier le projet. Et de cheminer tout doucement. Parce qu'on avait des personnes âgées, ça été compliqué aussi pour eux d'abandonner l'habitat caravane. Ils étaient plus réticents, pour un monsieur, le vieux monsieur. Mais après, enfin je veux dire, quand je l'ai rencontré quelques mois après, il était super content. Le cheminement en fait même s'il est long, je pense qu'il est nécessaire aussi pour que l'appropriation du logement se fasse le mieux possible.

C : Et ça c'est des processus que vous avez mis en place au fur et à mesure des expériences ou c'est quelque chose qui est...

B : Non c'est en marchant oui [rire]. C'est tout à fait ça. Mais ça fonctionne bien. On l'avait fait pour une autre opération de logements. En fait, soit on construit en fait le logement, qu'on ait déjà les familles qui vont rentrer dedans et on les associe, soit on construit le logement mais on ne connaît pas les familles. Mais par contre, généralement il y a les Forges, on peut aussi avoir un panel de Voyageurs qui nous font des allers-retours sur les plans... voilà. C'est ça qui est aussi intéressant.

C : Donc c'est des gens qui ne vont pas forcément habiter dedans mais qui participent...

B : Exactement. Mais qui peuvent donner un avis ouai. C'est un peu de l'habitat participatif.

C : Oui c'est des systèmes un peu qui se ressemblent.

B : Un peu similaires, qui se ressemblent hein.

C : Ouai. Et ça, ce principe-là, vous en avez beaucoup ou c'est assez rare ?

B : Non, on fait très peu d'habitat adapté. On n'a pas énormément parce qu'on n'a pas de foncier disponible, parce que c'est compliqué hein, même envers nos directions en interne, de promouvoir ce type d'habitat. Il faut vraiment avoir une volonté politique forte pour qu'on puisse sortir des opérations d'habitat adapté.

C : Et est-ce qu'il y a des familles qui ne passent pas forcément par ce système-là, qui vont faire des demandes de logements sociaux, des choses comme ça ?

B : Alors de toutes façons, pour pouvoir accéder à ce type d'habitat adapté, il faut de toutes façons avoir une demande de logement sociale à

jour. Ça c'est une prérogative. Après, généralement les Voyageurs font peu de demande de logement social parce que quand on dit « logement social » en fait pour eux c'est toujours du logement vertical, voilà des étages, etc. Pour eux c'est ça leur représentation du logement social en fait. Ça aussi c'est un peu à déconstruire. Mais c'est vrai que eux, ils cherchent, ils aspirent toujours à une maison individuelle. C'est vrai qu'en logement social on n'a pas vraiment de maison individuelle. Donc c'est un peu compliqué. Alors on a peut-être des Voyageurs... en fait beaucoup cherchent à acheter un terrain et s'installer. Le problème c'est que quand ils achètent un terrain, pour qu'il soit pas cher, ça va être un terrain agricole... Et après ça engendre un stationnement qui n'est pas compatible avec PLU, enfin c'est... On lutte un peu aussi par rapport à ça quoi.

C : Ouai c'est un peu deux systèmes qui s'opposent l'un par rapport à l'autre.

B : Exactement

C : Bon là j'avais une question sur comment « ça se passe, comment vous mettez en place, pour que les familles, quand elles sont réticentes, elles acceptent le projet ? » mais au final c'est aussi, ça peut aussi marcher à l'intérieur de vos équipes : quand il y a des réticences, quels arguments vous mettez en avant pour ... ?

B : Beh par rapport aux familles, on s'appuie beaucoup sur la médiation. Donc ça c'est vraiment un travail au long cours d'explications, etc., de leur montrer qu'il y a des choses qui fonctionnent etc. Alors en interne on leur demande de, quand on a fait des projets qui fonctionnent et qui ne posent pas de soucis d'intégration dans le quartier etc., quand on a fait une évaluation de plusieurs projets. Et après on a aussi... c'est inscrit dans le PLH, comme quoi on doit reloger des familles en ancrage, c'est inscrit dans le schéma départemental. On a des orientations du PLUM qui préconise aussi l'ancrage. Après le problème voilà, si on n'a pas de volonté politique forte... j'ai pas par rapport à mes collègues qui sont dans d'autres directions j'ai pas de moyens de pressions à part ceux-là quoi. Après on s'appuie sur des personnes, c'est une histoire de personnes en fait. C'est un peu dommage à dire mais...!

C : Et par rapport aux familles, enfin par exemple vous avez dit que les personnes âgées parfois elles étaient un petit peu plus réticentes. Qu'est-ce qui les a fait changer d'avis ?

B : Euh... je pense que c'est aussi le groupe, qui était plutôt favorable. Donc quand on a des personnes dans un groupe familial qui sont assez motrices, il faut qu'on s'appuie sur elles. Donc on

accentue la médiation par rapport à elles. On arrive souvent à détecter voilà. Et je pense que ensemble ils en parlent aussi énormément. Donc il y a le groupe en fait. Et il y a la médiation et leur dire « voilà, ça se passe bien etc. ». Après moi je comprends leur réticence hein. Quand on a 80 ans et qu'on a toujours vécu en caravane, c'est complètement normal. Enfin voilà, faut pas non plus les brusquer. Et ce qui est intéressant dans l'habitat dual, c'est qu'on peut mettre la caravane à côté, c'est ce qu'on a vu sur Bouguenais, c'est que ça les rassure, ça leur permet d'intégrer cet habitat et souvent, quelques années plus tard en fait, ils se séparent de la caravane. Mais ça a été un peu le tremplin, un peu le marchepied pour accéder à l'habitat plus classique. En fait c'est une histoire de parcours résidentiel. Après on a des personnes aussi qui vont aller dans de l'habitat plus classique sans caravane, on a eu ça sur Chantenay, mais qui ont mis leur caravane en hivernage en fait. Et qui pendant six ans récupérait leurs caravanes l'été, comme M. et Mme. Tout le monde qui part un mois ! Pas plus que ça. Et au bout de six ans, ils ont décidé de quitter le logement. Ça s'était très bien passé mais ils ont décidé de reprendre le voyage. Et ça les parcours résidentielles chez les Voyageurs sont jamais linéaires en fait. Mais c'est comme ça. A des moments de leurs vies, ils vont vouloir se poser et après repartir. Mais ça leur a permis, en tous cas à ces personnes-là, de trouver un emploi pendant une certaine durée, que les enfants soient scolarisés et après ils ont choisis de faire autre chose.

C : Oui donc vu ce que vous me dites, l'ancrage c'est par rapport surtout au travail et à l'école ?

B : Beh c'est surtout le travail, l'école, après par rapport à leur groupe familial, plus ou moins élargi hein, surtout par rapport à ça.

C : Et il n'y a pas par exemple... par rapport à l'ancrage, il y a toujours des raisons sociales qui sont assez visibles dès le début. Mais du coup je voulais essayer de voir s'il n'y avait pas des éléments juste physiques enfin territoriaux, paysagers, j'en sais rien, qui favorisent l'ancrage ?

B : Et bien au début on peut dire que sur les communes de Couëron surtout... On a des ancrages surtout sur Couëron et Saint-Herblain. Au départ l'ancrage là-bas c'était pour des questions religieuses parce qu'il y a la première église évangélique. Voilà au départ, on l'a vu dans le diagnostic, c'était très religieux. On a une église évangélique à Couëron. Après pourquoi ils se sont ancrés là-bas... En fait on a un arc d'ancrage. On a Couëron, Saint-Herblain, Bouguenais, Rezé parce que c'étaient aussi des villes qui avaient beaucoup de terrains agricoles en fait.

Où c'était assez facile, l'accès à la terre agricole. Ce qui est plus le cas maintenant. Mais c'est des gens qui ont achetés des terrains y a peut-être 40 ou 50 ans et qui maintenant se font rattrapés par l'urbanisation mais voilà.

C : Ouai donc de façon générale, l'ancrage à Nantes, c'est plutôt, enfin peut-être pas ancien, mais ça fait quand même quelques années que les familles ...

B : Oui, oui oui oui.

C : Bon et bien je pense que j'ai déjà beaucoup d'informations. Est-ce que vous avez des questions ou des choses à rajouter ?

B : Non après moi je peux vous transférer, on a fait une évaluation, on a un petit récap' sur une évaluation du projet d'habitat adapté et sur l'ancrage. Donc si ça vous intéresse, de toutes façons je crois que c'est disponible à tous sur le site de la Métropole, mais je peux vous l'envoyer.

C : Oui je veux bien oui si vous pouvez me l'envoyer directement. Comme ça je le mets.

B : Ouai je pense que ça peut être intéressant pour vous. Et puis après moi je serai intéressée de lire tout ce que vous avez écrit.

C : Oui oui oui je pourrai vous l'envoyer. Merci beaucoup pour votre temps.

B : Bonne journée à vous !

Je ne pensais pas recevoir plus de réponses pour cause de vacances et de plannings chargés. Mais à l'image de Bérangère Dantec, un médiateur de l'association Les Forges m'envoie un mail. Ils étaient en charge de faire le lien entre la famille de Voyageurs et les différents acteurs du projet d'habitat adapté. Il me dit qu'il prendra le temps de répondre à mon questionnaire malgré leur planning chargé. Le sujet les intéresse. En effet, la semaine suivante au téléphone, le médiateur me dit que mon mail, envoyé comme une bouteille à la mare pensant n'avoir aucune réponse, les a interpellé. Le questionnaire, très fourni, les a fait réfléchir et leur a permis de se réunir pour discuter de mes questions. Quelques jours avant le rendu de ce mémoire, je reçois donc les réponses, bien plus détaillées que celles espérées.

Ce dernier échange confirme mon impression générale. L'ancrage des Voyageurs semble être un sujet sensible sur lequel les politiques ne préfèrent pas s'attarder, sauf lors d'actions médiatiques légitimant le racisme latent. Malgré ce contexte peu favorable à leur action, associations et services locaux en charge de ces sujets semblent investis dans leur mission. Face à mes interrogations, parfois

bancales, ils ont été assez ouverts à questionner leur pratique. Ils semblent aussi conscients du manque de connaissance populaire sur ces populations et de la grande complexité et diversité des types de mode d'habiter, d'ancrage, de mobilité des Voyageurs. Ils étaient tous conscients de l'apprentissage constant nécessaire à la compréhension de tels sujets et à la remise en question de leur façon d'envisager la connexion au territoire des Voyageurs. Ainsi, tous m'ont demandés de pouvoir lire ce travail de mémoire, intéresser de voir ce que pouvait dire une étudiante en architecture de ces questions et de la façon dont ils les traitaient.

